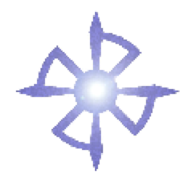
Les catacombes de la libre pensée – Robert DUN



CLAN9

PREFACE

Depuis la parution du Message du Verseau, en Mai 77, onze ans se sont écoulés. Le bilan de cette période n'est pas aisé. L'ouvrage avait été refusé par quarante-quatre maisons d'édition. J'eus ensuite un mal incroyable à le tirer à mes frais. Après en avoir lu le texte dactylographié, un imprimeur me renvoya même le chèque provisionnel de 6000 F que je lui avais remis. Puis ce fut au tour des agences de diffusion de me refuser leurs services. Cela en dit long sur les réalités de la liberté d'expression en France et justifie pleinement la phrase du livre sur l'Occident : « un monde où l'on peut tout dire, sauf la vérité ».

Seul d'abord, puis avec l'aide de quelques amis et de lecteurs d'un très haut niveau culturel gagnés à mes visions et perspectives, j'ai réussi à écouler les deux mille huit cents exemplaires commercialisables en moins de cinq ans.

En outre, bien des concepts nouveaux et fondamentaux de ce livre, en particulier celui de « religions du désert », ainsi que tout l'ensemble sur le conditionnement géographique des psychismes et des cultures, sont devenus des éléments de réflexion à l'échelle mondiale.

Ce fait, allié à des revirements spectaculaires de lecteurs qui ont radicalement révisé leur vision de l'histoire, leurs options socio-politiques et parfois leur religion, incite de nombreux amis à me demander avec insistance une réédition de l'ouvrage. Mais les obstacles quasi infranchissables rencontrés il y a onze ans n'ont fait que s'aggraver. Il est plus que jamais impossible de contrecarrer efficacement les thèmes majeurs du matraquage médiatique. Je ne veux donc pas recommencer la ronde désespérante chez les éditeurs, d'autant moins que leur concentration en grands trusts de presse facilite le noyautage et le contrôle des comités de lecture par

les cerbères des doctrines perfides et débilitantes que je combat dans la foulée de Nietzsche. Pour être plus clair, disons qu'il est à peu près impossible de publier quelque chose qui ne soit pas chrétien, juif, marxiste, musulman, ou de quelque manière asiatique ou pathologique.

La chute accélérée du niveau culturel fait aussi que la rentabilité d'une publication est d'autant plus improbable que son niveau est plus élevé, même si le langage en est simple, car, cette chute n'est pas seulement une affaire d'analphabétisme, c'est aussi un répugnant encanaillement des âmes.

J'ai donc eu recours à une technique artisanale de travail personnel. Je pense que les années prochaines prouveront que là sera le dernier refuge de la culture européenne en ce nouvel âge des catacombes pour la liberté et l'honnêteté.

J'ai considéré qu'une simple réédition aurait été une solution de facilité. La roue de l'histoire s'emballe et en onze ans nous avons connu une impressionnante avalanche de catastrophes de toutes natures : économique, écologique, démographique, médicale ... Qu'on nous fasse l'honneur de croire que nous les évoquons sans délectation ni triomphalisme. Les rôles de Cassandres n'ont rien d'exaltant, mais sont plutôt exaspérants. Notre seul but est d'ouvrir les yeux de ceux qui auront un certain courage. Que chacun juge et réagisse comme il voudra à la nudité significative des faits :

1) Les pluies acides et la mort de la moitié des forêts d'Europe centrale.

2) La mort des ormeaux et les signes de maladie d'innombrables arbres. Une bonne douzaine de marées noires de plus ou moins vaste ampleur.

3) Une pollution de la mer du Nord exigeant le rejet habituel de 60% du produit de la pêche qui a fait quadrupler le prix de la morue, jadis plat du pauvre dans bien des régions. Cette pollution a aussi provoqué les algues rouges et la mort de milliers de phoques.

4) Les boues rouges de la Méditerranée en Italie et en Corse.

5) La catastrophe atomique de Tchernobyl.

6) L'empoisonnement du Rhin, peut-être définitif.

7) La déchirure de la couche d'ozone aux deux pôles.

8) Une pléthore de scandales de décharges sauvages ou abusives, de pollution de nappes phréatiques, d'accidents comme celui de Bopal, ou les drames permanents de pollution comme ceux de Tchernopol (enfants qui deviennent fous), de Bakou, des pays

baltes, de bateaux partout refoulés à cause de leur chargement hautement toxique.

9) L'aveu qu'il ne restait en Pologne que 1% d'eau potable, tandis que 33% étaient impropres même à des usages industriels, que plusieurs localités avaient été évacuées pour cause d'insalubrité et que deux cent mille personnes devaient être ravitaillées en eau potable par camions-citernes.

10) L'apparition du SIDA.

11) D'étranges alternances de sécheresses et de pluies catastrophiques en Amérique du Sud, probablement dues aux déboisements irresponsables de l'Amazonie, eux-mêmes tentatives aussi absurdes que désespérées de faire face aux problèmes de sous-alimentation dus à la démographie galopante.

12) Le triplement du chômage à l'échelle mondiale.

13) L'aveu des problèmes des nouveaux pauvres et des analphabètes, tandis que drogue et criminalité progressent continuellement.

Il nous semble qu'en onze ans, cela fait beaucoup. Mais la disparité d'échelle entre la vie humaine et l'histoire fait que les grands événements passent inaperçus de leurs contemporains qui ne se réveillent que si des désastres leur pleuvent sur la tête.

Il faut donc bien se le dire : l'humanité ne changera pas de cap. En quarante ans et dans la seule Europe, les automobilistes ont fait plus de deux millions de morts et dix millions d'infirmes à vie. L'automobile n'a pas été et ne sera jamais remise en question pour autant, non plus que pour ses conséquences désastreuses sur la santé nerveuse des enfants, les résultats scolaires, pour les surdités psychiques qu'elle engendre par dizaines de millions. Par la domination médiatique de l'opinion publique, les crapulocraties financières et industrielles des multinationales empêcheront toute contestation efficace de la société de consommation, et ceci jusqu'à la plongée dans les désastres et le chaos incontrôlables, comme le sont déjà le chômage et la démographie galopante. Au cours des mêmes onze années, la population mondiale est passé de 4 à 5 milliards d'habitants, ce qui nous fut triomphalement annoncé par les guignols de service dans les appareils médiatiques.

Privées de toute base culturelle, les démocraties modernes ne sont que des systèmes qui permettent à la canaille finaude de réduire

à l'impuissance les gens honnêtes et intelligents en manipulant la force des imbéciles.

Comme je l'avais déjà annoncé il y a vingt ans dans les Confidences de loups-garous, tous les paramètres convergent vers la plus gigantesque guerre civile mondiale, à la fois raciale et sociale, dans l'histoire connue de la planète. Cette guerre est d'ailleurs la seule libération que les hommes restés dignes de ce nom peuvent encore espérer. Mais elle n'ira pas de soi. Gardons-nous de tomber dans les pièges de croyances en la providence dont les haillons flottent encore dans nos inconscients.

Comme mes transmissions et ouvrages précédents, ce livre ne s'adresse qu'aux intrépides de corps, d'âme et d'esprit. J'ai décidé d'en changer le titre afin d'en faire mieux ressortir le caractère d'ultime défi à la crapulocratie universelle. Car, comme je me plais à le répéter en toute occasion, cette crapulocratie gagnera toutes les batailles, sauf la dernière. Nous n'avons plus à prendre parti dans les conflits actuels, nous n'avons qu'à attendre. La folie, l'abjection, la lâcheté, la haine et l'incommensurable imbécillité sont déjà entrées dans leur phase d'auto-destruction.

Je reprends donc sans grand changement bien des thèmes du Message du Verseau, avec pourtant quelques coupures et bien des suppléments. Comme lorsque je me plonge dans cet ouvrage j'y trouve presque toujours du nouveau (un penseur est un homme qu'il vaut mieux ne pas connaître de trop près, car il ne vit pas habituellement sur ses propres sommets) j'espère qu'il en sera de même pour tous les lecteurs.

À tous, je voudrais rappeler une chose toujours vraie et actuellement primordiale : les grandes pensées sont simples et elles seules peuvent déterminer l'avenir. Nos pensées sont simples : depuis l'amibe jusqu'à l'homo sapiens, il y a eu une formidable chaîne de mutations, d'évolutions de toute nature. Nous n'en sommes pas le point final et nous avons même bien régressé par rapport à nos grands ancêtres de l'aube européenne. Le dernier venu des grands avatars, Nietzsche, nous montre clairement la voie : « Dieu est mort.». Il l'a voulu lui-même ainsi il y a des milliards d'années en s'investissant dans les lois de la physique, de la biologie, de la spiritualité. Il voulait pouvoir un jour nous refiler les cartes. C'est sa manière de faire joujou ; il aime les bêtes qui se prennent en charge et non celles qui viennent lui pleurnicher sur les bottes.

Alors jouons, mes amis ! Jouons avec un regard d'amour qui va au cœur des choses et embrasse les millénaires.

« Tous les dieux sont morts. Que le Surhomme vive ! Et que ceci soit, au Grand Midi, notre suprême volonté ».

Robert DUN

PREMIÈRE PARTIE :

UN PREMIER DÉBROUSSAILLAGE DU PRÉSENT

Liberté, Liberté chérie, où est-tu donc passée ?

« Le secret du bonheur, c'est la liberté ; mais le secret de la liberté, c'est le courage. »
Périclès

À l'heure où j'écris ces lignes, le tintamarre du bicentenaire de la Révolution française en est encore à sa phase de préparation. Je doute qu'elles paraissent à temps, et même qu'elles paraissent un jour, car la liberté est morte.

Elle a succombé par d'innombrables causes : servilité et myopie de centaines de politiciens, orchestration mondiale du matraquage idéologique et de l'information réalisée par le noyautage de tout l'appareil médiatique par la crapulocratie des banques, des multinationales, des Églises, partis et sociétés de pensée tacitement complices dès qu'il s'agit d'écraser l'esprit libre et de favoriser le mouton manipulable. Vous pensez que j'exagère ? Alors prenez la peine d'y regarder de près et vous verrez que la spéculation sur les devises fausse toutes les parités monétaires, que le lobby de l'agroalimentaire fausse tous les problèmes économiques, affame le tiers-monde en même temps qu'il ruine la paysannerie européenne, que le lobby de l'industrie pharmaceutique fausse tous les problèmes de santé, que le lobby des pétroliers vous ruine et défie toutes les législations dans le monde entier, que le lobby juif, dont tous les juifs ne font pas partie, fausse tous les problèmes idéologiques et nationaux, aidé toujours en cela par les Églises chrétiennes, la franc-maçonnerie et souvent aussi par des éléments musulmans. Vous

pourrez aussi constater que de l'extrême droite à l'extrême gauche nos politiciens ne sont plus que des carpettes de tous ces lobbies.

Oui, prenez la peine de réfléchir, et vous devrez convenir que depuis des décennies on vous fait raisonner sur des problèmes desquels les données sont habilement falsifiées. Vous doutez de la mort de la liberté ? Alors je vais vous faire palper son cadavre !

Ce livre va certainement me valoir les pires ennuis, amendes écrasantes que je ne pourrai pas payer, d'où perte de ma très modeste retraite, la prison, peut-être la mort, soit par assassinat bien caractérisé si « on » veut intimider d'éventuels disciples, soit par accident si « on » préfère ne pas faire de moi un héros de la liberté. Car beaucoup de ce que j'écris tombe sous le coup de la loi et mes prises de position contagieuses dérangent une entreprise mondiale de destruction de l'homme libre. Voilà déjà de quoi me faire passer pour un déséquilibré et digne de ces hôpitaux psychiatriques largement utilisés comme outils de répression idéologique. Je ne suis pourtant pas le premier à dénoncer ce projet de crime suprême. Dans le Meilleur des mondes, Aldous Huxley l'a fait bien avant moi. Mais la dictature des criminels devenus fous qui gouvernent la planète n'avait pas alors la puissance actuellement atteinte, ni la révélation du plan assez de possibilités de vérifications concrètes.

Je dénonce les révélations religieuses comme des impostures, les monothéismes comme une pathologie résultant du climat désertique, comme la base de la monarchie absolue de droit divin, de l'infériorité sociale de la femme, du racisme de peuple élu le plus ancien, le plus fanatique, le plus coriace, de toutes les intolérances. C'est mon droit pensez-vous ? Détrompez-vous : ce n'est plus mon droit. Je suis à la merci de la plainte de n'importe quel rabbin, curé, pasteur ou ouléma qui s'estimera offensé et pourra me traîner en justice où je serai immanquablement condamné par des magistrats qui se moquent éperdument d'une liberté de pensée dont ils n'ont nul besoin personnel et qui savent quelle imprudence il y aurait de leur part à contrarier le pouvoir des lobbies.

Je dis et écris en outre que la notion de Dieu-juge est absurde, celle de rédempteur, démoralisante et dégradante parce qu'elle retire la responsabilité sans laquelle il ne peut y avoir de dignité, celle de « bon pasteur » valable pour des moutons. J'écorche donc la peau hypersensible de millions de croyants des uniques vraies fois.

Au temps où il était Premier ministre, monsieur Pierre Mauroy n'a pas hésité à affirmer officiellement la supériorité du monothéisme,

violant ainsi cette laïcité de l'État, jadis si chère aux socialistes. Par la voix d'un de ses plus importants représentants, l'État français rejoint les papes Pie XI et Paul VI proclamant : « Spirituellement nous sommes tous des Sémites. ». Une constatation s'impose : la liberté d'expression religieuse est morte, la référence à l'Antiquité européenne (grecque, romaine, celtique, germanique ou slave) officiellement frappée d'infériorité.

Nous reviendrons abondamment sur les problèmes religieux et culturels. Mais en va-t-il autrement de la liberté d'expression de la pensée politique ou scientifique ?

Tout être libre (tout le monde se croit et se dit libre, mais il ne reste guère que des sclérosés et des perroquets des média) se heurtera à l'impossibilité de discuter sereinement des problèmes fondamentaux. Sous le couvert d'antifascisme, les lobbies d'intérêt et d'idéologie exercent la pire des dictatures par le biais de l'appareil médiatique générateur d'un terrorisme intellectuel qui a plié sous son joug même les polices et les magistratures. Ce terrorisme intellectuel opère les plus aberrants amalgames, tels que démocratie et liberté, racisme et fascisme. Nous allons voir de suite ce que valent ces deux amalgames.

La démocratie n'est pas seule à pouvoir respecter la liberté ; je ferais même plus aisément confiance à d'authentiques aristocraties ou à des despotes éclairés. Car la démocratie enchaîne les intelligences les plus audacieuses à la médiocrité et ne peut donc prétendre assurer une liberté effective à tous. En outre, comme le montrent la situation actuelle et les lois scélérates actuellement en vigueur, elle ne garantit les libertés les plus essentielles qu'aussi longtemps que la culture, donc la conscience des valeurs intouchables, est claire dans la grande majorité des esprits. Mais si cette condition est réalisée, nul besoin de démocratie : aucun gouvernement ne pourra manquer de respecter les libertés spécifiques à une culture et un monarque qui y faillirait se trouverait immédiatement confronté à un soulèvement irrésistible. La liberté résulte donc de la culture et la tyrannie du chaos culturel, ceci indépendamment de la forme de gouvernement.

Tout aussi trompeur est l'amalgame racisme-fascisme. La nation la plus libérale, l'Angleterre, fut longtemps et simultanément la plus raciste. On ne peut aujourd'hui faire la moindre référence à la race nordique sans se faire taxer d'hitlérisme. Or l'État hitlérien était de conception typiquement judéo-romaine et non nordique, même si ses

projets étaient en contradiction avec sa réalité du moment. Les cinq plus vieilles républiques d'Europe sont toutes des républiques germaniques : l'Islande, Novgorod (fondation viking), Venise, la Suisse et la Hollande. Le royaume normand de Sicile fut pendant le haut Moyen-Âge le seul à assurer un climat de tolérance entre chrétiens, juifs et musulmans. Venise et la Hollande accueillirent les persécutés par l'Inquisition, tels Galilée et Descartes. Les états scandinaves furent les premiers à accorder le droit de vote aux femmes. Quelle perfidie se cache donc derrière cet amalgame abusif de la conscience nordique au fascisme ? Les forces d'oppression économiques, religieuses et raciales (mais oui !) sont tacitement complices pour œuvrer à la destruction biologique des Européens par métissage et déboussolage.

Ces puissances perverses ont compris que la réussite de leurs plans abjects dépendait de la destruction de la race qui donne des êtres comme Giordano Bruno, Galilée, le chevalier de La Barre, Voltaire, Nietzsche. Une preuve aveuglante de cette monstrueuse collusion nous a été donnée au cours des trente dernières années. Dans toute l'Europe, aux USA, au Canada, ce sont des gouvernements de droite (en France de Gaulle, Pompidou et Giscard) qui ont ouvert tout grand les portes de leur nation à l'invasion de dizaines de millions d'Africains et d'Asiatiques. Les employeurs voulaient dans un premier temps faire baisser les salaires, dans un second temps installer la production industrielle dans le tiers-monde où les salaires des travailleurs sont au plus vil prix. Les marxistes firent chorus, car ils espéraient la formation d'un sous-prolétariat manipulable pour la prise du pouvoir.

Ce plan démentiel peut laisser incrédule, mais toute personne confrontée à la myopie systématique des capitalistes et au dogmatisme du matérialisme économique comprendra que cette imbécillité était fatale de la part de ses concocteurs. Le chômage et les écrasantes charges sociales, la déculturation tant des Européens que des musulmans sont les conséquences immédiates de cette dictature de l'ombre.

Un autre amalgame abusif et aujourd'hui omniprésent est celui de toute conscience raciale ou culturelle européenne à un racisme dominateur ou même génocide. On oublie que les grands théoriciens du colonialisme ont été les ténors démocrates de la troisème République, notamment Jules Ferry, héros incontesté de l'école laïque. Il fallait balayer tous les obscurantismes, musulmans ou

animistes, et faire accéder les colonisés (sans trop se presser toutefois) aux incomparables lumières de la démocratie parlementaire et du scientisme athée. Au traité de Versailles, on vola à l'Allemagne son relativement petit domaine colonial sous prétexte d'incapacité administrative, ce qui signifiait la non-intervention allemande dans les cultures indigènes ; non-intervention qui lui avait été le plus explicitement reprochée dans un livre publié par le ministre français de l'économie en 1913 et intitulé l'Allemagne et son empereur. La volonté obstinée de brassage racial et culturel qui se manifeste à travers l'équivoque du matraquage antiraciste, si acharné qu'il en arrive à agir à l'encontre de ses buts, est la suite logique du colonialisme : destruction de toutes les particularités raciales et culturelles, réduction de l'espèce humaine à un type unique. Individus interchangeables et exploitables à merci, livrés sans aucune autre référence aux névroses et vulgarités de la culture médiatique. J'exagère ? Pourquoi alors, si les collusions que j'évoque n'existent pas, aucun religieux ne s'est-il élevé contre ces profanations que sont les moines marchands de fromage ou de vin, le chant grégorien réclame de crème à raser, Jésus superstar et réclame de jeans ?

Tu te crois libre mon bonhomme ? Essaye donc de dire en public que les homosexuels te répugnent, que l'homosexualité est une maladie ! Essaye de demander pourquoi, la race étant exclue, parmi le bon millier de tueurs à gage de la maffia aux USA il n'y avait pas un seul Anglo-saxon, Allemand, Hollandais, Scandinave ou Français, un seul Irlandais, un seul nègre, tout le reste du paquet étant constitué de Siciliens, de Napolitains et de juifs ! Essaye un peu de faire constater que la pègre proxénète contient une énorme majorité d'Africains et de métis ! La conclusion s'imposera : la statistique est bâillonnée, l'analyse scientifique interdite sur les problèmes de race et de déculturation.

Pourtant toutes les explications basées sur autre chose que la race et le déracinement (mais oui, race et racine sont des concepts parents) se révèlent insoutenables ou au moins insuffisantes. Les maffiosi en particulier sont bien loin d'être des pauvres ; ce sont, depuis des générations, de richissimes féodaux.

Le point culminant de la dictature idéologique vient d'être atteint en cette année 88. Une fillette de 4 ans 1/2, qui n'a vraiment pas l'air d'une martyre, a été arrachée à sa famille sous un prétexte idéologique ; l'accusation improuvée de néo-nazisme des parents. Nous voici revenus aux plus sombres temps de la Sainte-Inquisition

où l'on arrêtait les gens sur simple dénonciation, où l'on arrachait les enfants de protestants à leurs parents sous prétexte que ceux-ci n'étant pas catholiques ne pouvaient être légalement mariés et donnaient donc un exemple scandaleux de concubinage à leur progéniture.

Le matraquage et la dictature idéologiques se doublent d'étranges interdictions. Malheur au volé qui défend son bien ! Ce n'est qu'un sale bourgeois égoïste. Les biens matériels ne valent pas la peine d'être défendus par la force. Les fils à papa convertis en défenseurs des loubards en ont décidé ainsi. Mais ta peau, au moins, tu penses avoir le droit de la défendre ? Prends bien garde aux nuances ! Si tu tues un intrus entré par effraction et de nuit chez toi, tu devras prouver que tu étais en état de légitime défense, ce qui ne sera sans doute pas facile. Après tout, cet intrus voulait peut-être seulement te souhaiter une bonne nuit ... Un propriétaire de camping septuagénaire du Var excédé par les incursions de pillards ayant tiré de nuit et au jugé sur les intrus, en ayant par malheur tué un (circonstance aggravante : un maghrébin), s'est vu inculper d'homicide avec préméditation. Mais oui, tu as bien lu : avec préméditation. Donne de bons conseils à ta fille, si tu en as une. Une jeune Stéphanoise a écopé de deux mois de prison avec sursis et d'une forte amende pour avoir répondu à un nègre qu'elle préférait se marier avec un homme de sa race. Or toute discrimination raciale est interdite. Il fallait penser aux conséquences quand ton député a voté la loi. Maintenant, les deux bases les plus fondamentales, jadis les plus universellement reconnues de la dignité humaine le droit de légitime défense et la conscience de l'identité, tombent aujourd'hui sous le coup des lois d'une caricature de démocratie.

Tu ne te sens guère concerné : histoires d'intellectuels que tout cela. Ce qui t'importe, c'est la liberté d'entreprise. Mais dis-moi : as-tu le droit de produire ton électricité ? Pourtant, avec une éolienne comme celles qui alimentent trois millions de Danois, cela te reviendrait bigrement moins cher et débarrasserait le paysage de bien des laideurs. Tes enfants ne peuvent plus se faire herboristes ; les spécialités de la médecine douce ne sont pas reconnues et bientôt le métier de sage-femme disparaîtra probablement, rendu impossible dans des conditions d'indépendance par le lobby médical et hospitalier. As-tu le droit de vendre ta production en porte à porte ? Non ! Pourtant des géants comme Swipe, Tupperware et Stanhome en font leur unique système de vente. Es-tu sûr de pouvoir subsister

malgré les lobbies industriels ? Pense à cette petite fabrique familiale de tracteurs du Cantal qui payait tous ses fournisseurs comptant ; ce fut son crime : non endettée, elle devait périr, comme le tsar et pour la même raison. Alors aucun fabricant de moteur n'accepta plus de lui en vendre. Il fallut fermer. Rachetée par une multinationale à capitaux judéo-germano-américains, la fabrication reprit sans problèmes. Pour tenter de forcer le barrage des maisons d'édition qui ne doivent pas déplaire, des comités de lecture noyautés, des agences de diffusion et des libraires, j'ai tenté de créer un réseau de vente à domicile : impossible.
Tout ceci s'est passé sous les gouvernements de ces chantres du libéralisme que sont messieurs Giscard et Barre.

Alors fête joyeusement le bicentenaire !

La race blanche et sa culture
valent-elles la peine d’être sauvées ?
Peuvent-elles encore l’être ?

Si je n'ai publié mon premier livre qu'à l'âge de 49 ans et le second, le plus important, à l'âge de 57 ans, il y a à cela une raison essentielle : c'est que, contrairement aux accusations perfides de nombreux adversaires, je ne chevauche pas des dadas. Les idées-forces de ma vision de l'homme et de l'histoire sont basées sur de longues recherches préalables à toute affirmation. N'étant spécialiste en rien, j'ai interrogé toutes les disciplines concernant l'anthropologie : préhistoire et proto-histoire, psychologie et psychanalyse, sociologie, surtout celle du sacré, histoire de l'art, livres religieux fondamentaux tels que Bible, Coran et Gîta.

C'est pourquoi je dénonce les négations pseudo scientifiques de notre spécificité aryenne (oui, j'ose le mot, car la vérité l'exige) comme une savante entreprise de génocide antiaryen. Or ces négations ne se limitent pas à l'appareil médiatique de matraquage quotidien ; elles envahissent aussi les périodiques de vulgarisation scientifique.
Il est indispensable de débarrasser la réflexion sur le problème racial de stupidités qu'aucun raciste n'a jamais dites, mais que les fanatiques haineux du génocide antiaryen attribuent aux théories raciales. Jamais personne n'a prétendu que la grosseur du cerveau avait quelque chose à voir avec l'intelligence, sinon les bovins

seraient plus intelligents que nous. Par contre, le rapport entre le poids du corps et celui du cerveau est bel et bien un élément significatif, bien qu'il ne soit pas le seul et que le nombre des circonvolutions, entre autre, ait aussi une grande importance.

Jamais aucun raciste n'a prétendu que la carte génétique était le seul facteur déterminant la personnalité d'un individu, mais que cette carte offrait un éventail limité de possibilités où l'environnement opérait faveurs et étouffements. Il reste indéniable qu'aucun caractère acquis par entraînement n'est héréditaire et que tout ce qui se développe dans l'homme ne le fait que dans le cadre de sa programmation génétique. C'est ainsi que deux personnes bénéficiant de la même alimentation et du même entraînement gymnique atteindront des développements musculaires et des performances très différents. Il en est de même de l'intelligence ; l'entraînement ne donnera de résultats que dans les limites de la programmation héréditaire.

Jamais aucun raciste n'a parlé de races pures. Nous descendons tous de monocellulaires. Mais ordres, espèces et races sont les fruits de différenciations successives desquelles il ne faut pas déranger le cours par des croisements d'apprentis sorciers. Les races de l'espèce humaine ont probablement des dizaines, voire des centaines d'origines différentes et sont, par là, porteuses d'une mémoire biologique inconsciente associée à des diversités physiologiques qui ne sont pas que superficielles. On constate entre autres des différences entre les localisations cérébrales et les zones érogènes entre Blancs et Jaunes. Tous les théoriciens racistes savent aussi qu'exceptionnellement une race stable peut résulter d'un croisement. C'est le cas, par exemple, du « pur sang » anglais obtenu à partir de l'étalon arabe et de la jument percheronne. Raison de plus de s'abstenir de métissages de races, qui donnent des hybrides instables ou stériles, donc pathologiques et pathogènes, comme c'est le cas pour nos céréales de semence et d'innombrables métis humains.

Les lois raciales sont scientifiquement établies et parfaitement connues au premier chef par ceux qui sont les plus acharnés à les nier et n'agissent que par soumission à des idéologies religieuses ou politiques, comme Mitchourine et Lyssenko en URSS, ou encore par complicité envers le mythe pathologique de peuple élu.

Le mot aryen est incontestablement chargé d'équivoques qu'il convient de dissiper. On l'applique tantôt aux Européens, tantôt aux

Hindous. Or l'Inde est l'épicentre du sang B, alors que l'Europe est celui du sang A et les tribus amérindiennes celui du sang 0. La notion aryenne, ou indo-européenne, telle qu'elle existe aujourd'hui dans de nombreux esprits, est donc insoutenable en sérologie, d'autant plus qu'il existe une parenté entre les sangs A et O, mais nullement entre les sangs A et B.

La prudence est donc de rigueur. Mais il n'en reste pas moins une série de faits incontestables et hautement significatifs. La mutation qui a donné les Nordiques originaux, très probablement à partir des Amérindiens, puis les types de Cro-Magnon et Solutré, a tout au plus cinquante mille ans. Elle est donc extrêmement récente et a toutes les chances d'avoir apporté des éléments de supériorité qui se sont épanouis dans les hautes techniques et les arts raffinés de l'âge du bronze, après la révolution agraire du néolithique. L'analyse culturelle, à laquelle nous apporterons ultérieurement certains développements, révèle deux éléments principaux : une culture atlantique de marins-pêcheurs à dominante matriarcale, humains blonds, aux yeux bleus, dolichocéphales et de taille seulement moyenne ; puis, il y a environ trois mille cinq cents ans, l'irruption d'une culture patriarcale (urnes d'incinération et haches de guerre) véhiculée depuis l'Asie par un peuple de cavaliers de taille plus haute, mais de peau, d'yeux et de cheveux plus sombres. Ce choc et la synthèse culturelle qui en est résultée sont nettement perceptibles dans les mythes nordiques des Ases et des Vanes, ainsi que dans les mythes de l'époque homérique.

Ces deux éléments sont l'étalon arabe et la jument percheronne de tout ce qu'il y a d'authentiquement européen en Europe. Il s'agit de deux races compatibles, ce qui est fort loin d'être une généralité dans l'espèce humaine. Les métis de Blancs et de Noirs sont perturbés et stériles, même si parfois la stérilité n'apparaît qu'à la troisième ou quatrième génération ; ce fait, constaté depuis des siècles, valait il y a peu de temps encore à cette catégorie de métis l'appellation de mulâtres. Les populations du Proche-Orient et d'Afrique du Nord sont la « race » planétaire vers laquelle veulent nous conduire les exploiteurs insatiables, les fanatiques des religions et idéologies « fraternitaires », ainsi que les névrosés et naïfs qui les suivent. Ces populations sont en effet un mélange d'Européens (Phéniciens, Romains, Vandales, Berbères originaux), de Sémites (Juifs et Arabes), de Jaunes (Turcs) et de Noirs (esclaves). Les Balkans, le

Maghreb, le Liban sont des exemples de paix et de fraternité issus de tels brassages.

Quelles sont les spécificités culturelles de l'Europe ? J'en vois trois au moins qu'hélas elle ne partage avec personne :

1) La liberté et la pleine dignité de la femme. L'Européen veut la femme libre non seulement pour elle, mais aussi pour lui, car il ne la ressent comme sienne que si elle lui vient librement et peut le quitter à tout instant.

2) L'égalité devant la loi et les garanties données à l'individu contre l'arbitraire et les abus de pouvoir.

3) Le culte de l'enfant qui survit, bien qu'abusivement réduit à un objet unique et mythique, dans les fêtes de Noël, qui est présent dans la partie de l'Évangile acceptable pour une sensibilité européenne.

Ce culte cadre avec le sens de la responsabilité que montre l'Européen envers sa descendance. Il ne procrée que dans la mesure où il peut subvenir aux besoins des enfants. À Rome, le prolétaire était le prolifique et le terme était méprisant. La réaction actuelle des femmes européennes est typique : confrontées au chômage, à la pollution, à l'usure de la biosphère, à la submersion par les lapineurs irresponsables africains et asiatiques, elles refusent l'enfant.

La personnalité européenne ainsi cernée, force est bien de constater qu'elle est unique au monde. Elle le reste dans ses idéaux, même dans ses idéaux officiels, et bien que phases de décadence, domination religieuse étrangère et corruption l'aient rendue parfois méconnaissable. Les folies sadiques de l'Inquisition, les dogmes absurdes, les crimes et génocides de la colonisation n'ont rien d'européen ; ils sont des conséquences de la sémitisation de l'Europe par le christianisme qui donne partiellement raison aux papes proclamant : « Spirituellement nous sommes tous des Sémites. ». Mais cette sémitisation n'affecte que ceux qui sont réellement devenus chrétiens, c'est-à-dire un infime pourcentage. S'il en était autrement, la science n'aurait pas pu triompher des dogmes et des persécutions.

Il y a eu parallèlement une arianisation de nombreux immigrés juifs par osmose intellectuelle et par mélanges raciaux qui ont fini par donner une dominante européenne dans des familles traditionnellement juives. C'est ainsi que Freud fait partie de ceux qui ont mis en lumière les méfaits sociaux et psychiques du monothéisme, que Karl Marx a souligné l'identité des valeurs

capitalistes et des valeurs juives (dans les Annales franco-allemandes de 1844 et dans son texte intitulé Sur la question juive), que Bernard Lazare a montré la responsabilité du fanatisme rabbinique dans la marginalisation des communautés juives en Europe et l'endogamie qui en est résultée. De tels juifs sont les bêtes noires des meneurs de jeu dans l'entreprise du génocide antiaryen. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir l'image de Karl Marx bien ratatinée dans les partis jadis marxistes ; les socialistes ne s'y réfèrent jamais et les communistes hors d' URSS de moins en moins. Si les nationaux-socialistes allemands avaient été moins bornés et dogmatiques, ils auraient trouvé dans les œuvres de Karl Marx, de Freud et de bien d'autres une aide précieuse pour laver les cerveaux et les sensibilités des Européens de l'emprise judéo-chrétienne. La voie d'une synthèse révolutionnaire avec la Russie soviétique s'en serait trouvée ouverte et l'Europe serait aujourd'hui une, forte, libre et socialiste. Moscou a sollicité une confrontation idéologique que les dirigeants hitlériens ont refusée. Cet aspect de la seconde guerre mondiale est tenu caché parce que le matraquage médiatique mondial totalement dominé par le sionisme veut accréditer l'idée d'un impérialisme soviétique agressif, persécuteur des juifs et en tous points comparable à l'hitlérisme qui n'aurait été en fin de compte que son rival. Tout Européen conscient doit démasquer ce jeu et soutenir les efforts de décrispation et de paix des dirigeants soviétiques.

La survie du sang européen et des valeurs culturelles qui en dépendent ou leur noyade dans une société dite pluriraciale et pluriculturelle, mais en fait sans races ni culture, est donc aussi le problème de la liberté de la femme, de la force de l'individu face aux organes du pouvoir, de la responsabilité envers l'enfance, vu que ces valeurs n'ont jamais été toutes respectées dans une culture autre que la nôtre. L'Europe a toujours été au moins théoriquement monogame, et elle est la seule dans ce cas.

Une autre foutaise à réfuter dans la propagande antiaryenne est la notion d'évolution. À en croire les meneurs et perroquets du mondialisme, nos différences avec les peuples de couleur proviendraient de ce que ces derniers n'ont pas encore évolué. Mais ils ont eu des centaines de milliers d'années, voire des millions pour le faire, alors que notre race a tout au plus cinquante mille ans. En outre, il serait bon de voir que nous n'avons plus rien, sinon notre propre vide et notre propre chaos culturel à leur proposer. La société dite libérale (nous venons de voir ce qu'il en est réellement) se noie

dans la déliquescence et le nihilisme. La société soviétique est bien loin de s'être libérée de la morale chrétienne et du goût bourgeois décadent du XIXe siècle ; à la différence de la Révolution française, elle n'a pas osé se poser comme un point de départ historique et a conservé le calendrier chrétien orthodoxe, le plus déphasé par rapport à la réalité cosmique.

Dans de telles conditions, l'Europe est désarmée face à l'islam fondamentaliste, seul mouvement au monde à mériter le nom de culture, car il est le seul à exiger une parfaite identité de la loi religieuse, du mode de gouvernement et de la loi civile. Mais il n'en est pas moins intolérable pour d'authentiques Européens.

Nous ne pouvons rien espérer des autres. Il nous faut opérer une révolution culturelle radicale ou périr. Nous connaîtrons sans doute une longue et terrible période, faite à la fois de tyrannie et d'anarchie. Aux temps de l'Inquisition, la plupart des gens percevaient aussi peu l'effroyable dictature cléricale que les perroquets des média perçoivent aujourd'hui la dictature invisible qui décide de leurs modes, de leurs goûts, de leurs pâles enthousiasmes et de leurs creuses indignations. Toute notion élitiste ne peut manquer de soulever une tempête de hurlements. Sous l'inquisition, il était dangereux pour une femme d'être belle, pour un homme de marcher la tête haute, pour chacun de laisser paraître son intelligence si on en avait. Des millions ont péri dans les flammes pour de telles raisons desquelles ils n'avaient même pas conscience. Aujourd'hui il est dangereux d'être distingué, de ne pas avoir l'air canaille, ou au moins vulgaire et stupide. Des dizaines de jeunes gens et de jeunes filles ont déjà été victimes d'agressions, de viols, d'assassinats parce que leur simple aspect déplaisait à la canaille.

Tout être noble et énergique est aujourd'hui menacé, toute pensée élevée réduite au silence. Les Européens conscients doivent se le dire et en tirer les conséquences : ILS SONT DÉJÀ ACCULÉS À LA CLANDESTINITÉ. Ils ne survivront et ne pourront resurgir un jour, sans doute seulement à travers leurs descendants, qu'à condition d'adapter très habilement leur comportement aux réalités actuelles. La survie européenne a trois exigences :

1) Une conscience parfaitement claire de nos valeurs spécifiques et intimes.
2) Une volonté acharnée et infatigable de transmettre l'héritage par le sang et la culture.
3) Une prudence de serpent, une subtilité vigilante.

Mon viatique sera une phrase de Jules Romains, expurgée dans la dernière édition de son poème : « Homme blanc, souviens-toi de toi-même ; ressaisis ta lignée dans l'écheveau des peuples vils. »
Beaucoup de lecteurs se sentiront déjà comme assommés par ce que ce début de livre leur révèle. Il est très désagréable de se découvrir soudain prisonnier d'une crapulocratie mondiale et de devoir se juger soi-même comme un perroquet manipulable. Aussi les prises de conscience culturelle et politique que j'apporte sont-elles généralement refusées comme celles des écologistes et pour les mêmes raisons. Mais les unes et les autres n'en sont pas moins vraies et leur contenu évident.

Venons-en brièvement à quelques faits bien concrets. Le matraquage idéologique mondialement orchestré prétend que la misère est responsable de la démographie galopante dans le tiers monde. Or, les centaines de millions de Blancs qui avalent la chose savent pourtant que les rois du pétrole ont des centaines d'enfants dans des harems, avec des femmes dont ils ne connaissent même pas le nombre. Ils voient tous les jours des musulmans installés chez nous circuler dans de belles voitures, afficher un train de vie enviable, et ayant néanmoins des ribambelles d'enfants.

Il y a quelques années, une charge placée sur une moto a explosé rue Copernic à Paris, à dix-sept mêtres de l'entrée d'une synagogue et derrière l'écran d'un platane. Il n'y a pas eu le moindre blessé dans la synagogue et rien ne permet d'affirmer qu'il s'agissait d'un attentat dirigé contre celle-ci.

Dans la rue, par contre, il y eut des morts, huit je crois ; parmi eux une seule juive qui passait là par hasard. Nous n'entendîmes parler que d'elle ; les officiels étaient présents à ses obsèques. À l'enterrement des autres victimes, personne, hormis les proches. Telle est l'information et telle est l'ambiance intoxiquée dans le monde actuel.
Voulez-vous d'autres exemples ? L'année passée, en 87, le vice doyen de la Faculté de Lyon fut brutalisé et blessé à la tête par un commando masqué ; silence de la presse écrite, une très brève allusion à la télévision ; ce professeur défend quelques idées déplaisantes ... S'il avait été juif, nous en entendrions encore parler.

Une équipe de jeunes soixante-huitards, tous résolument antifascistes, tente de faire la lumière sur les vraies tragédies et les mythes concentrationnaires ; leurs références principales sont les livres du député socialiste Paul Rassinier qui a subi lui-même dix-huit

mois d'internement dans les camps de concentration allemands. Plusieurs professeurs de faculté les assistent. La motivation de ces révolutionnaires est évidente : ils ont reconnu que les plus graves dangers pour la liberté étaient dans la dictature par le canal médiatique. Ils osent encore se référer ouvertement à Karl Marx. Pourtant, l'appareil médiatique a réussi à implanter dans presque tous les cerveaux qu'il s'agit d'une entreprise néo-nazie, mot magique vide du moindre contenu, car ceux qui se prétendent néo-nazis aujourd'hui sont en nombre infime et ne se réfèrent guère qu'à la caricature médiatique de la révolution hitlérienne ; c'est d'ailleurs tout ce qu'ils en connaissent.
Mais je dois maintenant aborder la réalité la plus triste de l'intoxication universelle : la complaisance des trompés envers les mensonges des trompeurs. Sans cette complaisance, il y a beau temps que les baudruches seraient crevées. Le mythomane Martin Gray a du avouer à un journaliste du Sunday Time qu'il n'avait jamais mis les pieds à Treblinka, ni même dans aucun camp de concentration. Monsieur Max Gallo, mythomane par procuration de Papillon et de Au nom de tous les miens, a du convenir qu'il le savait. Puis, lorsqu'exploitée par les révisionnistes la chose a commencé à faire du bruit, ces nobles messieurs ont polémiqué dans « Le Monde » pour se rejeter la responsabilité des affabulations. Si la masse n'était pas complice, un tel scandale aurait suffi à réduire au silence le baratin médiatique mondialement orchestré. Mais la masse boit avidement la cataracte de mensonges haineux que presse et petit écran lui déversent quotidiennement.

Les causes profondes et les engrenages récents de cette complicité feront l'objet du prochain chapitre.

Radioscopie d’une haine

Chacun peut se livrer dans son entourage à un sondage significatif : demander à des chrétiens s'ils ont lus les Évangiles, Actes des Apôtres et Épîtres, sans parler de l'Ancien Testament ; demander de la même manière à des marxistes s'ils ont lu les livres de Karl Marx. Il ressort de tels sondages que moins de 1% des concernés connaissent ces textes de référence. Ainsi se trouve confirmée l'imprudente honnêteté de cet évêque d'Einsiedeln déclarant à la fin du XIXe siècle : « L'Église ne doit sa subsistance

qu'à l'ignorance dans laquelle ses fidèles se trouvent à l'égard de ses propres textes. ». Il faut donc chercher les racines du fanatisme ailleurs que dans une conviction intellectuelle ou une adhésion sentimentale.

La psychologie révèle que la plupart des humains sont intellectuellement sclérosés très jeunes, souvent vers l'âge de 10 ans. Il leur est donc difficile de se remettre en question sans en tomber malade. Cela pose déjà un énorme point d'interrogation à la démocratie et explique l'exigence des totalitarismes religieux et politiques d'assurer la formation des enfants. En fait, les espérances irrationnelles, tant politiques que religieuses, sont le refuge indispensable à la plupart des individus face au prosaïsme, aux traumatismes de l'existence, souvent aussi aux interrogations posées par la mort. Un brasseur de finance et escroc de haut vol, au demeurant fort sympathique, mais aussi réaliste que le banquier le plus glacé, me dit un jour qu'il ne pouvait remettre le Christ en question ; il avait alors la sensation que la terre s'ouvrait sous ses pieds. Leur précoce sclérose empêche les humains de comprendre que ceux qui détruisent leurs illusions leur apportent en échange des raisons de vivre et d'espérer bien plus joyeuses et solides. Toute la tragédie de Nietzsche tient dans cette impossibilité de se faire écouter. La première composante de la haine agressive opposée à tous les novateurs est donc une panique irrationnelle.

Mais il y en a une autre : la haine universelle de tout ce qui est faible envers tout ce qui est fort. Là aussi, la prophétie nietzschéenne constitue pour la plupart des humains un insupportable démasquage. La plus vieille haine raciale du monde n'est pas celle des Aryens contre les races plus vieilles, mais celle des faibles contre des humains perçus comme supérieurs. C'est ainsi que s'expliquent les explosions rageuses des conducteurs juifs contre les Cananéens, les Philistins auxquels ils devaient l'accès à l'âge des métaux (c'est en toutes lettres dans la Bible), les Amalécites, chez qui il fallait « tuer même les vaches ». Nous retrouvons cette rage dans les explosions de haine chrétienne contre les gentils (curieux que ce mot ait pris le sens qu'il a de nos jours) et qui culminent dans l'Apocalypse de Jean de Patmos : la nouvelle Babylone, la bête aux sept têtes, c'est Rome, la ville aux sept collines. L'Apocalypse est d'ailleurs précédée des lettres aux Églises dans lesquelles le visionnaire furieux dénonce à plusieurs reprises « ceux qui se prétendent juifs, mais ne le sont pas

». Il en va de même de Paul de Tarse dont nous démontrerons ultérieurement qu'il est le père du puritanisme et de l'Inquisition.

L'empereur Julien, dit l'apostat, eut une claire et géniale conscience de la situation lorsqu'il écrivit : « Si les chrétiens triomphent, dans deux mille ans le monde sera juif. »

On ne peut rien comprendre à l'histoire européenne sans recourir à l'éclairage du choc culturel entre le Proche-Orient et l'Europe. On rencontre d'un côté une religion et une société de soumission, de prosternation, de l'autre une religion et une société de fierté qui laissent une totale liberté d'esprit. Le cheval de Troie de la culture d'esclaves en Occident fut la décadence romaine, que le christianisme a aggravée, contrairement aux prétentions cléricales. Celtes et Germains se laissèrent éblouir par la puissance technique et le luxe romains. Les princes se laissèrent gagner par le droit divin qui les délivrait du contrôle des membres de leur clan et garantissait la succession à leurs fils. Nous reviendrons ultérieurement sur la tragique synthèse du fanatisme juif et de l'impérialisme romain.

Non content de dominer l'empire, le clergé romain entreprit une falsification de l'histoire si gigantesque qu'elle laisse d'abord incrédule. Le but en était d'opérer le déracinement culturel des Européens et de ne leur laisser que les valeurs judéo-romaines comme modèles et références. C'est ainsi que naquirent les mythes sur les Vandales et les Barbares en général, sur Attila, puis sur les persécutions antichrétiennes.

Qu'on en juge sur les faits ! La vie de Néron ne fut certes pas une page sans taches. Mais il rétablit de la salubrité dans les finances de l'Empire, paya les retards de solde des légions dont il devint l'idole. Il était effectivement musicien, poète et grand architecte. Lors de l'incendie de Rome, il était loin de cette ville, occupé à diriger les travaux de percement du canal de l'isthme de Corinthe qui fait encore l'admiration des gens compétents. En outre, les trois quarts de ses biens personnels ont été détruits dans l'incendie de Rome. Il ne peut donc avoir été l'incendiaire comme l'ont prétendu les chrétiens. Il ne les a jamais persécutés et n'a probablement même pas connu leur existence. La légende macabre d'un Néron incendiaire et éclairant le cirque avec des chrétiens enduits de poix et transformés en torches vivantes n'a vu le jour qu'au XVIe siècle, lorsqu'après le basculement d'une importante partie de l'Europe dans le protestantisme il a fallu tenter de justifier les monstruosités de l'Inquisition. Cette perfidie d'un jésuite fut

découverte et dénoncée au XIXe siècle par un jésuite honnête qui fut aussitôt interdit de plume.

Les fables sur Attila sont à peu près de la même eau. Elevé à Rome en otage princier, Attila parlait couramment le latin et le grec avec délectation. Son Premier ministre était un Spartiate. Attila avait le titre et la solde de général romain et intervenait comme tel dans les affaires de l'Empire. Quant aux fables sur les Vandales, donnons la parole à l'évêque de Marseille Silvianus qui écrit dans son ouvrage Du gouvernement de Dieu au sujet de ces Vandales : « Nous les méprisons comme hérétiques, mais leur crainte de Dieu est supérieure à la nôtre. Je ne vois pas une seule vertu en laquelle ils ne nous surpassent, nous Romains. Nous devons comprendre leur présence parmi nous comme la volonté de Dieu de faire ramener dans le droit chemin les peuples les plus corrompus par les peuples restés les plus vertueux. Là où dominent les Romains, tout le monde est corrompu ; là où dominent les Goths, seuls les Romains sont corrompus ; mais là où dominent les Vandales, même les Romains redeviennent vertueux. »

Cette gigantesque entreprise de calomnie étalée sur plus d'un millénaire ne pose pas seulement des problèmes de vérité historique, mais avant tout le problème de sa motivation profonde.

Or, quiconque se livrera à un examen approfondi de l'histoire de l'Europe des deux derniers millénaires ne pourra manquer de découvrir une sélection à rebours quasi permanente, une destruction systématique des humains les plus valeureux : opprimés et exploités en révolte, caractères fiers, esprits libres refusant le dogmatisme, sujets de grande beauté, surtout dans le sexe féminin. Les serviles, les flatteurs, les abrutis, les mal foutus s'en sont bien mieux tirés. Les 20 à 30% d'illettrés de nos états modernes, les frais exorbitants de l'aide aux infirmes, les allocations familiales et aides multiples accordées aux lapineurs irresponsables, les prisons trois étoiles, le viol public avec des témoins qui détournent la tête, la condamnation des agressés qui osent se défendre contre des voleurs ne sont que l'aboutissement logique et inévitable de deux millénaires de haineuse sélection à rebours dont la doctrine fondamentale fut et reste le christianisme, le marxisme n'étant que la réplique athée de ce dernier.

J'ouvre ici une parenthèse pour mettre en garde ceux qui seraient tentés de se battre à contre-courant. La situation était déjà

irréversible au temps de Nietzsche et il a eu raison de nous inciter à ne pas contrarier les « prédicateurs des doctrines de mort », de nous dire : « Ce qui veut tomber, il ne faut pas le retenir, il faut au contraire le pousser. ». Nous ne pouvons espérer notre délivrance que du degré mortel du pourrissement actuel. Patience : nous en sommes extrêmement proches. Tout autre souci que celui de notre survie biologique et culturelle est une naïveté et un gaspillage totalement stérile, dangereux même, car il attire sur nous l'attention et la haine de la canaille actuellement toute-puissante, depuis la rue jusqu'aux plus hauts ministères.
Un exemple particulièrement horrible de cette haine vraiment viscérale des hommes supérieurs dans la hiérarchie chrétienne nous est donné par la lutte des papes contre l'empereur Frédéric II. Ce dernier ne voulait nullement retirer leur rôle et leurs domaines aux papes. Il voulait l'entente avec les musulmans parce que l'Islam de l'époque véhiculait bien mieux que la Chrétienté les héritages gréco-romain et égyptien, mais aussi parce qu'il jugeait une telle entente indispensable pour contenir le déferlement mongol qui menaçait tant l'Europe que le Moyen-Orient et le Proche-Orient. L'histoire prouva que l'empereur voyait juste. Mais il était un esprit audacieux, ayant aboli le servage sur ses états et ayant invité tous ses féaux à l'imiter, entretenant des médecins et naturalistes, discutant avec les astronomes arabes, autorisant la dissection des cadavres. C'était cent fois plus qu'un pape n'en pouvait supporter. Aussi, après la mort de l'empereur scandaleux, le pape ne se contenta pas de faire décapiter le petit-fils Conradin, âgé de 16 ans, il fit aussi crever les yeux à un arrière-petit-fils âgé de 3 ans et le fit enfermer dans un cul de basse-fosse où l'enfant agonisa pendant onze mois ; la sœur du malheureux bambin, âgée de 7 ans, fut également enfermée et relâchée folle à 16 ans. Ainsi finit la race de ce souverain génial, voltairien six siècles avant Voltaire. Il est instructif, pour ceux qui croient que l'Église a changé, de lire en quels termes voilés, mais néanmoins approbateurs et même enthousiastes, l'Histoire de l'Église d'Arquillière, en usage dans les séminaires, parle de ce monstrueux pape Innocent IV, persécuteur des cathares et dont le roi de France Louis IX (Saint Louis pour les chrétiens) disait après une entrevue : « je n'ai trouvé en cet homme rien de chrétien. ». Cela n'empêchera pas les clercs actuels de vous expliquer avec sérieux que « c'était les mœurs de l'époque » et que « la meilleure preuve de la protection divine sur l'Église est qu'elle ait réussi à survivre à tant de périls ».

Mais la question la plus tragique et la plus complexe est de savoir comment l'Église a pu persécuter, pressurer, brûler impunément pendant environ quinze siècles. Si des boucheries comme la décapitation de quatre mille cinq cents prêtres et nobles saxons qui refusaient le baptême chrétien devenu obligatoire, en une seule journée, en 774 à Verden-an-der-Aller, ou la crémation de trois cents cathares à Montségur s'expliquent dans un cadre de victoire militaire, il n'en va pas de même du martyre de millions de sorcières et d'hommes nobles. Comme son nom l'indique, la sorcière était sourcière, donc utile et considérée en milieu rural ; elle était aussi guérisseuse (belladonne, belle femme, bienfaisante). Elle a passé progressivement à la condition de bête traquée, de jeteuse de sorts. Il est inévitable que la jalousie, la haine la plus vile aient joué un rôle dans cette démonisation, tout comme envers les femmes et filles les plus séduisantes accusées par des moines lubriques et sadiques de les avoir envoûtés, comme si le refoulement ne suffisait pas à créer l'obsession ! Dans les deux cas, nous avons comme ressort de là complicité populaire envers la domination ecclésiastique le ressentiment, la jalousie envers une supériorité. Les hommes beaux et forts, audacieux, indépendants, suscitèrent les mêmes réactions. La noblesse ne fut pas épargnée. Après la chasse que lui donna l'Inquisition, la tradition chevaleresque (voir Cervantès), fut réduite à merci par les monarques absolus de droit divin. Les drames de la Fronde sous Mazarin et Louis XIV ne furent que la fin de ce qui avait débuté au Xe siècle par la fuite en Islande des godis réfractaires à l'absolutisme.

En fait, toute l'histoire européenne est traversée par trois courants perturbateurs : les problèmes de préséance et de rivalité entre les gens d'Église et les autorités civiles, le refus de la royauté absolue de droit divin par la noblesse, et le refus de la noblesse par le peuple. Mais il serait abusif de ne voir là qu'un aspect de la haine envers toute supériorité. En dominant l'Europe, le christianisme oriental et esclavagiste se heurtait aux valeurs spécifiquement européennes que nous avons déjà définies page 15 : la pleine dignité et la liberté de la femme, l'égalité devant la loi et la garantie de l'individu contre les abus de pouvoir.

Il ne pouvait instaurer que des hiérarchies contestées parce qu'elles ne cadraient pas avec la loi intérieure de l'Européen.

Pourtant, la notion de royauté ne nous était pas étrangère. Nos rois étaient élus certes, mais seulement parmi des familles de haute noblesse dont le sang était réputé contenir une vertu magique qui assurait la prospérité du clan. L'idée du roi sacré reprise par John Boorman dans son film Excalibur n'est pas de l'invention. Elle perdurera longtemps dans l'Europe celtique et germanique. Au XVIIè siècle le roi de Suède Gustave Vasa se vit mettre en accusation par une délégation de paysans ... parce qu'il ne pleuvait pas ! Assurer une bonne marche du climat faisait aussi partie des fonctions des rois magiciens.

Aussi ceux qui ne voient dans la Révolution française et la décapitation du roi qu'une explosion libératrice ont-ils une vue tout aussi partielle que ceux qui n'y voient qu'un déchaînement de la canaille. La Révolution voulait restituer des libertés et un rapport avec l'autorité indispensables à d'authentiques Européens ; mais elle ne pouvait retrouver les données de la sacralité antique occultées par quatorze siècles de domination orientale. Bien sûr, comme dans toute situation chaotique, la bassesse et la vengeance s'en donnèrent à cœur joie.

On ne peut donc ni approuver, ni condamner globalement la Révolution française sans distordre les données culturelles de l'évènement. Une caractéristique de l'autorité dans l'Europe antique était l'absence de privilèges. Les trois fonctions sacerdotale, guerrière et productrice existaient bien, mais elles n'engendraient pas de castes. Prêtres, rois, savants et guerriers étaient aussi paysans et artisans, et ceci d'autant plus aisément qu'une intense sacralité était associée à tous les actes de la vie. Cincinnatus retournant à sa charrue, l'épisode du vase de Soissons, les mythes des Dioscures révélant qu'en période de nécessaire renforcement de l'autorité les Européens élisaient deux dictateurs pour qu'ils se surveillent l'un l'autre et ne profitent pas du pouvoir à des fins personnelles, la règle parallèle du duumvirat chez les Romains illustrent abondamment cette absence de privilège et d'arbitraire attachée à l'autorité. La tradition de la forge dans la noblesse, art pratiqué avec passion par le malheureux Louis XVI, témoigne aussi d'une aristocratie qui ne craignait pas de se salir les mains.

Pendant des siècles, la haine chrétienne, mais plus spécialement catholique, contre les « nuques roides » ne désarma pas. Mais il s'y ajouta un élément qui souligne le caractère fondamentalement racial du problème : la guerre des guelfes et des

gibelins, tous les affrontements entre papes et empereurs avaient déjà été un bras de fer entre Rome et le monde germanique ; la Sicile normande des Hohenstaufen, la République celtique, germanique et lombarde de Venise avaient été les remparts de la tolérance et de la science contre les dogmes anti-scientifiques et les bûchers. Mais la grande tourmente du protestantisme porta le problème à l'échelle de toute l'Europe, car ce furent les nations germaniques (Allemagne, états scandinaves, Angleterre), qui se détachèrent de Rome, alors que la nation déjà la plus métissée, l'Espagne, s'octroyait le record des bûchers et fournissait le gros des armées dévastatrices contre la liberté dans les Pays-Bas et contre le peuple allemand pendant la guerre de trente ans.
La haine aveugle ira s'enflant, d'autant plus que les Pays-Bas et la Prusse accueilleront les huguenots persécutés. Le clergé catholique instillera inlassablement dans les esprits, surtout au XIXè siècle, l'idée de « la France fille aînée de l'Église ». Les incroyables maladresses de l'occupation napoléonienne dans une Allemagne très largement gagnée aux idées de la révolution gaspilleront la possibilité d'une entente européenne. La défaite de 1871 provoqua un déchaînement vraiment canaille contre l'Allemagne. Pour l'honneur de la France, je tiens à souligner que presque tous les jeunes Français d'aujourd'hui rougiraient de honte s'ils avaient sous les yeux les débordements vulgaires de la propagande anti-allemande entre 1871 et 1914. Le nationaliste écumant Charles Maurras qualifiait de « rusé Sarmate » Nietzsche à qui il avait emprunté ses meilleures idées ; dénonçant le christianisme comme une doctrine très dangereuse, il se rattachait pourtant à ce « catholicisme romain qui nous a préservés de devenir chrétiens », et en pays protestant il allait ostensiblement à la messe. Maurice Barrès, Charles Péguy contribuèrent aussi à implanter une haine irrationnelle de l'Allemagne. Le dernier se dira « chrétien parce que français et français parce que chrétien ». Il était inévitable que ce ressentiment de vaincu passe aussi outre-Rhin après la défaite allemande de 1918. L'élément le plus pernicieux de l'hitlérisme a été un maurrassisme allemand.

Je n'entreprends pas ici une propagande néo-nazie. J'ai déjà écrit plusieurs fois ce que je répète ici avec insistance : l'hitlérisme, par son centralisme et son principe d'autorité du haut vers le bas, relevait d'une conception judéo-romaine de l'État et ne peut trouver de justification que comme tentative désespérée de redresser une

situation de décadence mortelle pour l'Europe. Il était fort loin d'incarner l'idéal socio-politique aryen. Les dirigeants hitlériens étaient dangereusement immatures sur le plan philosophique ; la plupart d'entre eux avaient des conceptions religieuses extrêmement vagues, ce qui explique le fait que Göring, Goebbels et Hitler notamment n'allèrent jamais jusqu'à se retirer de leurs Églises et payèrent sagement l'impôt ecclésiastique jusqu'à leur mort. Leur maturité politique était elle aussi entachée de graves lacunes ; ils n'étaient pas capables d'affronter les grands leaders marxistes, ce qui fut sans doute la raison de leur refus du débat doctrinal avec le gouvernement soviétique. Dans son livre Combat pour Berlin, Goebbels fait un aveu stupéfiant, « Nous aimions les ouvriers ; nous voulions aller à eux, mais nous ne savions pas quoi leur dire. ». Nietzsche était peu prisé des intellectuels hitlériens ; l'étude qu'en fait Alfred Rosenberg dans le Mythe du XXè siècle montre qu'il l'avait aussi peu compris que ne l'avaient fait avant lui Oswald Spengler et H.S. Chamberlain.

J'entends déjà la foule des fanatiques goguenards me crier : « Vous êtes mal placé pour critiquer l'hitlérisme après avoir été volontaire dans les Waffen SS. ». Mes réponses seront simples.

A la différence de ceux qui ne savent que rabâcher les inepties des haines millénaires et de la manipulation médiatique mondialement orchestrée, je sais aujourd'hui de quoi je parle, ayant connu le mouvement hitlérien de l'intérieur et m'étant donné la peine d'en étudier toute la littérature théorique. Si j'ai, à 20 ans, opté pour le combat du côté allemand, c'est parce que j'avais déjà perçu dans le camp opposé trop de haines viles, de mensonges, d'hypocrisies chrétiennes et bourgeoises, de calomnies. Mais j'ai toujours déploré la guerre avec la Russie, si étrange que cela puisse paraître, et j'étais loin d'être le seul dans ce cas parmi ceux qui portaient l'uniforme feldgrau. Comme la plupart des volontaires français, je me suis rallié à un type humain plutôt qu'à une idéologie. Pour tous ceux qui souffraient profondément de la veulerie de leur siècle, de son nihilisme, de sa niaiserie, le guerrier allemand avec son regard droit, sa démarche ferme et tranquille, son calme, son amabilité sans bavardage fut ressenti comme un refuge, comme un espoir. Je ne fus nullement étonné de découvrir un jour la vieille devise : « Am deutschen Wesen wird die Welt genesen. » (Le monde guérira par la personnalité allemande).

Les lois scélérates haineuses, mensongères et fanatiques qui suivirent la défaite, la volonté de salir le vaincu qui fit déclarer la SS « association de malfaiteurs », tous ces coups de pied de l'âne au lion mort ne me causèrent pas le moindre trouble de conscience. J'avais prévu ce déchaînement de bassesse dans la meilleure ligne de l'Inquisition et de la persécution des « nuques roides ». La chose m'était d'autant plus évidente que les Églises chrétiennes ne marchandaient pas leur complicité envers les pires affabulations et distorsions de l'histoire contemporaine.

Je sais parfaitement que des dizaines de phrases de ce livre tombent sous le coup de la loi. C'est lucidement et calmement que j'ai décidé de passer outre. Il est aujourd'hui impossible de rechercher la vérité historique sur la seconde guerre mondiale sans tomber sous le coup de la loi dans presque tous les pays du monde qui se prétend libre. Je ne vise pas à une restitution publique de la vérité. Comme mes livres précédents, celui-ci ne s'adresse qu'à une élite extrêmement rare à laquelle je déconseille en outre tout engagement politique. Je veux seulement l'éclairer sur les ressorts profonds de la haine meurtrière à laquelle s'exposeront ceux qui se laisseront déceler.

Bien des jeunes seront enclins à penser que j'exagère. Qu'ils jugent donc objectivement de la valeur de ce qui suit.

Le livre du général de Gaulle Au fil de l'épée contient des justifications de la violence au moins aussi explicites que celles du Mein Kampf d'Hitler. Le second ouvrage est interdit, le premier non.

Tout le monde connaît la phrase de l'Évangile : « Ceux qui ne sont pas avec moi sont contre moi. ». Dans Ainsi parlait Zarathoustra, Nietzsche dénonce les inconditionnels de toute nature ; il recommande à ses disciples de l'oublier pour se trouver eux-mêmes. Pourtant c'est Nietzsche et non Jésus qui est présenté comme le philosophe de référence du fascisme.

Il y a aussi dans l'Évangile une phrase que presque personne ne connaît, mais de laquelle tout sceptique pourra vérifier la présence : « et ceux qui ne veulent pas que je règne sur eux, amenez-les moi et étranglez-les devant moi » (Luc 27-29). Pas de faux-fuyants, messieurs ! C'est dans la parabole du maître de retour après une absence, donc du Christ de retour que se trouve cette incitation au meurtre de laquelle les inquisiteurs surent si bien se souvenir. On chercherait en vain une telle phrase dans toute la littérature estampillée à tort ou à raison « nazie ». L'incitation au meurtre a été

reprise par le furieux Paul de Tarse dans son Épître aux Corinthiens dans laquelle il est question de « destruction de la chair afin que l'esprit soit sauvé au jour du Seigneur Jésus ». Mais essayez donc de faire interdire les Évangiles et les Épîtres pour cause d'incitation au meurtre, ou seulement d'obtenir que les phrases incriminées soient expurgées, et vous verrez ce qu'il en est de l'égalité devant la loi !

Les massacres de Verden, des cathares, du Mexique, du Pérou, la persécution des savants, les millions d'humains livrés aux flammes, ou aux écrasantes corvées des crozats, rien ne sera pris en compte, car ceux qui gouvernent le monde aujourd'hui sont les descendants spirituels des religions du désert, sources de tous les fanatismes.

Essayez d'obtenir que l'ordre des Dominicains, principal responsable des crimes de l'Inquisition, soit déclaré association de malfaiteurs !

La véritable explication du phénomène hitlérien n'est pas idéologique, mais économique, donc plutôt marxiste. Il y a au monde six nations qui ne peuvent pas se nourrir sur leur territoire, qui sont donc contraintes à importer de la nourriture et par là à exporter des produits industriels pour se procurer les devises nécessaires. Ce sont l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie et le Japon. Les trois premières avaient de vastes empires coloniaux, ainsi que la France et le Portugal qui n'en avaient pas besoin ; les trois dernières n'avaient rien. Devant les marchés indispensables qui leur étaient fermés et l'obstination aussi aveugle qu'égoïste des nations colonialistes, il ne leur restait qu'à tenter la solution de force. Ainsi finirent deux millénaires de prépondérance européenne ; ainsi naquirent les dictatures des Amin Dada, Bokassa et semblables.

La conclusion de tout ceci est simple : le matraquage médiatique mondialement orchestré et bénéficiant de la complicité de tout ce qu'il y a de plus vil dans l'espèce humaine peut parvenir à masquer des évidences grosses comme des montagnes, à créer une ambiance de fanatisme haineux et menteur qui rend vaine toute espérance de reprise en mains des destinées de la planète par les élites, surtout par l'élite des peuples aryens. Pour échapper à une destruction totale et courir la chance d'un nouveau départ au-delà de l'autodestruction de la crapulocratie universelle, elles doivent apprendre à survivre et transmettre dans la clandestinité, comme nous le conseille Nietzsche.

Alors que je viens de terminer ces lignes, voici qu'éclate un scandale, une tumulte comme celui que suscita jadis Paul de Tarse en insultant l'Artémis d'Éphèse ; un cinéaste a fait un film osant prétendre que le Christ avait des désirs sexuels. Déchaînement immédiat non seulement des fanatiques chrétiens, mais aussi des « autorités morales » : archevêques, rabbins, docteurs musulmans. Cette belle unanimité des officiels des religions du désert est significative : pour eux, la sexualité est malpropre et coupable. Sommes-nous lavés de ce sentiment blasphématoire envers la vie ? Non, puisque nous utilisons les mots de con et de couillon avec le sens d'imbécile. Le comble de l'absurde dans cette moyenâgeuse affaire est que le cinéaste n'avait aucune intention insultante. Comme des millions d'autres Chrétiens, il pensait que, pour être vraiment homme, le Christ avait du en assumer tous les instincts, ignorances et limitations.

En tant que Nietzschéen, l'affaire pourrait me laisser indifférent. Mais les fanatiques ne reculèrent pas devant des violences, obtinrent des interdictions jusque dans une grande ville universitaire. Lâchement, en période de grand tapage politique et médiatique sur les thèmes des droits de l'homme et de la liberté, les autorités capitulèrent.

Le monde musulman ne voulut pas être en reste et la condamnation à mort d'un écrivain audacieux par le fou de Téhéran fut appuyée de nombreuses manifestations dans le monde entier. Le comble fut la déclaration d'un ancien ministre de l'intérieur français qui jugea qu'il n'y avait pas lieu d'interdire de telles manifestations, car elles ne menaçaient pas la liberté de pensée. Celle des politiciens ne l'est pas, en effet, car ils n'ont que des attitudes opportunistes et non des pensées. Mais nous autres, humains restés authentiques, nous jugeons la liberté de pensée menacée lorsqu'un homme est condamné à mort pour un écrit et que des gouvernements laissent lâchement des foules de fanatiques hurler à la curée.

Les Européens ne devraient donc plus se laisser abuser par la poudre aux yeux de la « vigilance antifasciste ». Celle-ci n'a pour but que de masquer le meurtre de la liberté par la crapulocratie économique, ses valets politiques et ses complices religieux. Non messieurs, je ne suis pas un nostalgique de l'hitlérisme, n'ayant que trop connu ses carences et ses bévues. Je n'attache même pas une grande importance à une révision de l'histoire déjà trop tardive pour enrayer la course à l'abîme. Mon seul but est d'avertir l'élite qu'elle

risque d'être anéantie par l'action convergente de la crapulocratie capitaliste, des fanatismes religieux et idéologiques, et de l'encanaillement des âmes qui assurent aux tyrannies de l'ombre la complicité de la haine envers les hommes supérieurs.

La survie de cette élite ne peut résulter que d'une conscience vigoureuse et affinée de ses spécificités, de l'omniprésence de dangers mortels et de la volonté inébranlable de transmettre clandestinement, peut-être pendant des siècles, les qualités de la nouvelle noblesse aryenne tout en fortifiant ses rangs. Créer de suite la culture et les structures de l'avenir, telle est notre tâche qui exige un total désengagement politique. Si l'humanité n'est pas vouée à la destruction totale, la pourriture et le chaos nous livreront immanquablement l'avenir.

Une bouteille à la mer pour l'avenir ou la nécessité d'un viatique culturel

« Je ne vous enseigne pas le prochain, mais l'amour du lointain ... Je ne vous enseigne pas le prochain, je vous enseigne l'ami. Que l'ami vous soit une fête de la terre et le pressentiment du Surhomme. »
Frédéric Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra

De nombreux jeunes amis font la moue lorsque j'égratigne leur enthousiasme pour le IIIe Reich et leur conseille le total désengagement politique. Je ne prétends pas que tout est à rejeter dans l'épisode hitlérien. En créant un Ordre élitiste, en plaçant la race avant la nationalité, la SS fut la première grande tentative pour secouer le joug de l'encanaillement mortel (mais oui, je sais : cette phrase tombe sous le coup d'une loi scélérate, mais je n'en suis pas à une phrase près et vous en trouverez d'autres). En posant le sang comme facteur déterminant des cultures, elle s'opposait au mondialisme naissant qui menace de destruction par métissage non seulement la race blanche, mais toutes les races de la planète. En jetant les bases d'une société sans banques et sans administration, en pratiquant le prêt sans intérêt aux jeunes agriculteurs et artisans, elle portait la hache contre la société capitaliste dont les systèmes d'exploitation sont fondés sur le prêt à intérêts et les complications aussi inutiles qu'impénétrables. En basant la valeur de leur devise sur la productivité de la nation, les gouvernants du IIIe Reich

ébranlèrent l'étalon or, ce qui fit alors hurler le monde entier, mais n'empêcha nullement les USA de recourir exactement à la même notion de valeur pour imposer abusivement le dollar comme étalon international. En instaurant un système de troc géré par l'État (machines contre céréales) avec les pays danubiens, ils dérangeaient de fructueux trafics de devises qui, avec les gangs de l'agroalimentaire, ont atteint depuis l'importance d'un cancer économique mondial. Telles furent les vraies raisons de la guerre qui mit fin à deux millénaires de prépondérance européenne. La crapulocratie capitaliste mondiale ne s'y est pas trompée : entre le bolchevisme instauré avec l'aide de puissantes banques judéo-américaines et le national-socialisme, elle n'a pas hésité et choisit l'alliance bolchevique. Si les travailleurs ne s'étaient pas laissés réduire à la condition de perroquets des média, ce simple fait leur donnerait à réfléchir.

Le bagage culturel du germanisme, depuis Fichte et Jahn Jusqu'à Walter Darré, en passant par Wagner, les grands historiens et ces philosophes du concret que furent Nietzsche et Oswald Spengler, contient les références insurpassées pour une prise de conscience européenne qui en manquant à l'Antiquité, a permis la victoire du christianisme. Mais au plan politique le national-socialisme ne fut pas le reflet de sa philosophie. Dans sa rage aveugle contre le communisme, il se laissa entraîner à trop de concessions envers la bourgeoisie et même cette finance apatride qu'il dénonçait si violemment. Le manque de formation en profondeur laissa, dans la défaite, un peuple allemand incapable de se maintenir. Cette dernière n'avait d'ailleurs même pas été envisagée et rien ou presque n'avait été préparé pour son éventualité. L'attitude des vainqueurs montra pourtant à quel point cela aurait été nécessaire. Non seulement le parti national-socialiste fut interdit, mais les valeurs biologiques et culturelles communes à tous les peuples du monde, traînées dans la boue, les parents calomniés et ridiculisés aux yeux des enfants, la recherche historique objective interdite. Une disposition de la constitution « démocratique » de la RFA prévoit que les abstentions et bulletins nuls seront comptabilisés au bénéfice du parti majoritaire. Ainsi retira-t-on aux Allemands les plus conscients même la possibilité de s'exprimer par le silence. La montée de l'abstentionnisme pourrait bien nous valoir prochainement la même situation en France.

L'erreur fondamentale d'Hitler fut perçue et précisée par mon ami Saint-Loup dans son ouvrage Plus de pardons pour les Bretons : Hitler fut un homme contre le temps au lieu de situer son action hors du temps. Il ne sut pas profiter du lucide avertissement de Nietzsche : « Ce qui veut tomber, il ne faut pas le retenir ; il faut au contraire le pousser. »

Bien des jeunes me disent : « On doit pouvoir pourtant affirmer les spécificités culturelles de la race blanche sans référence à l'hitlérisme. ». Théoriquement, peut-être ... encore faut-il y regarder de près : il y a incitation à la discrimination raciale. Ni les plus criantes évidences, ni les vérités scientifiques et statistiques les plus solidement établies n'empêcheront le déchaînement de ces ligues qui ont inscrit les droits de l'homme, la liberté et la tolérance sur leurs drapeaux, mais qui montrent autant de tolérance que des chiens enragés. N'espérez rien des magistrats : ils n'ont même pas été capables de se battre pour leur indépendance lorsque Lecanuet, alors Garde des Sceaux, a violé leur statut en déplaçant d'autorité un juge d'instruction marseillais en train d'apporter trop de lumière sur les agissements d'un gang pétrolier. Citez-moi un seul scandale politico-financier depuis cinquante ans sur lequel l'instruction ait abouti, même lorsqu'il y eut mort d'homme ... En tout cas ce ne seront pas les affaires du Rainbow Warrior et du Carrefour du Développement qui m'apporteront un démenti. Non, rien à attendre des magistrats.

Le professeur danois Henning Eichberg, d'esprit très soixante-huitard, a publié une remarquable étude dans laquelle il montre que la renaissance païenne dans les pays germaniques fut depuis le milieu du XVIIIe siècle associée à des courants favorables à la Révolution française, puis au socialisme. Effectivement, Hölderlin fut fait citoyen d'honneur par la Convention. Avec Fichte et le père Jahn, le germanisme prit bien une tournure anti-française ; mais cela ne fut du qu'aux bévues des occupants français. Avec le socialisme, aux XIXe et XXe siècle, toute xénophobie disparut, et jusque pendant les années 20, la gauche allemande utilisa largement les références païennes. Pourtant, essayez aujourd'hui de vous promener avec une croix gammée ou une croix celtique autour du cou ! Essayez d'expliquer que bien avant l'hitlérisme la croix gammée fut l'emblème central du sceau du Dalai Lama, celui des parsis jainistes, des Aztèques, qu'elle est encore celui de la Finlande ! Ceux qui plantent leurs horribles calvaires sur des milliers de sommets et de places

publiques, sans le moindre égard envers les adultes que cela choque, ni même les enfants qu'ils traumatisent seront les premiers à vous traîner devant les tribunaux ; soyez heureux s'ils ne vous lynchent pas.
Mais patience : la fureur de nos ennemis écumants se tourne déjà contre eux. En menaçant de contre-manifestations, ils ont obtenu de préfets et maires lâches et serviles des centaines d'interdictions de réunions parfaitement légales et d'intention pacifique. Mais nous venons de voir que pour le même motif lâche et fallacieux de sauvegarde de l'ordre public, le maire d'Aix-en-Provence interdisait la projection d'un film qui ne peut pourtant scandaliser que les imbéciles les plus bornés et les plus complexés. Oui, messieurs les docteurs des religions du désert, je parle aussi de vous ; vous êtes certes des manipulateurs, mais en fonction des mutilations physiques (la circoncision en est une), affectives et psychiques que vous avez vous-mêmes subies. Dites-moi vite : combien de millions de croyants des uniques vraies fois ai-je ici insultés ?

Amis, nous devons avoir le courage de regarder les réalités en face : nous sommes acculés à la clandestinité, peut-être pour des siècles. Ce sera assurément pour des siècles si les masses déboussolées par la vie urbaine, le brassage racial, les déracinements, la permissivité ont le réflexe de se jeter dans le fanatisme islamique pour échapper à leur nihilisme. Nous l'avons déjà vu : l'islam fondamentaliste est le seul mouvement des temps modernes qui puisse prétendre à une dimension culturelle. Nous autres, les dépositaires de l'espérance nietzschéenne, les résurrecteurs d'une Europe antique lavée de ses infantilismes et naïvetés, sommes les seuls à avoir quelque chose de cohérent à opposer à l'islam. Mais nous sommes réduits au silence. Il nous serait certes infiniment plus facile de susciter des prises de conscience et de regrouper une élite si nous avions droit à la parole et accès à l'appareil médiatique. Mais ce dernier est totalement aux mains de nos pires ennemis et le restera. Nous ne pouvons recourir qu'au travail missionnaire, individuel et de groupuscules. Nous avons à traverser notre temps des catacombes.

Faut-il le regretter ? Cela ne changerait rien. Nous devons plutôt interpréter cette situation comme un signe des temps : de ceux du dernier homme si adéquatement décrit par Nietzsche dans le prologue de Zarathoustra.

Certains me disent : « C'est bien beau l'espérance surhumaine. Mais n'est elle pas un leurre comme le retour du Christ pour les chrétiens ? ». La question est naturelle. Un chaos mondial et liquidateur ne peut manquer de survenir très prochainement. L'impasse économique du chômage et de l'insolvabilité du tiers monde, seul client possible de nations industrielles toutes surproductrices dans les mêmes domaines, les désastres écologiques, la démographie galopante des lapineurs irresponsables, alors que les humains réfléchis n'osent plus faire d'enfants sont les prodromes de ce chaos déjà pleinement réalisé sur le plan culturel. Des hommes de science comme le commandant Cousteau sont conscients de l'heure à l'horloge de l'histoire et ne se gênent pas pour le dire (avec aussi peu de succès que nous). Les soixante millions d'illettrés aux USA, le fait que moins de 20% de la population française lise couramment sont les aveux contraints d'un gigantesque échec.

Mais si la situation mondiale illustre parfaitement les prévisions de Nietzsche dans ses textes du « dernier homme » et du « pays de l'instructioné », sa mutation surhumaine reste une espérance sans autre fondement que la chaîne ascendante de la vie telle que nous la révèlent les sciences naturelles. C'est peu et c'est beaucoup. C'est une anticipation, un prolongement idéal de la chaîne biologique qui conduit de l'amibe jusqu'à nous. Mais ce ne serait pas plus extraordinaire que l'apparition de l'homme nordique après celui de Neandertal ; ce n'est pas plus conjectural que d'attendre les fortes chaleurs de l'été après les douces chaleurs du printemps, l'attente est seulement inscrite dans une échelle de temps différente, elle ne semble invraisemblable qu'à ceux qui ont eu le cerveau sclérosé par le temps rectiligne des religions du désert.

Je suis donc aux antipodes du désespoir. Même improuvée, mon espérance reste la seule qui ne soit pas absurde. Et je crois à nos enfants. J'ai en mémoire un fait divers terrible survenu il y a plus de vingt ans. Un garçon d'une dizaine d'années se suicida dans une chambre d'hôtel parce que ses parents avaient abandonné leur chien. Il laissa un mot d'explication, « Mes parents sont des monstres. On ne peut pas vivre avec des monstres. Je m'en vais. ». Si le Surhomme apparaît un jour sur notre planète, il descendra de ceux qui ont en eux assez de pureté pour ne pas trahir l'affection d'un chien, de ceux qui auront rejeté avec horreur l'immonde maxime capitaliste : « Tout est à vendre, ce n'est qu'une question de prix. »,

de ceux qui auront fait leur, la phrase de Nietzsche : « Tout ce qui a un prix n'a que peu de valeur. ».

Comment mener le combat missionnaire de détection et de formation des élites dans des conditions de clandestinité ? Il est inutile de le tenter tant qu'on n'est pas soi-même libéré de toute espérance fallacieuse, de toute ambition, de tout besoin de briller. Une abnégation totale doit équilibrer les espérances les plus hautes et les jugements sans faiblesse. Un de nos plus graves dangers est d'offrir la moindre ressemblance avec les caricatures que nos ennemis font de nous. Par la voix de son Zarathoustra, Nietzsche multiplie les mises en garde sur ce point. Une extrême prudence dans le choix des interlocuteurs et dans la progression des révélations assurera un minimum de sécurité, bien que de mauvaises surprises ne puissent être complètement évitées. Il y aura de nouveaux persécutés et de nouveaux morts pendant notre longue marche. Voyons-le sans pathos romantique, mais lucidement. Notre détection des sujets d'élite devra faire fi de toutes les étiquettes idéologiques, s'adapter à toutes. Les humains de haute valeur sont à la fois rares partout et présents partout. Il est sans doute possible de faire entrer dans notre jeu des humains d'autres races, au moins des Jaunes, pourvu qu'ils soient conscients de leurs spécificités et en soient fiers. Les Jaunes nous sont souvent supérieurs quant au système nerveux. Tout sujet, tout groupe ethnique, comme par exemple les Black Panthers, qui affirme son identité, mérite notre estime et notre aide. Bien loin d'être habités d'intentions génocides, nous sommes les seuls à lutter contre le génocide universel de toutes les races par métissage pour le seul profit des crapulocraties financières et religieuses unies par des complicités qui ne restent pas toujours tacites, comme le prouvent les nombreux scandales où se trouvent mêlés maffiosi, gens d'Église et politiciens. Chicago, New York, Los Angeles, la Sicile, l'Italie du Sud, le Proche et le Moyen-Orient avec leur Maffia, leur Camorra, leurs clans féodaux montrent abondamment que les zones de brassage et de métissage sont aussi celles où fleurissent les plus féroces dictatures de l'ombre. Ces zones illustrent la condition à laquelle les manipulateurs du mondialisme veulent réduire la planète entière.

Nous ne pouvons plus l'empêcher. Nous ne pouvons qu'organiser la résistance clandestine et la survie au Meilleur des mondes si génialement prévu par Aldous Huxley.

Autre élément décisif : ne pas oublier les femmes sans lesquelles nous sommes racialement condamnés. Plus intuitives et instinctives que les hommes, elles deviennent plus ouvertes à nos prises de conscience dès qu'elles en ont compris l'enjeu. Elles sont d'ailleurs concernées au premier chef par la misogynie des religions du désert. Beaucoup sont gravement perturbées et écœurées par les masculinisations que leur inflige le « féminisme » sous prétexte d'égalité. À nous de leur montrer le chemin de la restitution de leur vraie liberté et de leur vraie dignité dans le cadre des supériorités propres à leur sexe.

Notre route sera semée d'embûches et elle sera « sans pitié pour les hommes supérieurs », c'est pourquoi je rappelle ici l'exaltante exhortation de Nietzsche, oui, exaltante, car notre dignité nous interdit de désirer des cadeaux : « L'homme est une corde tendue entre la bête et le Surhomme, une corde au-dessus d'un abîme ; une corde sur laquelle il est dangereux de s'engager, dangereux d'être en route, dangereux de regarder en arrière, dangereux de trembler et de s'arrêter. ».

Une autre nécessité de l'action missionnaire clandestine est la simplicité. Essayez par exemple de dire à un chrétien ouvert (il y en a) « Je refuse ton Dieu-juge parce que je ne me sens pas coupable d'exister ; je refuse ton Rédempteur parce que ma dignité me commande de porter moi même mon destin ; je refuse ton Bon Pasteur parce que je ne suis pas un mouton. ». Si vous avez vu juste, si votre interlocuteur n'a pas une âme d'esclave, il sera remué au plus profond de lui-même. À vous de savoir doser les temps de repos, de digestion, et de les alterner avec des prises nouvelles. À vous de lui apprendre à discerner dans le message chrétien les aspects héroïques et surhumains qui sont nôtres des éléments irrecevables parce que culpabilisants, sirupeux, bêlants ou fanatiques. À vous de libérer la notion du Fils de l'Homme de cette dégradation esclavagiste et cléricale qui la réduit à un exemplaire unique. À vous d'en montrer la parenté avec la notion nietzschéenne du Surhomme. Les éléments de cette démarche existent dans les textes chrétiens ; nous apprendrons ultérieurement à les dégager.

Je sais que pour beaucoup les obstacles intérieurs restent paralysants. Inhibés par leur solitude, ils doutent que la vérité, la juste interprétation de l'heure historique soient de leur côté. Les prodiges de la science et de la technique modernes, notamment dans les domaines de l'astronautique, de la mise en mémoire sur puces, de la

manipulation génétique les incitent à espérer des sciences des solutions aux impasses du présent. Ils n'ont pas complètement tort. Si entre 1950 et 55 quelqu'un avait osé parler de la conquête de la Lune, d'aller graviter autour de Mars et Vénus, il aurait passé pour gravement fou. La découverte d'énergies véhiculaires des centaines, voire des milliers de fois plus rapides que la lumière n'est pas à exclure dogmatiquement. De telles énergies, peut-être de nature spirituelle, pourraient ouvrir la voie à des désintégrations d'humains et à des réintégrations préalablement programmées qui s'accompliraient une fois le but atteint dans l'espace sidéral. Mais en supposant ces choses possibles et réalisées, ce qui n'est nullement certain, quelles en seraient les conséquences pour la terre et son fardeau humain actuel ? L'usure de la biosphère, la prolifération des irresponsables n'en continueraient pas moins leur marche de mort. Le nombre des humains aptes à une migration sidérale serait encore bien plus infime que celui des astronautes et ne changerait rien au destin général.

Sans tourner le dos aux plus audacieuses perspectives de la science, en nous faisant même un devoir de nous tenir à la pointe de l'information, et si possible de la recherche, la sagesse nous commande pourtant de tout mettre en œuvre pour tenter de survivre sur terre aux grandes tourmentes qui nous attendent dans un proche avenir. Aux USA, les mormons ont construit de vastes tunnels antiatomiques et constitué d'énormes réserves de vivres et de semences saines. Ils sont aussi armés comme une nation indépendante en prévision d'une guerre civile. En 1984, le mouvement non confessionnel des « survivals », qui fait à peu près la même chose, comptait déjà plus de trois millions de personnes.

Grande peur de l'an 2000 ? Cet argument bateau, qu'on entend ressasser depuis plus de vingt ans et opposer aux plus évidentes conclusions d'analyses économiques, écologiques et démographiques n'est qu'une des innombrables foutaises des criminels devenus fous qui ont choisi de s'anesthésier par les vertiges de la fuite en avant. Leur aveuglement volontaire est excusable, compte tenu du fait que leurs valeurs fondées sur l'avoir révèlent une infirmité de l'être.

Mais nous autres, quelle excuse aurions-nous ? Parvenus au degré de lucidité que nous avons atteint, nous n'avons même plus le choix. Nous ne pouvons que garder la tête froide sur la voie de

l'héroïsme nietzschéen ou choisir la mort à brève échéance par la drogue.
Si nous l'analysons correctement, l'effondrement de Nietzsche peut nous devenir une protection. Grâce à l'héroïque lucidité de celui qui est allé jusqu'à sa propre destruction plutôt que de capituler devant les chants des sirènes des illusions scientistes et fraternitaires, alors au point culminant de leur jeune virulence, nous savons par quoi nous sommes menacés et sommes, par là, armés pour résister. Il serait donc méprisable de ne pas faire face à notre destin historique, de ne pas discerner pour nous mêmes et tous ceux qui voudront en profiter les lignes de force extrêmement complexes qui, depuis plusieurs millénaires, nous ont conduits d'une part sur la pente d'une effroyable décadence, d'autre part vers une vertigineuse puissance scientifique et technique. Nous sommes porteurs d'une responsabilité aussi exaltante qu'écrasante : conscients des valeurs de notre race qu'elle est seule à pouvoir véhiculer, valeurs perdues de vue justement à l'heure historique où leur race porteuse atteint le point culminant de sa puissance matérielle, notre rôle serait de faire le pont entre la grandeur spirituelle du point de départ et la grandeur scientifique du point d'arrivée. Du point de vue du destin planétaire, l'enjeu est total : si nous échouons, environ cinquante mille ans d'histoire aryenne aboutiront à l'enlisement et à la régression de l'espèce humaine dans le meilleur des cas, à la désertification ou l'atomisation d'une planète dans le pire.
Paul Valéry eut raison d'écrire : « Nous autres, civilisations ,nous savons maintenant que nous sommes mortelles. ». Babylone, Mexico, les cités des Incas n'ont laissé derrière elles que de la cendre pour archéologues.

Nous devons cesser de voir l'histoire comme une ligne d'évolution positive, continue, même à travers les pires avanies. Cette image est un produit du temps rectiligne des religions du désert. L'évolution ascendante de l'espèce humaine se fait à travers les brusques poussées des mutations. Des cultures prestigieuses naissent alors, puis déclinent et meurent, laissant derrière elles une lumière de queue de comète avant de tomber dans l'oubli.

Parvenus au point de puissance actuel, notre mission dépasse le cadre de l'histoire et devient bio-cosmique. Nous devons être capables de redécouvrir notre dimension éternelle, aidés en cela par les grands mythes aryens comme ceux d'Ouranos, de Kronos, de Zeus, de Prométhée, de Siegfried, d'Hérakles, d'Arthur, pour ne citer

que ceux dont la signification est la plus éclairante pour notre présent.

Toute timidité serait mortelle.

SECONDE PARTIE :

LE CONDITIONNEMENT GÉOGRAPHIQUE DES PSYCHISMES ET DES CULTURES

Les engrenages historiques de la destruction de la race blanche et de la planète

L'histoire s'emballe et je ne parviens plus à la suivre. Je me demande parfois si les désastres ultimes ne devanceront pas la sortie de ce livre et ne lui donneront pas raison avant même qu'il ait paru.

Depuis la frappe de mon chapitre intitulé une Bouteille à la mer pour l'avenir, sont tombées des informations avouant soixante-cinq millions d'illettrés aux USA, soit plus de 25%, et onze millions en France, soit 20%. Il est clair que cette base de complète déculturation se prolonge vers le haut par une baisse à tous les niveaux. Il n'est un mystère pour personne que, malgré les masses de chômeurs, on ne trouve que très difficilement une caissière capable de calculs élémentaires, un typographe ou mécanographe qui ne fasse pas des fautes en cascades ; et ni employeurs, ni grandes écoles n'accordent plus de crédit au baccalauréat. Mais, dans le même temps, les prouesses de l'astronautique deviennent de plus en plus prodigieuses. Ces faits contradictoires illustrent ce que j'écris et répète depuis plus de vingt ans : nous assistons à un éclatement de l'espèce humaine. D'une part, un petit nombre croît en intelligence et capacités ; d'autre part l'énorme masse des lapineurs irresponsables tombe de plus en plus bas. À lui seul, ce double fait suffirait à démontrer que l'élite ne gouverne pas la planète. Elle est, elle aussi, domestiquée par les crapulocraties financières, idéologiques et religieuses. Les mêmes puissances d'argent qui dominent l'appareil médiatique, les partis politiques, les syndicats et l'instruction publique dominent aussi les laboratoires, puisqu'ils ont en mains les robinets des crédits et les investissements scientifiques.

Il faut certes se demander comment nous en sommes arrivés là, comment des hommes capables de faire sauter la planète sont restés les domestiques du capitalisme ou du parti communiste, comment, en outre, ils sont souvent restés en condition d'infantilisme religieux, ne trouvant d'autre issue aux contradictions de leur religion traditionnelle et de leur science que dans une sorte de dédoublement artificiel de la personnalité. Cette fragile comédie n'affecte pas seulement des physiciens ; de grands humanistes comme Alexis Carrel et Carl Gustav Jung en ont aussi été victimes.

L'explication de ce défaut de la cuirasse chez de grands esprits est simple : c'est l'ignorance de la véritable histoire de l'Europe. J'ai déjà montré à propos de Néron, d'Attila, des Vandales, de l'hitlérisme les formidables distorsions que cette histoire a subies et continue de subir. J'ajoute un élément encore plus probant de la volonté de négation et de destruction des valeurs aryennes, car il s'agit de problèmes historiques strictement culturels.

Les dominateurs chrétiens ne se sont pas contentés de substituer leurs saints aux divinités des eaux et de la forêt, ni d'accaparer nos lieux de culte. Ils ont aussi imposé un fanatisme nivellateur et étouffant pour l'individu. Alors que les Romains toléraient tous les cultes, pourvu qu'on y associe, ne serait-ce que rituellement, celui de l'empereur, les chrétiens ont imposé la totalité de leurs dogmes et de leur mythologie et interdit tout le reste. Les édits de Théodose, empereur de 379 à 395,font du christianisme la religion d'État obligatoire ; quiconque la refuse, est rebelle à l'empereur. Ces édits sont les premiers actes officiels par lesquels les opportunistes et les lâches prennent le pas sur les êtres sincères et courageux.

On peut prétendre que, là aussi, il s'agit d'un problème politique, bien qu'une domination politique ne nécessite pas forcément l'hégémonie religieuse. Mais si les chefs du christianisme ne sont pas habités d'une haine viscérale, peut être parfois inconsciente, de l'Européen et surtout du Nordique, qu'ils nous expliquent pourquoi ils ont méprisé l'art roman et gothique au point de l'appeler « l'art barbare » et de le laisser tomber en ruines ? Parfois, comme à Cluny, de laisser des chefs-d'œuvre être démolis systématiquement après avoir été vendus à des entreprises de construction qui en récupéraient les pierres. Il s'agissait pourtant de monuments destinés aux cultes chrétiens, même si l'inspiration trahissait une autre veine ; et ces choses ne se passèrent pas sous

des républiques ou des révolutions, mais bien sous des gouvernements dominés par le catholicisme.

L'histoire culturelle de l'Europe n'est pas moins falsifiée que son histoire politique. Celtes, Germains et Slaves travaillaient surtout le bois et le métal, alors que les Méditerranéens travaillaient la pierre. La décomposition et l'oxydation détruisent les premiers, tandis que la pierre résiste beaucoup mieux au temps. Il en résulte inévitablement un énorme déséquilibre des vestiges archéologiques. Ceci peut expliquer certaines ignorances actuelles, mais non les partis pris de l'Église romaine qui, dès ses débuts, a usé et abusé de la notion de « barbares » pour parler de gens d'un haut niveau de culture et de technique et assurément bien plus vertueux que les Romains, comme en témoigne cet évêque de Marseille que nous avons cité à propos des Vandales.

Et pourquoi cette prodigieuse architecture à colombages, que l'on peut admirer du Danemark à la Gallice en passant par l'Allemagne, la Suisse, la Bourgogne, l'Alsace, les Pays-Bas, l'Angleterre, la Normandie, la Champagne, la Dordogne et les Pyrénées n'est-elle jamais évoquée dans les livres d'histoire, ni même dans la plupart des histoires de l'art ? Il doit pourtant rester actuellement plus de cinquante millions d'Européens qui vivent dans des maisons à colombages souvent vieilles de plusieurs siècles, parfois d'un millénaire. Les bateaux vikings, prodiges de raffinements, de qualités nautiques et de beauté ne sont pas mieux traités. La ferronnerie et l'orfèvrerie gauloise, scythe et scandinave suscitent moins de commentaires archéologiques qu'un tesson de poterie trouvé au Moyen-Orient. Les voyages des Islandais et autres Nordiques au Nouveau-Monde ont été contestés avec la plus écœurante mauvaise foi malgré les vestiges archéologiques, les documents pourtant ecclésiastiques et la démonstration de la possibilité de tels voyages faite il y a plus d'un siècle par des professeurs de la faculté d'Oslo qui construisirent la réplique exacte du bateau d'Oseberg et traversèrent l'Atlantique Nord avec cette réplique. La raison de cette malhonnêteté est évidente : les responsables chrétiens voulaient occulter l'existence d'une civilisation nordique de haut niveau et perpétuer la fable de la découverte de l'Amérique par le Méditerranéen Christophe Colomb (qui alla et séjourna trois mois à Reykjavik pour se renseigner sur la route auprès des Islandais !). Par les travaux d'Herman Wirth et de Jürgen Spannuth, il est aujourd'hui devenu indéniable que l'écriture

alphabétique nous vient du Nord, que ce sont les runes qui furent la source de l'alphabet phénicien, et non l'inverse. Pourtant, c'est l'erreur qui continue et continuera à être enseignée. Les Phéniciens étaient bien de ceux que les Égyptiens appelèrent « les peuples de la mer », des Nordiques ayant fui leur pays devant les submersions de l'Ouest européen. Mais cela le public l'ignore et l'attribution de l'écriture aux Phéniciens ne remet donc pas en cause le dogme de « la lumière venue d'Orient » (ex oriente lux). Qu'un tel degré d'occultation et de distorsion de l'histoire laisse la plupart indifférents est la marque de notre mort culturelle.

En remontant deux mille ans en arrière pour dévoiler des engrenages du mensonge et de la haine raciale anti-nordiques, nous sommes encore loin de toucher aux sources. Puisque les religions du désert du Moyen-Orient ont submergé la planète, se chargeant ainsi de la totale responsabilité des drames et impasses contemporains, puisqu'elles se sont couronnées elles-mêmes comme « grandes religions », et ont affirmé comme évidente et indiscutable la supériorité de leurs monothéismes rivaux et le caractère divin de leurs révélations fondamentales, il convient d'y regarder de près et de comparer ces religions avec celles qu'elles ont détruites.

Nous allons donc procéder à cette comparaison, car il est vain d'espérer y voir clair dans les drames contemporains sans un éclairage porté sur leurs racines les plus lointaines.

Réflexion à partie des textes sacrés

Mon point de départ ayant été les désastres accomplis ou potentiels provoqués par ce qu'on appelle communément le matérialisme, mais qu'il serait plus juste d'appeler « mépris de la matière ». J'ai été amené, en comparant nos comportements à ceux des peuples dits abusivement primitifs, en particulier à ceux des peaux-rouges, à me demander si ces comportements d'insensibilité dévastatrice faisaient réellement partie de la nature humaine ou s'ils avaient leur source dans notre culture. Je devais donc réfléchir sur les textes judéo-chrétiens et, d'une manière plus générale, sur toutes ces « lumières venues d'Orient » qui constituent depuis près de deux millénaires les fondements culturels de l'Europe. Le coup de pouce décisif à mon travail fut une information de la fin des années 60 : un congrès de savants et penseurs américains rassemblés pour

analyser les causes des premières détériorations inquiétantes de la biosphère et, parmi ces causes, celles de la surpopulation, avait conclu à une certaine responsabilité de la Bible. La presse américaine réagit avec une violence qui me parut un aveu : « Jamais les valeurs judéo-chrétiennes n'avaient subi un tel défi ! ». Cette phrase indignée ne réfutait rien. Je me mis donc au travail et parvins à la conclusion que les influences du Moyen-Orient étaient bien la cause majeure des catastrophes écologiques contemporaines.

Tous les humains ayant subi une éducation religieuse un peu sérieuse se souviendront que la genèse biblique nous invite à « croître et multiplier », et à « aller et nous soumettre toute la terre ». Avec plus de 5 milliards d'habitants et la domination technique actuelle, les déforestations massives et la colonisation même des espaces polaires, nous avons magnifiquement accompli le programme. Mais la responsabilité des religions d'Orient ne peut se fonder sur deux malheureuses phrases que la moitié des humains au moins ignore. Il y a bien pire. Il est plus révélateur que tous les codes religieux du Moyen-Orient soient muets sur les devoirs envers la nature. Arbres et forêts, sources, cours d'eau et lacs n'ont pas droit à un seul mot. Si ! Pourtant, dans la Torah : « Garde-toi de t'attarder à admirer un arbre, il te détournerait de Iaveh. » ; ce refus de la nature est aujourd'hui repris en écho par de nombreuses phrases de Bernard-Henri Lévy. Les enfants ne sont pas mieux partagés. Ceux qui en doutent n'ont qu'à relire le Décalogue de Moïse que l'Église a adopté sans y ajouter un seul mot tiré des Évangiles. Certes, ces derniers portent l'enfant au pinacle spirituel, ce en quoi ils s'accordent à la sensibilité européenne ; mais ils restent pourtant muets sur les devoirs envers la nature, sauf à imaginer qu'ils aient été amputés des phrases les concernant, ce qui n'aurait rien d'étonnant. Vous pensez peut-être qu'il est superflu de parler des devoirs envers les enfants, qu'ils vont sans dire ? Méditez alors ce stupéfiant article du Code d'Hammourabbi, législateur amoritte, donc du peuple d'Abraham : « Si un homme a tué le fils de son voisin, on tuera son fils. ». Et pensez aussi à cet Abraham prêt à égorger le sien.

Or, à la même époque, pour les Européens tout était sacré dans la nature. Les Celtes n'abattaient que des arbres morts ; tous les animaux : cerf, bélier, taureau, sanglier, cheval, aigle, chouette, alouette, hirondelle étaient à leurs yeux dotés d'une sacralité spécifique et associés à une divinité. À chacune d'elles correspondait un astre, une gemme, un métal, un oiseau, un animal aquatique, un

animal terrestre, un ou plusieurs végétaux. À titre d'exemple rappelons qu'à Vénus correspondait la planète du même nom, l'émeraude, le cuivre, la colombe, la coquille Saint-Jacques, le taureau, les arbres de terrain humide : saule, peuplier, aulne, bouleau. Le droit coutumier de la Germanie antique, le Weidrecht, protégeait sévèrement les animaux. Une fois baptisé (le baptême est un sacrement « païen » dont on ne trouve nulle trace dans l'Ancien Testament et les religions orientales), l'enfant était adopté par la tribu et sous la protection de celle-ci. Certes, avant le baptême, des enfants mal constitués ou inopportuns pouvaient être exposés, (c'est-à-dire suspendus à un tronc d'arbre à proximité du village). Ce mode d'élimination par la famille avait pour but de permettre à des étrangers d'adopter l'enfant abandonné. Faute d'adoption, l'enfant était bien voué à la mort, mais on lui attachait une lanière de lard dans la bouche afin de lui assurer une mort indolore et sans angoisse grâce à la sensation de téter.

On est en droit de se demander si cette froideur des religions du Proche-Orient envers la nature a influencé le déroulement historique dans cette Europe dont les fils n'allaient pas tarder à devenir les maîtres de la planète et par là ses destructeurs.

L'Église ne put abolir les célébrations de la grande fête annuelle des morts et des enfants qui se déroulaient autour du solstice d'hiver, associant ainsi le culte du Soleil à celui de la Vie. Elle ne put que les amoindrir en ratatinant leur sens à la naissance d'un être unique, de son prophète. Mais en ce qui concerne la nature, le travail de désacralisation et de démonisation fut mené avec un acharnement qui laisse d'abord incrédule et il faut un examen approfondi pour se convaincre du degré de folie et de tragique efficacité de cette entreprise. Tout, hormis l'homme, fut déclaré inanimé au sens étymologique, c'est-à-dire sans âme. La femme elle-même faillit ne pas en avoir et ne doit la sienne qu'à une voix de majorité, ce qui n'empêcha pas le clergé de propager pendant plus d'un millénaire que « toute la femme est dans 1'utérus ». Notons en passant que même si cela était vrai, cela ne prouverait nullement qu'elle n'ait pas d'âme. Dans la position cléricale envers la femme, nous trouvons associés de toute évidence le mépris de la femme et la démonisation du sexe. Gardons-nous de nous croire guéris de cette souillure cléricale : si nous étions guéris, nous n'utiliserions pas les mots de couillon et de con pour traiter quelqu'un d'imbécile.

Autant que de lavage de cerveau, nous avons besoin d'un lavage d'âme.

Ce n'est pas par hasard que les moines essarteurs abattirent les forêts autour des hauts lieux druidiques sur lesquels ils édifièrent leurs églises, chapelles et monastères. Ils sentirent que la destruction physique des druides ne suffirait pas à implanter leur folle notion de nature inanimée dans les croyances et la sensibilité du peuple tant que subsisteraient les supports végétaux de la sacralité. Quand ils le purent, ils les détruisirent, et lorsqu'ils n'étaient pas assez forts pour violer le peuple, ils substituèrent habilement leurs saints aux divinités concernées. Nous avons déjà vu une phrase de la Torah juive révélatrice de l'origine de cette haine aveugle de la nature : « Quand tu traverses la forêt, ne t'attarde pas à admirer un arbre ; il te détournerait de Iaveh. ». Et nous savons que Iaveh est jaloux ... De nos jours, l'écrivain juif Bernard-Henri Lévy n'hésite pas à écrire dans le Testament de Dieu : « Il faut raser tous les bosquets sacrés. ».

Pendant la croisade des albigeois, alors que l'Inquisition faisait rage et n'hésitait pas à exiger que les personnes accusées de catharisme égorgent un animal pour se disculper. À la même époque, aux XIIe et XIIIe siècle, une loi allemande sans doute issue du vieux Weidrecht, en tout cas de son esprit, interdisait de frapper les animaux et de faire porter un joug aux bovins afin qu'ils ne soient pas empêchés de se chasser les mouches.

Bien sur, il y eut François d'Assise ; mais le Poverello échappa de justesse au bûcher par crainte d'une émeute populaire et trois de ses disciples moins heureux furent bel et bien cramés. La folie acharnée à prétendre que les animaux n'ont pas d'âme (pas d'anima) perdura longtemps et au XVIIe siècle, dans son Discours de la méthode, Descartes ironisa encore sur ce dogme farfelu.

Comment un être humain arraché de force à son respect religieux de la nature aurait-il pu ne pas perdre de génération en génération ce respect ? Comment alors son égoïsme n'aurait-il pas pris le dessus sur ses perceptions heureuses d'appartenance à une vie universelle et impérissable ? Comment ses instincts d'avidité ne se seraient-ils pas développés plus puissamment que ses potentialités d'amour ? Nietzsche n'exagère pas : les Églises chrétiennes, issues des religions du Proche-Orient, ont accompli la plus effroyable destruction des valeurs nobles dans l'homme. Elles portent une responsabilité quasi totale dans les catastrophes écologiques déjà survenues ou en cours de développement.

Elles portent une responsabilité encore plus totale dans les monstruosités de nos comportements envers les animaux : vivisections en laboratoires, toujours inutiles, expériences scientifiques souvent inutiles et jamais admissibles, insémination artificielle, doublement monstrueuse par la frustration de l'acte fondamental à la vie et les veaux souvent trop gros pour la vache qui les porte, usage d'hormones provoquant une lactation épuisante (alors qu'on se plaint d'un excès de beurre et de lait !), poulets et veaux « en batterie » dont la viande malade nous intoxique, ce qui est plus que mérité.

De nombreux lecteurs ne manqueront pas d'objecter que si le christianisme a triomphé et s'est maintenu, c'est parce qu'il contenait des éléments positifs dont nous avions besoin. Carl Gustav Jung a écrit que si le christianisme nous avait été foncièrement étranger, rien ne nous aurait empêché de le rejeter. Il s'est trompé par connaissance insuffisante de l'histoire. Les massacres de druides, les quatre mille cinq cents décapités de Verden-an-der-Aller, exécutés en un seul jour pour leur refus du baptême chrétien les millions de victimes de l'inquisition brûlées pour leur intelligence, leur fierté, leur savoir traditionnel ou simplement leur beauté ne figurent pas dans les livres d'histoire. Seul le chercheur découvre, d'abord avec incrédulité, les dimensions de l'horreur. Par ailleurs, il est bien certain que les clercs chrétiens ont agi avec une étonnante habileté, ménageant à la fois l'ambition des chefs, qu'ils ont même utilisée pour substituer le droit divin aux contrôles tribaux et au droit coutumier, et les croyances populaires qu'ils ont canalisées et recouvertes d'un vernis chrétien.

Ils se sont emparés de la chevalerie par addition de rites superflus, mais dès qu'ils ont pu le faire, ils l'ont détruite. Le procès du Temple n'en est pas le seul témoin, Cervantès nous révèle d'intéressants détails sur la persécution de la chevalerie par l'Inquisition qui ne craignait pas de perquisitionner dans les bibliothèques des nobles pour en retirer les romans la glorifiant aux fins de destruction par autodafés.

L'art roman et gothique s'est développé en dehors du clergé, financé par les bourgs et les Ordres chevaleresques. On lira avec profit sur ce thème le livre du Compagnon du Devoir Raoul Vergès les Tours inachevées. Les chefs-d'œuvre romans et gothiques fourmillent de symbolisme païen, souvent même obscène selon les critères chrétiens. Pendant un demi-millénaire, ces formes d'art furent

considérées comme barbares par un clergé qui leur préférait le baroque et le rococo, ou même l'horrible style jésuite. Sans les efforts de Goethe, de Chateaubriand, de Victor Hugo et de Viollet-Le-Duc, on peut se demander ce qui nous en serait parvenu. Enfant, je n'avais jamais trouvé trace, dans mes livres d'histoire, des horloges astronomiques de Münster et de Strasbourg. Ces prodiges de techniques et de science astronomique restaient sous le boisseau : l'astronomie est suspecte. Je n'ai donc appris l'existence de ces chefs-d'œuvre qu'adulte et par des dépliants touristiques.

Certains ne manqueront pas d'objecter que mes révélations ne concernent que la branche catholique du christianisme et non le christianisme lui-même. Je sais peu de choses sur l'orthodoxie, sinon qu'elle s'est compromise avec des tyrans, qu'elle use aussi d'hypocrisie et a tenté de faire disparaître l'antique coutume des courses de chevaux ; cela dit, elle est moins sinistre que les autres versions du christianisme et a véhiculé davantage de paganisme. Mais les protestants, a contrario, sont bien loin de mériter la réputation de tolérance à laquelle ils prétendent. Il n'y eut pas seulement Michel Servet ; huit cents personnes furent brûlées sous la juridiction de Calvin et vingt mille sous celle de Luther, qui écrivit : « Les sorcières doivent être brûlées même si elles n'ont pas eu le temps de nuire, du simple fait de leur alliance avec le Diable. ». Luther eut par ailleurs une attitude lâche et servile envers le pouvoir séculier. Au lieu de soutenir Götz von Berlichingen et la révolte des paysans, il se dédouana en encourageant la féroce répression des princes.

Les protestants ont sauté à pieds joints dans toutes les grandes erreurs des espérances scientistes et du capitalisme « démocratique ». Ils ont développé le plus puissant appareil bancaire du monde, un puritanisme bourgeois étouffant et ne marchandant pas plus que l'Église catholique leur complicité envers les régimes pourris et les grands mensonges historiques du présent.

Je tiens à dénoncer aussi la fable selon laquelle l'islam aurait permis la transmission des connaissances antiques alors que l'Europe gémissait dans les ténèbres du cléricalisme. En fait, les savants arabes ont subi les pires persécutions et ont souvent du travailler en cachette. Ibn Khaldun passa vingt-cinq années de sa vie en prison. Ibn Sïnã (Avicenne) avait du se faire bandit de grands chemins et attaquait des caravanes la nuit pour pouvoir travailler de jour dans ses laboratoires clandestins. Dans la seule ville de Damas,

plus de trois mille soufis périrent sur la croix pour expier leur religion jugée hérétique par les oulémas musulmans. Alors qu'on en finisse avec ce cliché d'un islam tolérant face à un catholicisme borné et persécuteur ! Toutes les religions du désert se valent et ont en commun la prétention, la myopie spirituelle et l'intolérance.

Ces tares sont le résultat inévitable des bases de ces religions, c'est à dire des prétendues révélations. Pythagore a clairement montré la nature de la religion européenne en écrivant dans les Vers d'or : « Prends confiance, toi qui sais que la race des hommes est divine et que la nature sacrée lui révèle ouvertement toutes choses. ». C'est à travers l'astronomie, la physique, la biologie et les rapports mathématiques de l'harmonie que l'Européen aborde le divin, au moins tant que les influences coercitives d'une religion du désert n'ont pas défiguré son âme. La recherche religieuse est alors ouverte à tous.

Au contraire, les livres dits de révélation (au fait, comment se fait il qu'il y en ait plusieurs qui se prétendent tous l'unique véritable ?) exigent et suscitent des corps de docteurs, d'exégètes qui aboutissent à des castes sacerdotales à vocation dictatoriale. Œuvres d'êtres soulevés par des passions irrationnelles, parfois d'esprit fruste et borné, les révélations contiennent toutes des contradictions envers des faits et lois de la nature objectivement constatables, ce qui provoque des conflits avec les esprits vigoureux, surtout avec les hommes de science. L'Évangile n'échappe pas à ce défaut. Quand Jésus nous parle du « Père qui donne leur nourriture aux petits oiseaux ... », il énonce une énormité et montre par là qu'il n'était pas Dieu, car les petits oiseaux meurent par millions de faim et de froid chaque hiver. Comme tous les êtres vivants, ils ne mangent qu'à condition de découvrir et souvent de conquérir leur nourriture. C'est cette « dureté » de la nature qui les préserve de la dégénérescence, comme elle le fait avec tous les animaux non domestiques.

La contestation des textes « sacrés » par le bon sens et la science développe chez leurs docteurs d'une part un esprit ergoteur, inventeur et manipulateur d'arguments spécieux, d'autre part un fond de colère et de haine qui les entraîne fréquemment aux pires mensonges, calomnies et crimes de persécution. Il ne peut manquer d'en résulter la sélection à rebours, la promotion de la sottise et de la servilité qui ont abouti à notre monde actuel. Dans ce monde, la semi-conscience de notre abjection engendre d'une part la débauche

de propos sur la liberté, d'autre part la haine vigilante envers tout ce qui pourrait éveiller une prise de conscience claire de nos réalités. Le libéralisme occidental, avec sa verbosité, et ses omniprésentes tricheries, est le produit irrécusable des révélations. L'antichrétien Mussolini a parfaitement défini ce libéralisme illusoire en disant : « La démocratie parlementaire est un système qui permet à la canaille d'éliminer les gens capables et honnêtes du pouvoir en manipulant la force des imbéciles. ».

La cause est donc jugée, les révélations, les textes « sacrés » sont pathologiques et pathogènes.

Archétypes psychiques et topographie des lieux de cultes

« Ce n'est pas autour des inventeurs de bruits nouveaux que gravite le monde, mais autour des inventeurs de valeurs nouvelles ; il gravite en silence. ». Cette parole du Zarathoustra de Nietzsche trouve sa confirmation dans l'Œuvre de Carl Gustav Jung et dans la portée de cette Œuvre.

Peu de pionniers de génie ont fait aussi peu de bruit que Jung. Aujourd'hui encore il reste ignoré de la plupart des humains concernés par ses découvertes et l'on susciterait des haussements d'épaules en affirmant qu'elles sont aussi importantes que celles d'Einstein. Il est combattu avec le plus sournois acharnement par la clique de l'inquisition freudienne et une importante partie de son œuvre concernant Nietzsche est tenue secrète au plus complet mépris de la liberté d'information scientifique. Pourtant, en ce siècle où toute explication non mécaniste suscite les sourires indulgents, où les théories des économistes se disputent le marché politique, Jung a accouché l'humanité malade d'une nouvelle idée de relation à soi-même et à 1'univers. Il y a seulement une trentaine d'années, il aurait semblé farfelu de dire que les dieux et démons des divers panthéons étaient des composantes et des potentialités de l'homme, des puissances présentes dans la nature et façonnières de l'histoire. Aujourd'hui, cette idée est devenue fréquente non seulement chez des érudits en psychologie, histoire, religion ou symbolisme, mais aussi chez nombre de jeunes marginaux qui se sont eux-mêmes lavé le cerveau contre la dictature du rationalisme mécaniste et en ont rejeté les étouffantes limitations.

Jung nous délivre de la solitude. Par lui, nous nous retrouvons dans toutes les puissances de 1'univers, dans tous les âges de l'histoire. Il est bien plus qu'un grand homme de science car, par son souci d'écrire en un langage intelligible à tout être normal, il s'est haussé au niveau de l'initiateur. En nous donnant les clés de la communication avec nos inconscients personnels et collectifs, en nous confortant dans la découverte de notre propre code symbolique, il nous mène à notre réalisation sur les voies de la liberté.

Cet hommage de reconnaissance et de fidélité rendu à ce maître, il convient d'ajouter que, comme Nietzsche, il fut plus un précurseur qu'un créateur. C'est pourquoi nous avons écrit qu'il avait accouché et non doté l'humanité d'une idée nouvelle. Ces deux génies ont accéléré des prises de conscience à une articulation particulièrement dramatique de l'histoire de la Terre. Ils ont probablement épargné à l'humanité de mourir de mort stérile. Mais ils n'ont pas tiré un enfant du néant et ne l'auraient jamais prétendu.

Au sommet de sa puissance économique et politique, le scientisme matérialiste battait déjà de l'aile du vivant de Nietzsche et de Jung. On ne peut manquer de constater des analogies et des complémentarités entre les analyses de la décadence faites par des êtres aussi différents que Nietzsche, Spengler, Guénon, Freud, Evola, Ortega Y Gasset. Par, ailleurs, la sève néo-païenne n'imprègne pas seulement les œuvres de Nietzsche et de Jung, mais aussi celles de Lawrence, de Giono, de Camus, de Steinbeck et de bien d'autres écrivains ou artistes moins connus.

Des sociologues également ont fait craquer le corset rationaliste, relégué les prétentions des économistes sur la sociologie dans le placard aux vieilleries, contribué à éclairer les cérémonies initiatiques, les fêtes, les symboles religieux, à repenser l'histoire d'un point de vue psychosocial. C'est ainsi que l'école de la sociologie du sacré avec Mircéa Eliade, Georges Dumézil, Lily Weiser, Otto Höfler, Wilhelm Grönbech, Karl August Eckardt remet en cause toute notre vision de l'Antiquité et du Moyen-Âge.

Mais le fait le plus important est que des millions de jeunes ignorant tout ou presque de la philosophie, de l'histoire, de la psychologie et de la sociologie sont porteurs des mêmes prises de conscience que les génies et savants évoqués ici. Nietzsche et Jung auront donc été deux de « ces lourdes gouttes qui tombent une à une du sombre nuage suspendu au-dessus des hommes, qui annoncent l'éclair et périssent en annonciatrices ».

Pourtant, l'intérêt des travaux de Jung pour la sociologie et l'histoire est encore peu perçu. À notre connaissance, personne n'a tenté avant nous un éclairage des cultures et des civilisations qui leur ont succédé à partir des archétypes alchimiques. Nos explications ne prétendent pas à l'exclusivité. Tout objet, tout fait, toute situation sont les résultats d'une grande quantité de causes, il vaudrait mieux dire de précédents. En effet, la théorie des Wechselwirkungen, (ou alternances dans les valeurs de cause et d'effet), démontre qu'un effet peut devenir cause de sa propre cause. Par exemple, la peur provoque l'agressivité qui augmente la peur, donc loin de nous tout esprit de réductionnisme.

Les symboles présentent parfois une analogie formelle avec ce qu'ils évoquent et dynamisent. Ainsi la pierre plantée, le mât, le cyprès, le pic sont phalliques, le triangle la pointe en bas vaginal, la grotte maternelle. Mais les rapports sont fréquemment moins évidents. Pourquoi l'eau, le déferlement des vagues et les ondulations qu'elles laissent sur le sable, le marécage évoquent-ils les déesses mères, Vénus ? Pourquoi le chêne est-il l'arbre des prêtres, des rois, des juges, des chefs d'armées, le frêne l'arbre du monde, le hêtre celui de la connaissance, le bouleau celui du printemps et de Vénus, l'aulne celui des elfes ?

De toute évidence, notre ignorance est lourde et nous devrons commencer par le commencement : par les quatre éléments de l'alchimie. Ouvrons une parenthèse pour dire que l'alchimie n'est pas l'art de fabriquer de l'or, ni même une ascèse d'action visant à éclairer et transformer l'alchimiste. Son nom dérive du nom arabe de l'Égypte, al kimiyã, qui signifie « la terre noire ». Malgré son origine, elle est devenue le tao de l'Europe, s'est mariée sans problèmes avec les traditions des religions de l'Europe antique. Elle est avant tout un système d'explication du monde, de la vie et d'action sur la matière par le jeu des forces mâles et femelles.

L'alchimie considère quatre éléments-forces fondamentaux dont toutes les variétés de la matière et tous les phénomènes ne sont que les reflets de dosages divers. Ce sont : la terre, ou archétype femelle dur (la mère) l'eau, ou archétype femelle doux (la séductrice) le feu, ou archétype mâle dur (le guerrier, le bélier, Arès, Mars, etc.) l'air, ou archétype mâle doux.

Nous allons découvrir la puissance de ces archétypes sur les humains et les cultures, puissance qui ne se dément pas à travers les siècles d'obscurantisme judéo-chrétien et scientiste.

Les églises et chapelles chrétiennes ont été édifiées sur les lieux de culte païens, souvent après une féroce destruction de ceux-ci. Vierges, saintes et saints se sont plus ou moins chargés des pouvoirs des divinités antiques dans cette étrange « Église » qui sanctifiait ce qu'elle ne pouvait extirper. Tout ceci est suffisamment connu pour qu'il ne soit pas nécessaire de s'y attarder. Mais ces substitutions ne suffisent pas à expliquer le fait que les lieux de culte chrétiens ou para-chrétiens restent tributaires des archétypes, car cette sujétion se perpétue hors des lieux païens traditionnels. C'est ainsi qu'à l'entrée du port de New York, la statue de la liberté émerge de l'eau, tandis que le christ de Rio de Janeiro est juché sur un piton phallique.

Mais l'exemple le plus saisissant de la puissance des archétypes sur les lieux de culte modernes est certainement Lourdes. Là, sont réunies la grotte sombre, ou archétype maternel, et la source ou archétype vénérien. Bernadette, la jeune visionnaire traduit dans le langage de sa religion, le seul qu'elle connaissait, une montée de la déesse mère de son inconscient dans son conscient. Hors des pays chrétiens, une telle visionnaire aurait parlé d'une déesse païenne et aurait interprété son aventure spirituelle d'une manière plus charnelle et sexuelle et n'aurait pas cru devoir se retirer de la vie. Une Bernadette païenne se serait ainsi épargné les terribles persécutions de nonnes bornées, jalouses et refoulées dans un couvent. Pour nous, il n'y a pas de doute possible : l'adéquation symbolique est sans lacunes et Lourdes constitue bien un événement religieux authentique. Nous contestons seulement sa nature chrétienne.

La source et la grotte se retrouvent également à la Sainte-Baume et dans les centaines de lieux de culte où cette Vierge Noire a pris la relève de Cybèle. Mais le cas de la Sainte-Baume mérite une étude plus approfondie. Ancien lieu de culte de la Magna Luna (pleine lune), donc d'une déesse de la fécondité, la Sainte-Baume vit se perpétuer longtemps des rites de fécondité et d'érotisme. Lors du pèlerinage « chrétien » du printemps, qui respecte quant à sa date la tradition des fêtes de l'amour en mai, les filles offrent à l'élu de leur cœur des œufs colorés. C'était la seule circonstance pendant laquelle la bienséance autorisait autrefois les jeunes filles à faire le premier pas ; il y a sans doute là une réminiscence d'un comportement qui a traversé l'Antiquité à partir de l'ère matriarcale. Il y a peu de temps encore, des danses érotiques nudistes y avaient lieu à la pleine lune de Mai. À cette même date, les peuples

germaniques dressent des mâts phalliques, les may-poles d'Angleterre, et célèbrent la nuit de Walpurgis. Cette coïncidence n'est pas un hasard et témoigne de la profonde unité de ces religions que l'ignorance suffisante des chrétiens a considérées comme disparates et appelées païennes.
Sur un sommet de la falaise renfermant la grotte et la source se dressait le saint pilon, colonne du culte phallique détruite par les chrétiens ; mais le nom du lieu a survécu malgré l'érection d'une chapelle aberrante. Le clergé a utilisé la consonance entre Magna Luna et Magdalena pour faire de la Sainte-Baume le prétendu tombeau de la courtisane sanctifiée que sa vie amoureuse prédisposait à devenir un substitut de Vénus. Le même subterfuge ayant été utilisé à Vézelay, il y eut bientôt deux tombeaux de Marie-Madeleine. Mais, pour éviter l'enflure du scandale, le clergé de Vézelay accepta de faire machine arrière.

Le nom de Magna Luna a survécu dans le prénom provençal et occitan Maguelone dont le diminutif est Magali. La légende de Maguelone est si transparente et révélatrice de vérités historiques que nous serions coupables de ne pas la raconter ici : la princesse Maguelone dormait sur la plage d'Agde, où se dresse la tour qui porte encore son nom, en compagnie de son prince. Un aigle (l'oiseau emblématique de la Rome impériale devenue chrétienne) lui déroba le bijou de santal (aphrodisiaque) qu'elle portait au cou. Le prince partit en mer à la poursuite de l'oiseau. Il fut drossé par la tempête jusque sur les côtes d'Égypte où une belle sultane (Isis, l'initiatrice des cultes lunaires) lui révéla que Maguelone avait trouvé refuge à Aix-en-Provence. Or cette ville était, comme Toulouse, une capitale des cours d'amour.

Le sens et le but de la légende sont donc évidents, elle avertit les fines oreilles que le culte de Vénus se perpétue à Aix-en-Provence, à une demi-journée de cheval de la Sainte-Baume qui a toutes chances d'être le Vénusberg du Tannhäuser de Wagner. Signalons que le mot Berg ne signifie pas seulement « montagne », mais aussi « grotte, mine, cachette » ; de ce second sens dérivent les mots Burg (refuge, forteresse) et Bergmann (mineur). Il est donc presque certain que ce Venusberg, dans lequel s'attarda le troubadour Tannhäuser sur la route de Rome, est la Sainte-Baume. Les troubadours de tout le continent, Minnesänger allemands y compris, venaient faire leurs classes à Aix-en-Provence ; l'écrivain

Novalis évoque ce fait dans son roman sur la vie du Minnesänger Heinrich von Ofterdingen.

Rappelons aussi que ce grand chantre de l'amour que fut Pétrarque vécut et écrivit à la Fontaine de Vaucluse, puissante rivière d'eau limpide qui jaillit d'une grotte. Lourdes, la Fontaine de Vaucluse et la Sainte-Baume ne sont que des cas célèbres d'une loi universelle, les cultes de déesses de la fécondité et de l'amour sont associés à la grotte et à la source. Chacun pourra sans doute en découvrir des exemples mineurs dans les cultes locaux de saintes et de vierges des régions connues de lui. La grotte est parfois remplacée par un arbre creux.

Un fait étrange mérite d'être signalé, car il est révélateur de la puissance des traditions païennes dans ce Moyen-Âge réputé comme haute époque de foi chrétienne, bien qu'il fût surtout l'un des points culminants de la terreur cléricale. La ville d'Aix-en-Provence fit don d'un cœur en or à la paroisse de Weissenau, en Württenberg. Cette paroisse compte actuellement à peine un millier d'habitants, malgré l'afflux des réfugiés de l'Est après 1945 ; elle devait en compter moins de la moitié au Moyen-Âge. On est donc en droit de se demander où pouvait résider l'importance de ce petit village pour la prestigieuse capitale qu'était alors Aix-en-Provence. Le cadeau d'un cœur en or de la part d'une capitale des cours d'amour évoque un lien culturel basé sur ce culte de la Dame, thème majeur de la littérature chevaleresque qui a, en son temps, fortement contribué à arracher la femme à la démonisation chrétienne et sauvé ainsi l'âme de l'Europe. Or Weissenau a trois sens possibles : « la prairie des sages, des chants ou la prairie blanche ». La région est encore du plus beau vert, mais le blanc peut être une allusion aux elfes. Weissenau est à deux kilomêtres de Ravensburg, (ou bourg des corbeaux), eux-mêmes oiseaux de Wotan. Nous ne sommes qu'à vingt kilomêtres du lac de Constance dont le nom allemand Bodensee est une déformation de Wodansee, (ou lac de Wotan). Nous sommes donc en plein cœur d'une région de hauts lieux païens.

La récupération cléricale n'a pas manqué : le cœur en or aurait contenu une goutte du sang du Christ et une troupe locale de cavaliers, les Blut-reiter (cavaliers du sang) encadre encore les processions. Les jeunes paysans qui composent cette troupe n'ont pas la moindre idée de la fumisterie qu'ils perpétuent et qui est de la même veine que les bois de la Vraie Croix ou la lance impériale des

Habsbourg, laquelle n'a rien de chrétien et évoque en fait la lance de Wotan.

L'examen du complexe de problèmes gravitant autour de la Sainte-Baume nous a conduits à la découverte d'une étonnante analogie de site avec un autre lieu de culte de Madeleine en Auvergne : la chapelle de Sainte-Madeleine près de Massiac (Cantal). Cette chapelle se dresse au sommet d'une falaise aussi verticale que celle de la Sainte-Baume, tournée au nord comme celle-ci, et qui domine de plus de deux cents mêtres la vallée de l'Alagnon. Au pied de la falaise se trouve une grotte dans laquelle les pèlerins ne manquent pas de venir déposer des fleurs avant de se rendre à la chapelle. C'est donc bien la grotte qui est à l'origine du culte et le passage par la chapelle ne fut au début qu'une concession indispensable à la terreur cléricale. Jusqu'à une époque très récente subsistait une coutume, survivance manifeste d'un culte parent de celui d'Isis et gravitant autour des déesses astrologiquement incarnées par la Lune et Vénus. Début juin, la commune de Massiac achetait une vache qui avait droit de libre pâture dans les prairies riveraines de l'Alagnon. À la Saint-Jean, on abattait la bête et partageait sa chair entre les habitants de la localité. La ressemblance des lieux ne se borne pas à la falaise et à l'orientation de celle-ci ; la montagne qui barre l'horizon au nord de la Sainte-Baume est Sainte-Victoire ; celle qui barre l'horizon au nord de la Sainte-Madeleine porte la chapelle et le village de Saint-Victor. Nous avons donc aux deux endroits un face à face des lieux de culte de Mars et de Vénus. Les saints Martin, Michel, Georges et Victor sont les substituts chrétiens des dieux de la guerre ou de héros guerriers tels qu'Hercule ou Siegfried.

Nous venons de constater une double conformité, celle des lieux de culte aux archétypes et celle des lieux de culte entre eux. Certains m'accuseront peut-être d'amalgamer inconsidérément les divinités païennes. Je leur réponds d'avance que je ne les amalgame pas inconsidérément, mais après plus de quarante ans de considérations. Ces divinités sont réparties en catégories qui sont les divers aspects et fonctions des puissances fondamentales omniprésentes dans l'univers et que nous portons toutes en nous. Voudrait-on essayer de nous faire gober que les Grecs considéraient Artémis, Sélénê et Hécate comme trois astres différents ? Il ne peut s'agir que de trois fonctions de la Lune au sujet de laquelle la psychanalyse a révélé que l'inconscient collectif connaissait ses

puissances de renouvellement, de fécondité et de mort. La mère qui porte un enfant ne fut-elle pas une jeune fille et ne sera-t-elle pas une grand-mère ? Tous les humains savent au fond d'eux-mêmes que la vie est cyclique, que la mort est un facteur de renouvellement. La tête de mort, symbole de la Lune, offerte en cadeau et souhait de fécondité aux jeunes mariés chez les Dayaks de Bornéo, les cultes de Shiva et de Kâli aux Indes, le culte vaudou de Papa Guédé, le croque-mort au phallus provocant, sont des émergences de l'inconscient collectif universel.

Cet examen des lieux de culte de déesses nous conduit à une recherche plus vaste sur l'habitat des peuples dont le nom dérive de celui de Vénus. Rappelons que les deux archétypes féminins sont la terre-mère et l'eau séductrice. La séduction de cette dernière au degré pathologique est le vertige de la noyade provoqué par un fleuve puissant, les vagues ou un puits profond ; c'est le thème de Lorelei, l'ondine du Rhin. J'ai observé pendant une cinquantaine d'années que les suicides de solitaires parmi les paysans du Massif Central étaient en grande majorité des noyades dans le puits de la ferme.

Mais revenons aux éléments archétypiques. Là où se mélangent la terre et l'eau, c'est-à-dire les côtes basses, les lagunes et marécages, la femme est présente dans sa double fonction spécifique de séductrice et de mère. Le chercheur indépendant suisse Bachofen, contemporain de Nietzsche, a découvert qu'à l'âge hétaïrique, ou phase sociologique de la prostitution, le symbole religieux fondamental est la vase, les courbes dessinées par les vagues sur les côtes basses. On peut l'observer à Gavrinis et sous quantité de tumulus semblables. Les Grecs situaient la naissance d'Aphrodite dans le lac des Tritons. Pierre Hubac, l'historien de Carthage, pense que ce lac était le chott tunisien, lequel correspondrait, on ne peut mieux à ce que nous venons d'exposer. Mais en admettant que Pierre Hubac se soit trompé, le lac des Tritons était certainement de type marécageux, puisque son nom évoque une abondance de batraciens.

Venons-en maintenant à l'habitat des peuples dont le nom dérive de celui de Vénus. Les Vénètes de Vénétie, province de Venise, ville des carnavals, des bals masqués et des voyages de noce, habitaient les lagunes de l'Adriatique et la plaine inondée du Pô. D'autres, habitaient les bords du Léman et du lac de Constance. Les Romains, qui se disaient fils d'Énée et de Vénus, entendaient,

par là, qu'ils descendaient des guerriers troyens embarqués avec Enée et des femmes vénètes prises sur la péninsule italique. Les Bretons des côtes basses du Morbihan et du marais de la Grande Brière, la Camargue bretonne, ont conservé le nom de Vénètes. Dans Vannes, le chef lieu, on trouve quantité d'enseignes telles que « boucherie vénète », « librairie vénète ». La Vendée est bordée d'une côte basse et les Vendéens non riverains habitent le bocage, zone marécageuse sillonnée de canaux, comme Venise. Près de Béziers se trouve le village de Vendres, contigu à un vaste marécage jadis relié à la mer ; sur une petite éminence au centre du marécage on peut voir les restes d'un temple de Vénus. L'envasement du chenal fit disparaître le port, ce qui eut pour résultat la fondation de Port-Vendres en zone de côte rocheuse. Les Wendes de la forêt de la Sprée, près de Berlin, habitent également une région marécageuse sillonnée de canaux et circulent dans des barques à fond plat, propulsées à la perche et peintes en noir comme les gondoles vénitiennes et les barques du bocage vendéen.

Les Vandales étaient originaires des rives de la Baltique et se livraient à la récolte et au commerce de l'ambre, substance aphrodisiaque. Les Ingwäones, donc le nom signifie en vieux germanique « enfants de Vénus », habitaient la Hollande, terre inondée s'il en est. En Suède, les habitants d'une île du lac Mälar vivaient de la fabrication et de la vente de figurines de métal embouties et représentant des humains accouplés ; la famille royale de cette île portait le nom de Wendel. D'ailleurs, avant l'irruption des Ases, cavaliers à la hache de guerre venus d'Asie, le complexe des peuples riverains de la Baltique et de la mer du Nord portait le nom général de Vanes. Ils avaient une civilisation de marins-pêcheurs et une culture matriarcale identifiée surtout par le mode d'inhumation : le cadavre recroquevillé en position fœtale. Leur nom a survécu dans les langues scandinaves modernes : vän signifie ami et vänlig aimable, ce qui constitue une référence actuelle à la déesse de l'amour.

On constate donc le rapport entre l'habitat et le nom des peuples évoquant Vénus tant en pays méditerranéen que celtique et germanique. Ce vaste ensemble de faits convergents pose deux questions : comment les humains ont-ils perçu dans le mélange de l'eau et de la terre la double puissance de la femme érotique et maternelle, ainsi que dans l'association de la grotte et de la source ? Pourquoi ont-ils associé cette puissance aux consonnes V et N,

souvent même V, N, T ou V, N, D ? On retrouve encore ces dernières dans le français vendredi, jour de Vénus.

Voilà de quoi chercher et méditer pour ceux qui ont encore assez d'esprit, de modestie et de courage pour ne pas fuir de telles questions. Avant de parler de primitifs, de considérer l'évolution comme uniquement ascendante, avant de prétendre nos religions de théologiens bavards supérieures à ce que nous appelons avec mépris l'animisme, nous devrions nous demander de quelles communions avec les puissances de l'univers ces « primitifs » étaient capables et mesurer à quel point nous somme devenus prétentieux en même temps qu'orphelins de la nature (de celle qui donne naissance). La victoire sur le nihilisme passe nécessairement par cet acte de modestie.

La glace et le désert, la montagne et la plaine, la forêt et la mer comme puissances
génératrices de cultures

La tentation la plus dangereuse pour un homme de réflexion est de croire avoir trouvé l'explication unique d'un phénomène ou d'un ensemble de phénomènes. Les marxistes, souvent si exacts et réalistes dans leurs analyses, se sont déconsidérés par ce travers. Les facteurs économiques ont toujours existé et eu leur importance ; mais ils n'ont jamais été et ne seront jamais seuls. Or, le déterminisme matérialiste et économique est une croyance commune aux capitalistes et aux marxistes. Les deux systèmes prétendent pouvoir réduire n'importe quoi, y compris la vie humaine, en termes de valeur matérielle. Cela donne la philosophie du « Zéro et l'infini » chez les marxistes et celle du « Tout est à vendre, ce n'est qu'une question de prix » chez les capitalistes. De là leur impuissance commune à cerner les raisons de l'effondrement interne de la civilisation industrielle, à comprendre cette proclamation de Mai 68 : « Nous ne voulons pas vivre mieux, nous voulons vivre autrement. ».

Nous nous garderons donc de poser l'influence des archétypes et de leur dosage selon la géographie et le climat comme rendant à elle seule compte des cultures et du déroulement historique. Ce serait une autre vision également mécaniste déniant à l'homme toute liberté, ou si l'on préfère tout conditionnement intrinsèque bio-spirituel. Or ce dernier existe, faute de quoi tous les humain d'une

même région et d'une même époque seraient semblables. Notre propos est au contraire de révéler un jeu grandiose des puissances élémentaires, mais un jeu qui doit composer avec l'esprit et la volonté de chacun, d'autant plus qu'il est découvert.

Du fait que les terres habitées présentent des dominantes d'archétypes, mais jamais ceux-ci à l'état exclusif, nos constatations ne doivent jamais être érigées en absolu et ne révèlent que des tendances majeures. Alors que dans le monde entier les héritages culturels sont bouleversés par l'esprit du melting-pot, générateur de cohabitations impossibles, de haines sanguinaires, de refuges précaires dans la drogue et l'abjection du show-business, notre but n'est pas d'opposer les cultures en entités irréductibles les unes aux autres. En dévoilant les ressorts insoupçonnés des différences, des fanatismes et tabous qui en résultent, nous voudrions ouvrir la voie à des synthèses culturelles cohérentes pour l'avenir, alors que tout le baratin fraternitaire, tout « l'enrichissement réciproque des cultures » dont nous abreuvent les carpettes des appareils médiatiques au service du plus perfide racisme, de la plus paranoïaque des religions, ne peuvent aboutir qu'à des compromis instables sur fond de nihilisme et de fanatisme. N'oublions pas, en effet, que le fanatisme est un refuge contre le nihilisme, un refuge certes précaire et que tout regard subtil démasque vite comme le commencement de la fin.

« Comment peut-on être Persan ? » Toute la fatuité et toute la myopie du monde tiennent dans cette question à laquelle, pour la première fois, ce livre va tenter de répondre autrement que par un exotisme de pacotille.

Pourquoi l'homme du désert fait-il peur ? Pourquoi depuis saint Brendan les chrétiens parlent-ils des « démons vomis par l'Afrique » ? Pourquoi les imagiers chrétiens ont-ils représenté leur Diable sous des traits sémitiques, sur des rochers de paysages désertiques ?

Laissons la parole aux archétypes.

Le Soleil, la Lune, la terre, la mer, les fleuves, lacs et sources, la forêt, la montagne prennent des significations très différentes selon qu'on les perçoit sous tel ou tel climat, dans tel ou tel contexte de paysage, au sein de tel déséquilibre ou de son contraire, dans des circonstances traumatisantes ou apaisantes. Aucun aspect n'est plus « vrai » que l'autre ; tous sont relatifs à une situation.

Examinons d'abord le jeu des archétypes dans le monde nordique. Le Soleil y est ressenti en mode de douceur ; ses rayons sont agréables, même l'été et il délivre du froid, de l'interminable nuit

hivernale. Les deux plus grandes fêtes de l'année sont les solstices. Celui d'hiver est la fête de la neue Helle, terme germanique signifiant « nouvelle clarté » et que le français a déformé en Noël. Dans le monde nordique, cette neue Helle n'est pas un jour, mais une période de douze nuits saintes (Weihnachten en allemand moderne). Les six jours qui précèdent le solstice sont la fête des morts et les six qui le suivent la fête des enfants. Cette célébration de la croissance de la lumière (Épiphanie en grec) qui suit son extrême déclin est donc associée à la mort et à la naissance. Il y a de toute évidence un parallèle ressenti entre l'alternance de la lumière et de l'obscurité et celle de la vie et de la mort. La croyance nordique en la réincarnation est un élément de religion solaire. Le professeur Karl August Eckardt, de la Faculté d'Iéna, a écrit un remarquable ouvrage sur cette question : Immortalité terrestre, croyance germanique à la réincarnation dans la descendance familiale. Cet ouvrage n'est malheureusement pas traduit, mais la croyance qu'il évoque était si forte qu'il était interdit de baptiser les enfants avant leur neuvième jour, les traits jusque-là trop flous ne permettant pas de reconnaître avec certitude l'ancêtre réincarné. Le professeur Herman Wirth, dont nous sommes loin d'accepter toutes les conclusions, a néanmoins solidement établi que les plus anciens graphismes nordiques sont des arcs et des X symbolisant la course du Soleil. Odhinn, notre Père Noël venu du Nord sur un traîneau tiré par des rennes, rappelle aux adultes combien le monde des morts est vivant par les défilés de la chasse sauvage ; puis il apporte des cadeaux aux enfants.

Le solstice d'été est la célébration du Soleil au sommet de sa puissance alors qu'il fait descendre dans la terre et les êtres la provision de chaleur qui leur permettra d'affronter victorieusement l'hiver. Tous les peuples d'Europe ont un calendrier solaire.

Ressenti comme doux, le Soleil est féminisé, on dit en allemand die Sonne. Mais il ne s'agit pas seulement d'un genre grammatical. Un poème de Goethe est révélateur sur la perception germanique du soleil :

« Ich bin die Mutter Sonne und trage
die Erde bei Nacht, die Erde bei Tage ... »
(Je suis la mère soleil et porte
la terre de nuit comme de jour).

Le Soleil est donc présenté comme la mère universelle et le poème précise pourquoi : le Soleil porte la Terre ; il en est le centre de gravitation et l'attire par sa gravité. Or la gravité est une fonction

féminine d'attirance. Ce n'est pas sans raisons qu'on dit d'une femme ou d'une femelle portant qu'elle est enceinte, ou gravide. Par contre, le rayonnement est une fonction mâle.

On peut discuter à perte de vue pour savoir si la fonction yang du Soleil, le rayonnement, est plus ou moins importante que sa fonction yin, la gravité. Ce qui est indéniable, c'est que dans les zones polaires le rayonnement est perçu moins puissamment que dans les zones tropicales.

Au soleil-femme correspond la femme-soleil. Consciemment ou inconsciemment, la femme nordique s'est identifiée à son astre. Elle en devient fréquemment hystérique, autoritaire, abusive ; rappelons en passant que l'hystérie est un besoin maladif d'attirer l'attention.

Les pays nordiques furent les premiers à donner le droit de vote aux femmes. Les femmes écrivains y sont bien plus nombreuses que dans les pays méditerranéens. Quatre des plus grands noms de la littérature scandinave contemporaine sont des femmes : Selma Lagerlöf, Sigrid Undset, Karin Boye, Édith Södergran. Le caractère envahissant de la femme américaine est bien connu et la population blanche des USA est à forte dominante nordique. Le mouvement des suffragettes est parti d'Angleterre. En Allemagne c'est la femme qui assume le côté sévère de l'éducation. Elle évolue souvent en tyran domestique qui persécute son entourage par son souci maladif de propreté et l'enflure de son rôle de ménagère. Le professeur Henry Ellenberger appelle cette maladie la Putzwut (rage de nettoyer). Des mouvements comme le MLF en France sont sous-tendus par une psycho-névrose nordique et une révolte contre la loi du désert.

Face à la femme-soleil, l'homme nordique réagit de diverses manières. Il peut se réfugier dans une timidité que la femme-soleil n'hésitera pas à bousculer pour obtenir une relation sexuelle. Il peut tenter de se construire son monde personnel sans renoncer à la femme, ce qui donne parfois des enfers conjugaux comme celui décrit par Strindberg dans sa pièce le Père. Il peut se détourner résolument de la femme, courant ainsi le risque d'homosexualité. Il choisit souvent l'action dure et difficile, afin de dominer cette femme qui prétend commander, contrairement à la loi universelle de l'animalité. Même dans ce domaine de l'héroïsme, la femme nordique a tenté sa percée. Certaines prirent l'initiative et la tête d'expéditions maritimes. À la bataille d'Arles, les femmes cimbres et teutonnes sabraient à la fois les Romains et les fuyards. Il y eut Jeanne d'Arc et Jeanne Hachette. Les Amazones ne sont pas un mythe, mais une

réalité mythifiée. Un poème chinois du second millénaire avant notre ère est révélateur. « Autant que le barbare, redoute la femme du barbare. Debout sur ses étriers, elle tire les oiseaux en plein vol et son œil bleu lance des éclairs. ». La grande révolte des femmes de Diévine, dans la région de Prague, se situe sous la dynastie des Potchemyls, il y a donc seulement un millénaire. Ces femmes étaient en révolte contre la primauté masculine véhiculée par les influences romaines et orientales. La guerre fut terrible et elles ne furent finalement vaincues qu'avec l'aide d'un prince bulgare et de ses troupes. Néanmoins, dans le domaine de l'héroïsme, l'homme nordique se tailla la part du lion.

La Lune a eu un destin en accord avec celui du Soleil. Astre de la longue nuit hivernale, du gel, elle est ressentie comme dure et masculinisée (der Mond). Le grand vieillard à la lanterne de la psychanalyse jungienne a pris le pas sur l'astre des amoureux. La Lune est associée à la mort. Le bouclier s'appelle « la lune des batailles ». Leconte de Lisle, un des très rares Français authentiques connaisseurs de l'Antiquité nordique, situe la scène de son poème le Cœur de Hjalmar au clair de lune. Un autre poème, d'Edith Södergran, est significatif :

« Toutes les fleurs savent un secret que la forêt confirme : c'est que le cycle de la Lune autour de notre Terre est la voie de la mort. ».

Les femmes méditerranéennes, au contraire, ressentent la Lune comme la déesse de leur fécondité. Dans son ouvrage les Mystères de la femme Esther Harding évoque la pratique antique des bains de clair de lune pour guérir la stérilité. Il ne s'agit pas ici de dire qui a tort ou raison mais de montrer une différence de perception. Les deux ont raison, car la vie et la mort sont indissolublement liées, étant l'une et l'autre des phases cycliques de l'éternité. Les Dayaks de Bornéo savent ces choses : chez eux, la tête de mort est l'emblème de la Lune et ils en offrent une aux jeunes couples comme talisman de fécondité. La danse du ventre, souvent dégradée en érotisme vulgaire, exprime aussi les cycles de la vie et un message d'éternité à travers la femme.

Que nous révèle le jeu des archétypes sur les religions et les cultures du désert ? Quelques constatations générales doivent précéder notre étude.

Ernest Renan l'a déjà signalé : les peuples du désert sont les seuls à avoir donné naissance à des religions monothéistes : mazdéisme, judaïsme, islam. Monothéiste à l'origine, le christianisme

adopte la Trinité dans le monde gréco-romain, puis le culte marial et les saints dans le monde celto-germanique. Les Aryens de la Perse désertique sont monothéistes : mazdéens, puis musulmans ; les Aryens de l'Inde des fleuves et des forêts sont polythéistes. Les religions du désert sont manichéennes, comme si seul existait le contraste de l'ombre et de la lumière. Il y a d'un côté le Dieu du bien : Mazda, Allah, Iaveh, de l'autre le dieu du mal : Angryamanous, Satan, le Chitan. Ces religions véhiculent un fanatisme orgueilleux : même si leurs fidèles ne font pas de prosélytisme, comme les juifs et les parsis, ils sont néanmoins les seuls justes, les croyants de l'unique Vraie Foi.

Examinons le jeu des archétypes en pays désertique. Comme partout, nous rencontrons l'air et la terre. Mais le feu solaire, l'archétype mâle dur y exerce une puissance destructrice, tandis que l'eau, l'archétype féminin doux, y est rare ou même absente. L'omnipotence du feu solaire trouve son reflet religieux dans les monothéismes dominés par un Dieu jaloux, autoritaire et exigeant. Le reflet politique du monothéisme est la monarchie orientale, absolue et de droit divin. Le reflet social en est le patriarcat ; seul le père est personne civile. Quand on rencontre un inconnu on ne lui demande pas qui il est, mais de quelle maison il est. Le Code chaldéen d'Hammourabbi contient un stupéfiant article, révélateur de la concentration de la personnalité dans le père : « Si un homme a tué le fils de son voisin, on tuera son fils. ».

Exclue du divin, la femme se trouve dévalorisée et la poésie sémitique croit lui faire beaucoup d'honneur en la comparant à un animal gracieux ou en louant ses vertus ménagères.

Mohammed, le fondateur de l'islam, a tenté d'adoucir ces duretés du psychisme du désert. Il a interdit de jeter les filles nouvelles nées dans les puits et d'avoir plus de trois épouses. Mais il a échoué au moins sur le second point. Contrairement à la tradition monarchique du pouvoir, il a voulu que les khalifes soient élus. Mais son gendre 'Ali a rétabli le khalifat héréditaire et les kharédjites qui ont tenté de maintenir 1a loi du Prophète ont succombé sous le nombre. Le Coran stipule que même un khalife doit s'incliner si un mendiant lui fait remarquer qu'il viole la loi coranique. Mais devant les potentats orientaux d'hier et d'aujourd'hui, qui pourrait risquer une telle remarque sans la payer de sa vie ?

L'islam est basé sur le sentiment de la complète insignifiance de l'homme face à Dieu. Il enseigne l'imprévoyance irresponsable,

l'abandon total à la Providence ; cet abandon est même le sens étymologique du mot islam. Nous avons donc bien à faire à une doctrine d'écrasement par le Soleil. Le musulman n'a même pas droit à une réserve de nourriture pour quelques jours chez lui. Le Dieu de l'Évangile qui « donne leur nourriture aux petits oiseaux » exprime la même démission de l'homme et la même folie. Cet abandon, ce fatalisme sont la partie de la doctrine coranique qui a donné sa coloration essentielle au monde musulman, ou plutôt celle qui a été acceptée parce que ne changeant rien aux habitudes de pensée et de vie. Comme nous venons de le voir, les éléments contraires au psychisme du désert se sont trouvés immédiatement éliminés.

Soumis de façon excessive à l'influence de son archétype, le mâle du désert est sexuellement survolté. On a d'ailleurs découvert chez les Sémites un chromosome mâle supplémentaire et plus gros que les autres, appelé chromosome Y ou chromosome d'Abraham, ce qui tendrait à montrer que le jeu des archétypes intervient jusqu'au niveau génétique.

La femelle, au contraire, subit insuffisamment l'influence de l'archétype féminin doux, de l'eau trop rare. Elle a un instinct maternel normal, mais souffre fréquemment de frigidité totale ou partielle. Face à un mâle très demandeur, elle se trouve donc en position de force et compense sur le plan conjugal la dévalorisation subie sur le plan social à partir du plan religieux. Plusieurs étudiants musulmans de pays socialistes nous ont affirmé que si tant des leurs épousaient des Européennes, cela était dû à deux faits : d'une part le prétendant paye une lourde redevance à la famille de sa future épouse avant de pouvoir conclure le mariage ; d'autre part la femme pratique fréquemment la prostitution conjugale, c'est-à-dire qu'elle exige un cadeau à chaque relation sexuelle. Ces deux véritables impôts sur le sexe dévoilent la faiblesse du mâle dans la relation intime. Or toute faiblesse est ressentie comme coupable. L'homme du désert a tenté de surmonter cette situation humiliante en exerçant sur la femme une sévère tyrannie domestique. Le proverbe arabe qui conseille : « Bats ta femme trois fois par semaine ; même si tu ne sais pas pourquoi, elle le saura. » n'est pas une plaisanterie. Il y a dans le couple musulman une grande fréquence de la relation sadomasochiste, le sadisme de l'homme provenant de sa position de faiblesse dans la relation intime et l'acceptation masochiste de la femme de sa tendance frigide. Ne se sentant pas fortement désiré, n'ayant dans le meilleur des cas qu'un bel animal comme partenaire, l'homme reste

en état d'insatisfaction qualitative, ce qui aggrave encore son obsession et la pathologie de la situation.

L'homme du désert a tenté de surmonter cette dernière par des mesures draconiennes. Les tabous alimentaires contre le porc et les « animaux à pied fourchu », c'est-à-dire les rongeurs, ne sont pas un hasard : ils frappent la chair des animaux les plus forniqueurs et les plus prolifiques. Remarquons en passant que les peuples et les fondateurs de religion n'ont pas attendu les macrobiotistes pour savoir que, dans une certaine mesure, l'homme est un produit de ses aliments. La circoncision est une défense contre l'irritabilité excessive des instincts sexuels masculins. L'excision (ablation du clitoris) répandue en Arabie et dans l'est africain, même non musulman vise à combattre la masculinisation de la femme. Bien que le résultat principal soit la frigidité, le but conscient et avoué de l'opération est de retirer à la femme son embryon de masculinité. Quand, en Mai 77, deux Parisiennes furent fouettées à mort au Yémen pour crime d'impudicité (elles avaient été vues en maillots de bain à la piscine privée du Premier ministre, exécuté lui aussi), leurs cadavres furent triomphalement mutilés par les émeutiers qui voulaient ainsi les punir de leur audace (l'audace est une vertu masculine). L'épilation du sexe chez les femmes musulmanes relève du même souci que l'excision.

Pour se délivrer du sentiment de culpabilité dérivé de sa faiblesse, le mâle du désert a tenté un transfert de responsabilité. Il a érigé Ève en tentatrice, alors qu'elle n'est qu'objet de convoitise et que même lorsqu'elle se comporte en « allumeuse » elle ne fait que se défendre contre la dévalorisation dont elle est victime. On peut mentir à tout le monde, mais non à soi-même, en tout cas pas à son inconscient. Le Sémite a senti le besoin d'exorciser cet énorme mensonge envers soi-même et a créé à cette fin le rite du bouc émissaire. L'animal chassé chaque année au désert chargé de tous les péchés d'Israël n'était pas une chèvre, mais un bouc, archétype de la sensualité masculine.

Avec la femme, c'est toute la sexualité qui a été démonisée. Le cochon de saint Antoine du désert, dont on continue à parler dans le peuple sans savoir ce qu'il signifie, est l'obsession sexuelle des insatisfaits de l'amour. Le mythe de Don Juan est né en Espagne, pays sec et fortement arabisé. Or Don Juan est le type même de l'obsédé parce qu'insatisfait. Et Nietzsche aura bien raison d'écrire après dix-neuf siècles d'échecs de l'ascétisme judéo-chrétien : « Où

trouver plus d'ordure qu'auprès des saints du désert ? Autour d'eux ce n'est pas le Diable qui danse, c'est le porc. ».

Cette démonisation du sexe n'a hélas pas échoué. Elle est devenue une maladie dont nous sommes tous plus ou moins atteints. La preuve en est que nos défoulements et révoltes se sont produits et se produisent encore à travers un langage ordurier. Quand nous traitons quelqu'un de couillon, de con, de putain, nous parlons le langage des religions du désert. Nous oublions que les prostituées étaient des femmes jadis hautement estimées et respectées, comme le sont les geishas japonaises, comme l'étaient encore les « hôtesses d'accueil » des villes riches dans l'Allemagne de Charles Quint, ce que l'écrivain Fernau a pu établir sur la base d'archives municipales et raconte avec verve dans son ouvrage Et ils n'avaient pas honte… La Renaissance aurait sans doute balayé définitivement l'entreprise chrétienne de démonisation du sexe si le clergé n'avait pas eu un allié inattendu, la syphilis, apparue après la colonisation de l'Amérique du Sud.

Loin d'être fondamentalement pervers et porteur d'imbécillité, le sexe est au contraire, dans sa violence irrationnelle gardienne de la vie, une protection contre le dessèchement rationaliste et une porte ouverte sur les plus vastes perspectives spirituelles, au-delà des illusions de l'individualité. Ceux qui osent aimer vraiment sans réticences découvrent dans le sexe le refuge contre la mort et l'appréhension de l'éternité. Cette libération est le contraire de la chienlit actuelle. Elle est sévèrement exigeante quant au partenaire, à l'ambiance, aux circonstances de l'intimité. Elle est le pôle totalement opposé au sex-show, à 1'unisexe, aux transes hurlantes et à l'homosexualité.

Un autre aspect négatif des religions du désert est la perte de la conscience du temps cyclique. Cette perte est peut-être due à la relative monotonie des saisons dans les déserts tropicaux. Mais nous ne sommes pas en mesure de l'affirmer, car le cycle lunaire et le cycle des jours et des nuits restent clairement constatables. Pourtant la dégénérescence de la conscience du temps est manifeste dans les religions du désert. Comparé aux kalpas indiens, aux soleils aztèques, aux âges d'Hésiode, à la mythologie nordique, le temps biblique est risible. Bien sûr, les théologiens modernes interprètent les « Jours ». Mais malgré les précisions de l'astronomie, de la géologie, de la paléonthologie, de l'archéologie, les témoins de Jéhovah continuent à nous affirmer sans rire que la Terre n'a que

quelques milliers d'années d'existence. Or cette secte est un produit typique des religions du désert.

En effet, celles-ci sont également possédées de la maniaquerie du point final, de l'événement définitif. Les témoins de Jéhovah recrutent par la promesse de l'accession imminente des « justes » à une immortalité de la chair dans un paradis où les enfants pourront jouer avec des fauves devenus herbivores (les plantes, ça n'a pas d'âme, donc on peut les manger). Pour tous les chrétiens, Jésus est le fils unique de Dieu (bien qu'il se soit nommé lui-même Fils de l'Homme), et il assure seul le salut de l'espèce humaine. Mohammed est le sceau des prophètes, c'est-à-dire qu'il en clôt la liste ; tous les oulémas (docteurs de la loi musulmans) sont d'accord sur cette interprétation ; donc tous ceux qui postérieurement à Mohammed se poseront en prophètes seront des imposteurs, des agents du Chitan, un peu comme l'Antéchrist ... Les fidèles du juif Karl Marx, eux-mêmes enfants du paradis définitif post-mortem du christianisme judaïsé chantent « la lutte finale ». Si admirablement honnête par ailleurs envers le judaïsme, Karl Marx n'a pas déjoué le piège du définitif* . À cette illusion répondent la vision de devenir perpétuel du monde nordique, le « Stirb und werde » (meurs et deviens) de Goethe, la verve ironique de Nietzsche : « Les révolutionnaires me font bien rire : ils veulent tous que leur révolution soit la dernière. ». Le monde nordique ne cherche pas le définitif hors du monde et il vit dans le temps cyclique que Nietzsche vient de nous restituer. Il ne fuit pas dans un paradis, car pour lui la Terre n'est pas une vallée de larmes et il n'a pas de mur des lamentations. Au contraire, l'Edda désigne le monde comme le « moulin du joyeux » ou « moulin de la grande chanson » (Frohdismølle, Grottsongrmølle).

* Le cornichon d’honneur à propos de cette idée revient à Jean-Paul Sartre pour sa phrase: «Le marxisme est l’horizon indépasable de la pensée humaine.».

L'examen de leurs tares et qualités spécifiques montre que les cultures sont liées à des aires géographiques et que le mondialisme contemporain est une folie d'ignorants et de brasseurs d'abstractions. Dans la mesure où elle est possible, la paix ne peut être assurée que par des penseurs de haut niveau capables à la fois de respecter les différences et d'en relativiser la signification.

Par les religions du désert, nous avons perdu l'appréhension de la vérité la plus fondamentale pour l'intelligence de l'univers (celui qui

n'a qu'une face, le monde des sphères analogues dans lequel ce qui est en haut est comme ce qui est en bas). Cette vérité est aussi simple qu'inépuisable : le temps est le père de l'espace, mais l'espace est la mesure du temps. C'est cette vérité que Gurnemanz tente de faire percevoir à Parsifal lorsque celui-ci arrive au Burg de Montsalvat. Gurnemanz prononce alors cette phrase mystérieuse : « Ici le temps devient espace. ». Mais Parsifal n'est pas mûr pour une telle révélation. Il va stupidement perpétrer le meurtre du cygne, du pur esprit d'amour qui pénètre tout, de la Dame du chevalier.

La perte de la conscience du temps cyclique est encore plus tragique que risible. Le temps cyclique équilibre l'homme en relativisant les tragédies de sa destinée et en supprimant la barrière infranchissable entre la vie et la mort. Au contraire, l'homme du temps rectiligne se ressent comme un esquif absurde entre deux abîmes infinis : le passé et l'avenir. Il ne peut que nier la valeur du présent par une plongée dans un ascétisme visant à un paradis post-mortem, ou se saouler avec frénésie de ce présent pour échapper à l'angoisse d'un avenir incertain, à des énigmes lancinantes. D'innombrables chrétiens ont choisi la première démarche, la civilisation de la société de consommation la seconde.

Dominé par un Dieu et un roi dont les autorités sont sans partage, l'homme du désert cherche un refuge à sa dignité dans la loi de son Dieu qui, elle au moins, est sans tricherie, sans arbitraire imprévisible. Cette identification fait le révolté indomptable qu'aucun tribunal, aucun bourreau ne fera plier. Infimes par le nombre, les martyrs chrétiens s'expliquent pourtant ainsi. Houston Stewart Chamberlain, gendre de Richard Wagner et penseur peu tendre envers les juifs, constate que ce n'est qu'en Israël que des hommes de petite condition ont osé se planter devant les rois et les traiter de voleurs. Quand l'homme du désert se sent habité de l'esprit de justice et en accord avec son Dieu, plus rien ne le fait reculer.

Contrairement à cette exaltation, l'homme nordique peut affronter les pires situations avec calme lorsqu'il a pris les risques calculés en vue d'une action. Mais sur le plan des principes il est plutôt inconsistant et apte aux compromis. Son sens des valeurs est plus intuitif et sentimental que raisonné et spirituel. La longue et tragique histoire des marchandages entre les rois germaniques païens et l'Église romaine illustre abondamment notre affirmation.

Nous venons de montrer quelles antinomies et difficultés de compréhension réciproque existent entre le monde nordique et le

monde du désert, deux mondes qui constituent l'essentiel des courants qui ont déferlé sur la Méditerranée. Nous avons révélé les causes de ces antinomies en ce qui concerne les archétypes. En outre, nous devons savoir quelle catastrophique synthèse s'est opérée entre l'héroïsme nordique et le fanatisme des religions du désert. Cette synthèse est maximale et la plus évidente dans le conquistador dont la puissance de génocide ne s'est rendue que trop célèbre. À l'heure où notre science, notre technique et notre mode de vie font peser sur nous plusieurs menaces de destruction totale, nous devons savoir de quels démons nous sommes habités et d'où viennent ces démons. Nous devons prendre aussi conscience des antinomies, affrontements et compromis à travers lesquels nous avons abouti à notre nihilisme actuel. Seule une telle prise de conscience peut permettre à la fois à chaque ethnie de préserver ses valeurs les plus indispensables et de ne pas se laisser entraîner à des haines aveugles.

L'influence des archétypes est un immense problème que nous sommes les premiers à aborder sur le plan socioculturel et historique, et elle ne se limite pas aux questions de soleil et d'eau. Il est probable et souhaitable que des chercheurs mieux armés que nous fassent des découvertes nombreuses et précises au-delà de ce début.

La montagne est le haut-lieu des révélations. Moise, le druide, l'ermite y entendent le divin dans le vent et l'éclair. Mais prenons garde : les révélations sont des chocs qui se transmettent à travers l'âme du medium, se chargent et se colorent du contenu de celle-ci. D'où le mélange de sublime et de vulgaire, de vérité et d'erreur que toutes contiennent. Le chercheur et l'appelé vont accomplir sur la montagne leur catharsis, l'enduro des cathares. Ils en redescendent parfois galvanisés d'un message et conducteurs de foules, voire de peuples.

La plaine est favorable aux grandes ivresses collectives, aux ruées des nomades. Le montagnard se sent en position de force sur ses sommets d'où il domine l'horizon ; le mode de vie, la corruption des autres ne le dérangent pas. L'homme des plaines marche vers des lointains que son regard embrasse mal, à la recherche d'une sécurité ou de nouvelles pâtures. Homme d'une vie relativement facile et simple, imprégné de liberté par l'ampleur des paysages et des chevauchées, il hait l'étroitesse des villes et leur corruption. Les Goths quittent en hâte Rome en déclarant que « vivre dans une telle

ville c'est s'enterrer vivant ». À l'empereur de Byzance qui pense l'éblouir de son luxe, Attila déclare mettre son honneur à vivre aussi simplement que le plus pauvre de ses guerriers. Mais le pasteur finit souvent par se sédentariser et subir la séduction des villes. Il remplace dans un premier temps les dieux de la guerre par ceux de la fécondité, dans un second temps ces derniers par les dieux législateurs. Ces processus ont été clairement mis en évidence par Georges Dumézil et nous renvoyons le lecteur désireux d'approfondir ce sujet aux ouvrages de cet auteur.

Comme nous l'avons précédemment exposé, la mer donne naissance aux cultes de Vénus. Même dans le christianisme, qui véhicule pourtant un lourd héritage des religions du désert, la mère de Dieu porte le nom de Marie, la femme de la mer. Le dictionnaire de la Bible confirme que la forme araméenne Myriam, a la même signification que la forme latinisée : « la femme de la mer, la belle femme ». Les femmes proches de Jésus s'appellent toutes Marie ou Marthe. La procession de Sainte-Sarah-la-Noire, la sainte des romanichels aux Saintes-Maries-de-la-Mer, région marécageuse s'il en est, rappelle irrésistiblement les processions antiques de la déesse Nerthus chez les Ingwäones de Hollande.

Les civilisations vénériennes sont joyeuses. Nous ne pensons pas seulement à Venise, à ses carnavals et bals masqués, aux personnages paillards de la Commedia dell'arte. Nous avons déjà vu que chez les Nordiques, la marche cyclique du monde s'appelait « moulin du joyeux, moulin de la grande chanson ». Vénus est la déesse honorée dans tout ce que la vie offre de bon. La série des runes commence par F, l'initiale de Freya, la Vénus nordique. Dans les langues germaniques, la plupart des mots exprimant des états agréables, des sentiments positifs commencent par fr, comme le nom de la déesse. En voici une série significative en ce qui concerne l'allemand : Frau (femme), frei (libre), froh, Freude (joyeux, joie), Freund, Freundin (ami, amie, celui ou celle dont la présence nous cause de la joie), Friede (paix), Frühe (heure matinale, joyeuse), früh (tôt), Frühling (printemps), frisch (frais, contraire de rassis), fromm (pieux). Comme les langues scandinaves avec vân et vânlig, la langue allemande contient aussi quelques survivances du plus ancien nom de Vénus, Wanda, prénom qui est fréquent en Scandinavie, dans les Pays Baltes, en Pologne et Allemagne du Nord. Le mot Wonne signifie « volupté » et Wunder « merveille ».

Certains m'ont accusé d'extrapoler et évoquent le fait que des mots neutres ou négatifs peuvent aussi commencer par fr ou contenir v,n,d : Frosch (grenouille), Wind (vent), Wand (mur), Wunde (blessure). La grenouille est un animal du marécage et il est logique que son nom présente une parenté avec la déesse de ces lieux. Le vent, surtout le vent du Sud, exerce sur de nombreux humains une influence aphrodisiaque ; la littérature des pays alpins évoque souvent le fait à propos du Fœhn. La rune Is symbolise à la fois la glace et la beauté ; donc rien d'étonnant à ce que le gel se dise Frost. Quant à la blessure, il y aurait beaucoup à dire. Il y a d'une part l'ambivalence sadomasochiste de la douleur susceptible de débordements pathologiques, mais présente chez tous les humains et qui pourrait bien un jour nous doter d'une psycho-prophylaxie sans toxines ; n'existe-t-elle pas déjà dans l'accouchement « sans douleurs » ? Rappelons aussi que chez de très nombreux peuples primitifs les rites de fécondité et de puberté contiennent des éléments sadomasochistes. Enfin, chez de nombreux primitifs également, la blessure reçue à la guerre ou à la chasse est la marque de virilité qui autorise un jeune homme à briguer la main d'une jeune fille.

Gardons-nous donc d'être subjectifs et d'appliquer nos critères de positivité et de négativité à des cultures lointaines que nous devons aborder avec la plus extrême prudence de jugement.

Les peuples de Vénus se confondent largement avec l'ensemble germanique et lui ont donné une imprégnation culturelle dominante. Rappelons les Wendel du lac Mälar, les Vandales de la Baltique, les Wendes de la forêt de la Sprée, les Ingwäones de Hollande et tout l'ensemble des Vanes dont la fusion avec les Ases (cavaliers venus d'Asie, porteurs de la hache de guerre, de l'incinération, des urnes funéraires et du patriarcat) a constitué la quasi-totalité de l'ancestralité européenne. On constate dans ces régions d'étranges survivances du culte de Vénus. La liberté sexuelle et le faible degré de pudeur des femmes nordiques sont bien connus. Mais il est aussi d'autres indices. Le cuivre est le métal de Vénus, comme le fer est celui de Mars, l'étain celui de Jupiter, le plomb celui de Saturne, l'or celui du Soleil, l'argent celui de la Lune. Or nulle part au monde on ne retrouve une quantité de toitures de cuivre comme en Germanie nordique. La peinture rougeâtre qui recouvre presque toutes les maisons de bois suédoises est extraite du minerai de cuivre. C'est aussi en Germanie que fut transmise ou retrouvée, puis abondamment utilisée. la puissance thérapeutique des bains de

boue. Les Moorbäder, (baignoires creusées dans la tourbe), s'y comptent par milliers. Dominés inconsciemment par ces cultures, les Européens écrivent de gauche à droite et sautent à cheval par la gauche, les trains roulent à gauche, et l'Angleterre a conservé la circulation routière à gauche que les Scandinaves ont maintenant abandonnée. Il y a là une préférence instinctive donnée au féminin. Les Sémites écrivent de droite à gauche et sautent à cheval par la droite.

Le bleu roi (féminin) est la couleur royale des Germains, la pourpre (masculine) la couleur royale des Romains et des Orientaux.

Nous mangeons du boudin et la soupe de sang est le plat national suédois. Les rites kashers et musulmans sur la manière de saigner les animaux expriment le tabou du sang qui a sans doute son origine dans l'horreur du sang menstruel ; cette dernière est restée vive au point d'interdire aux femmes et aux filles de lever les yeux pendant leurs règles. Nous mangeons sans problèmes du porc et des rongeurs (lapins, lièvres, écureuils) ; ces animaux prolifiques sont tabous chez les Sémites.

Le culte de Vénus appelle son complément : celui de Mars. C'est pourquoi le saint pilon surmontait la grotte de Vénus à la Sainte Baume. C'est aussi pourquoi le roi des Vandales était le Gänserich, (le jars), oiseau de Mars. Les Germains honoraient le fer, métal de Mars. Les rois lombards portaient une couronne de fer. Une chanson viking conseillait : « Ne te sens pas inférieur au marchand ; ton acier vaut mieux que son or. ». La plus haute décoration de l'armée allemande reste la croix de fer. De l'Antiquité à Wagner, le thème de la malédiction de l'or imprègne toute la culture germanique, alors qu'Orientaux et Méditerranéens ont le culte de l'or et négativisent cet âge de fer joyeusement assumé par les Germains.

On ne résoudra pas tant d'antinomies avec des théories et des discours sur la fraternité universelle. Les échecs successifs du bouddhisme, du christianisme, de l'islam et du marxisme sont là pour en témoigner.

La forêt est le lieu de prédilection des cultes animistes, des mystères, des initiations totémiques. Rappelons que dans notre esprit le terme animiste n'est nullement dépréciateur. À l'heure où la sensibilité des végétaux aux sentiments humains et à la musique a été démontrée, où les conversions d'ondes révèlent une parenté entre les cris des hommes et les réactions des plantes aux

interventions agréables et aux traumatismes, où les interactions du champ magnétique terrestre, des champs magnétiques des arbres et de ceux des cerveaux humains sont également démontrées (Théodor von Sucek), les théologiens des religions du désert feraient bien de ravaler leur morgue et de se pencher sur tout ce qu'ils ont persécuté et détruit pendant deux millénaires.

Effrayante de loin pour qui l'aborde, la forêt est protectrice pour qui s'y est intégré. Elle est par là l'archétype universel du temple. Henri Vincenot a probablement raison en affirmant que l'art dit gothique est en réalité goatique, du mot celte goat qui signifie « forêt ». Sans conclure, nous rappelons l'évidente ressemblance d'une nef gothique et d'une voûte d'arbres nobles ; en outre, les édifices gothiques sont extrêmement rares sur les terres de culture wisigothique (Provence, Languedoc, Aquitaine, Espagne) ; à contrario, ils foisonnent en Bretagne, dans la moitié nord de la France, les Flandres, puis se raréfient dans les pays plus spécifiquement germaniques. Celtes et Germains n'avaient pas d'autres temples que la forêt, des bosquets sacrés (heilige Haine) ou des arbres majestueux. Les enclos de buis de nos campagnes sont une survivance de ces bosquets sacrés. Chez les Germains, la forêt (der Wald) avait donné leur nom aux divinités : die Waltenden, ou die Gewalten, les puissances, ceux et celles qui exercent la puissance. Chouans et charbonniers sont chez eux dans la forêt et s'y transmettent à l'écart du monde profane les vérités persécutées.

Lié au ciel par ses ramures et à la terre par ses racines, l'arbre est le symbole de la condition humaine, l'âme de la vie terrestre (l'Yggdrasyll des Celtes et des Germains). Au XIIIe siècle de l'ère « chrétienne », le roi Saint Louis et le tribunal populaire de la Sainte-Vehme rendent encore l'un et l'autre la justice sous un chêne.

La forêt est le haut lieu de la religion de l'immanence, du « divin immergé dans la matière », selon l'expression de Teilhard de Chardin, alors que le désert ne connaît le divin que comme tyran immatériel. Contre ce tyran l'athéisme aura bientôt beau jeu ...

Bien que l'impérialisme de la Bible soit historiquement plus chrétien que juif, il convient de dénoncer ici une prétention convergente des deux religions en cause. Walther Rathenau, chancelier israélite de la République de Weimar, a déclaré : « Savez-vous quelle est notre mission sur terre ? C'est d'amener tous les hommes au pied du Sinaï. Si vous n'écoutez pas Moïse, c'est Jésus qui vous y amène ; et si vous n'écoutez pas Jésus, c'est Karl Marx. ».

Le pape Pie XI a tenu un propos équivalent peu avant la seconde guerre mondiale : « Spirituellement nous sommes tous des Sémites. ». Ces deux déclarations résument tout le viol des consciences qui a abouti au nihilisme contemporain. Le monde européen ne peut guérir qu'en éradiquant ses maladies, c'est-à-dire les religions du désert, tout leur bagage théorique ou inexprimé, monothéisme, temps rectiligne et démonisation du sexe.

Le mot Sinaï signifie « montagne de l'homme de la Lune ». Quel horrible dessèchement nous est ainsi annoncé ! Dessèchement matérialisé par les synagogues, les temples protestants, le style jésuite. La réaction contre ce dessèchement fut le style baroque et rococo, bon pour des salles de spectacles profanes, des pâtisseries, des salons de thé, mais non pour des édifices religieux. Une ruine spirituelle n'est jamais facile à réparer.

Chaque peuple est libre de ses choix. Nous voudrions pourtant rappeler ici aux juifs que la loi de Moïse ne s'est imposée chez eux qu'au prix de féroces persécutions. Plutôt que fonder leur résurgence sur Moise et ses successeurs fanatiques qui leur ont ordonné le génocide anticananéen, de « tuer chez les Amalécites même les vaches », ne gagneraient-ils pas en se référant à Salomon, image de sagesse et de tolérance universellement respectée ?

Né au milieu des peuples du désert, refusé avec le plus d'obstination par ceux-ci, répandu par la violence et la ruse chez les peuples de la forêt et de la mer, le christianisme n'a jamais profondément mordu sur l'Européen, ne s'est implanté et n'a survécu que dans les équivoques. Il n'est pas exagéré de dire : « Autant de chrétiens, autant d'hérétiques ».

Cela nous amène à poser la question la plus grave pour l'Europe et l'Amérique : qu'est le christianisme ? Ou plutôt : que sont les christianismes ? Sans méconnaître l'énormité du problème, nous allons tenter d'y apporter quelques éclaircissements.

Le christianisme, religion de Vénus

L'opinion selon laquelle le christianisme est une suite du judaïsme et de lui seul a prévalu pendant dix-neuf siècles et n'est pas encore surmontée. On condescend à admettre que les autres religions étaient une marche d'approche, mais on maintient que le judaïsme était la seule terre suffisamment fertile pour la germination

du Nouveau Testament, de la Nouvelle Alliance. Les Évangiles font dire à Jésus à propos de son enseignement et de la loi de Moise : « Je ne suis pas venu pour abolir, mais pour compléter. ». Il y a peut-être eu là une inversion des termes. Selon le contexte, il serait plus vraisemblable d'avoir à lire : « Je ne suis pas venu pour compléter, mais pour abolir. ». Cela étant un scandale inacceptable pour les juifs et le christianisme s'étant développé d'abord en milieu juif, cette inversion est vraisemblable et n'a même pas eu besoin d'être volontaire pour se produire. Je n'en veux pour preuve qu'un contresens semblable de la part d'un traducteur de Nietzsche : là où ce dernier avait écrit : « Où donc est l'éclair qui doit vous lécher de sa langue ? Où donc est la folie qu'il faut vous inoculer ? », le traducteur en question (sans doute un étudiant ayant travaillé pour un professeur qui n'a pas vérifié d'assez près) n'a pu digérer que Nietzsche appelle une éruption irrationnelle, une « folie », au secours contre notre mesquinerie et a traduit : « Quelle est la folie contre laquelle il faut vous vacciner ? » Par bonheur, cette énormité a été rectifiée dans la seconde édition de la traduction incriminée.

Nous verrons qu'on peut distinguer dans les Évangiles quatre éléments différents : les enthousiasmes d'un mystique galiléen, les réminiscences de l'éducation juive de ce mystique, les mensonges pieux de disciples directs ou indirects désireux de rallier les juifs à leur prophète et à leur stratégie de noyautage des structures de l'Empire romain, enfin les apports mythiques populaires surgis de l'inconscient collectif.

Pourtant, malgré cette complexité, quand on considère le phénomène chrétien avec des yeux neufs, on découvre toute une convergence d'éléments qui cadrent curieusement avec notre explication archétypique des psychismes et des cultures.

Le christianisme naît en milieu galiléen et la première question à poser est donc : « Les Galiléens étaient-ils juifs, judaïsés ou allogènes ? ». Les juifs ne reconnaissaient pas les Galiléens et les Samaritains comme des compatriotes. « Toi aussi tu en es, ton parler te trahit. » dira la servante de Caïphe à Pierre en train de renier son maître. Si les Galiléens n'étaient pas juifs, qu'étaient-ils ? Les Hyksos étaient des cavaliers et les Philistins des marins d'Occident, de ces « peuples de la mer » chassés des rivages atlantiques par des immersions de côtes et des raz de marée. Nous ne saurions trop conseiller sur ce point la lecture des ouvrages de Jürgen Spanuth sur les Atlantes. Le géant Goliath était un géant galate ; en défiant David

en combat singulier, il se comportait en chef aryen, comme les Horaces et les Curiaces, comme Vercingétorix défiant César en combat singulier, comme Henri l'Oiseleur proposant le duel au roi de Bavière. Cette tradition aryenne du combat des chefs avait pour but d'éviter les grandes effusions de sang et il est bien regrettable qu'elle se soit perdue ...

Après les premières persécutions du Sanhédrin, les Chrétiens vont chercher refuge en Asie Mineure où vivaient, parmi d'autres peuples, ces Galates auxquels Paul de Tarse adressera une de ses épîtres. Or les Galates étaient des Volques, des Gaulois originaires du Languedoc, venus des siècles auparavant avec tous ceux qui essaimèrent en Asie Mineure et particulièrement sur le plateau d'Anatolie. Georges Dumézil dirigea la recherche archéologique dans cette région pendant une vingtaine d'années. Les Galiléens étaient-ils de la même provenance ? Et le petit groupe qui débarqua aux Saintes-Maries-de-la-Mer revenait-il sur la terre ancestrale, découragé par la haine et la persécution d'une religion du désert ? Il n'y aurait rien d'impossible à cela, car les peuples de cette époque conservaient pendant des siècles la mémoire de leur pays et de leur tribu d'origine. C'est ainsi qu'une inscription runique montre qu'à six siècles de distance un paysan du Gotland suédois savait que Dietrich von Bern (Théodoric) était un grand roi issu de sa tribu. Il n'y a pas de preuve certaine de l'origine gauloise des Galiléens ; il n'y a que des indices, mais si nombreux et cohérents qu'on peut les considérer comme des Celtes, comme issus des peuples de la forêt et de la mer.

Peuple de la mer ? Les premiers disciples de Jésus étaient des pêcheurs et ce fait gagne en importance si l'on rappelle que ce métier était honni des juifs.

Réalité ou mythe, la naissance du christianisme repose sur un enchaînement qui donne à réfléchir. En tant qu'expression d'un idéal populaire, ou d'un tournant de cet idéal, un mythe a d'ailleurs sa réalité historique.

Dans les cultes à mystère, actuellement encore dans le vaudou, saint Jean-Baptiste est le maître du feu, du bélier. C'est pourquoi l'imagerie chrétienne le représente avec un mouton et le clergé chrétien a placé ses fêtes de manière à les associer aux feux des solstices. Les premiers chrétiens prendront comme emblème les poissons, signe de l'ère alors commençante, signe d'eau, et le

Baptiste institue le rite d'initiation de son successeur, le baptême par l'eau, l'immersion dans l'archétype de Vénus.

Les juifs reprochent à Jésus de fréquenter les pêcheurs, les publicains, les prostituées. Les Évangiles montrent que ces reproches étaient fondés.

Par trois fois il prend la défense de la femme, non de la femme soumise à la loi du désert, mais de la femme sexuellement assumée : de la femme adultère que la foule s'apprête à lapider, de la Samaritaine dont les mœurs scandalisent les juifs, de la prostituée Marie Madeleine.

Ouvrons ici une parenthèse pour faire justice d'une légende aussi coriace que paradoxale : celle de Jésus essénien. Les Esséniens étaient une secte encore plus rigoriste, plus formaliste que les Pharisiens. Un être aussi libre que Jésus en était aux antipodes. Ou bien il ne les a pas connus, ou bien il s'en est libéré.

Par trois fois également l'enfant est porté au pinacle spirituel : « Laissez venir à moi les petits enfants - Si vous ne redevenez semblables à ces enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des Cieux - S'il arrivait à l'un d'entre vous de causer du scandale devant l'un de ces petits, mieux vaudrait pour lui qu'on lui mît une meule au cou et qu'on le jetât au fond de la mer. ».

L'union conjugale est magnifiée comme une fin en soi, indépendante de la procréation : « Ils ne seront qu'une seule et même chair. ». Enfin le prophète chrétien meurt un vendredi, jour de Vénus. Les fidèles ne parlent pas de son sacrifice, mais de sa passion, et ils commémorent ce jour, non par le jeûne, mais en mangeant du poisson, comme s'il s'agissait d'honorer la déesse née de la mer.

Le christianisme, religion élitiste

Les éléments du message de Jésus qui ont fait scandale, l'ont fait rejeter par les juifs, ignorer ou travestir par ceux qui se réclament de lui, sont marqués de deux signes : celui de la liberté et celui de l'aristocratie. J'ai toujours été stupéfait du degré d'ignorance de leurs Évangiles dans lequel se trouvent de nombreux chrétiens. Le malheureux Galiléen a tellement été défiguré en consolateur des avilis, en « camarade charpentier » par les socialistes de l'époque naïve qu'une mise au point s'impose.

Jésus place l'homme devant sa responsabilité spirituelle : « En vain le chercheriez-vous ailleurs, car le royaume des Cieux est en vous. ». Une telle phrase pose une religion des Forts : plus rien à espérer des simagrées, de l'obéissance à la loi. Seul l'épanouissement du divin intérieur est accession à la joie suprême. Subjectivisme ? Qu'on m'explique alors cette autre parole, « Ne saviez-vous point que vous êtes des dieux ? » Eh oui : il n'y a pas que Pythagore pour le dire.

Un douceâtre aux airs penchés, du genre à donner bonne conscience aux homosexuels ? « Le royaume des Cieux appartient aux violents. Depuis Jean ce sont les violents qui s'en emparent. ». Mais oui, vérifiez : c'est bien dans l'Évangile. Et quel élitisme dans ces paroles : « Il y aura beaucoup d'appelés, mais peu d'élus - Ne jetez pas de perles aux pourceaux de peur qu'ils ne les piétinent et ne vous dévorent - Laisse les morts enterrer les morts et suis-moi - Pourquoi parles-tu en paraboles ? Pour que tous ceux qui ont des oreilles n'entendent point et que tous ceux qui ont des yeux ne voient point. ».

L'eau et l'air, les archétypes doux, sont porteurs de liberté. Jésus se fait le défenseur des femmes libres et une fois même, il a le cri de la révolte totale : « Le Fils de l'Homme est maître même du Sabbat. ». Il se heurte fréquemment à la loi mosaïque. Le commandement du Sabbat étant le plus rigoureux de cette loi, quiconque s'affirmait maître même du Sabbat s'affirmait du même coup maître de la totalité de la loi. L'Église romaine a fort bien compris la chose, et c'est pourquoi elle a escamoté le « même » de la réponse de Jésus. Cette idée d'un Fils de l'Homme maître de la totalité de la loi, ne tenant sa loi que de lui-même, est absolument nietzschéenne dix-huit siècles avant Nietzsche. Le Fils de l'Homme, sur lequel les clercs donnent une interprétation mesquine et vaseuse, qu'ils réduisent à un exemplaire unique, destiné à nous donner une sensation d'écrasement, est, tout comme le Surhomme de Nietzsche, la promesse de la prochaine mutation de l'être appelé à succéder à l'homme sur la chaîne ascendante de l'évolution, de la mutation concernant le « peu d'élus » capables de croire en elle et d'œuvrer en vue de son accomplissement.

Toute cette puissante veine élitiste du message de Jésus fut et reste occultée. Le sirupeux « sermon sur la montagne », que tous les théologiens sérieux reconnaissent comme apocryphe, ce sermon berceur de tous les ressentiments des faibles a été substitué à

l'Évangile libre et élitiste. Dans ses Lettres aux sept Églises qui précèdent l'Apocalypse, Jean de Patmos tonne de manière réitérée contre « ceux qui se prétendent juifs, mais ne sont pas juifs et sèment la perturbation dans nos communautés ». Voilà un langage qui a le mérite d'être clair : le jeune christianisme est affaire juive. Paul de Tarse se fait prophète du melting-pot nivellateur par le bas : « Grâce au Christ il n'y aura plus ni juifs, ni Grecs, ni maîtres, ni esclaves, ni hommes, ni femmes ». Avec le mondialisme, l'égalitarisme et 1'unisexe ; nous y sommes !

L'Apocalypse, elle-même, est un paquet de haine écumante contre Rome. La nouvelle Babylone, la bête aux sept têtes, c'est Rome, la ville aux sept collines. Au cours des premiers siècles, apôtres, pères de l'Église et saints du désert, comme ces stylites d'Égypte juchés sur une obélisque, vont s'acharner contre la chair et la femme. Le christianisme subit donc non seulement une altération, mais une inversion de ses valeurs fondamentales. Empêchée de jouer son rôle chez les peuples du désert, persécutée par les rabbins, défigurée par ses défenseurs, la nouvelle religion ne pourra pas restituer la femme digne là où elle manque, et elle va paradoxalement devenir l'instrument de sa dégradation en Europe. Nietzsche aura raison d'écrire : « Le christianisme a empoisonné Éros ; le petit dieu n'en est pas mort, mais il est devenu vicieux. ». Pendant un millénaire, le culte de Marie, la femme de la mer, la Vénus chrétienne, sera hérétique. Il faudra toute la pesanteur des coutumes populaires et la puissance de la chevalerie pour le faire tolérer.

J'entends déjà l'objection : « Si Jésus était élitiste, comment expliquez vous ses mauvaises fréquentation ? ». La réponse est simple : l'élite n'a jamais été conformiste. La décadence des cultures et des sociétés est un phénomène aussi normal et inévitable que le vieillissement des individus. Pour faire place à la vie, les révolutionnaires font sur le plan socio-historique ce que Freud appelle « le meurtre du père » sur le plan familial.

À la fois très rares et pouvant pourtant provenir de toutes les classes d'une société moribonde, les révolutionnaires sont tout autant une élite que le sont les gardiens incorruptibles de la loi aux époques saines. Malheureusement, les révolutionnaires chrétiens, à la fois libertaires et élitistes, furent vite submergés par une perfide entreprise de destruction des gentils, entreprise menée avec un incroyable degré de lucidité et de patience. Le christianisme devint

vite l'instrument de destruction d'une Rome déjà submergée par ses conquêtes, instrument du noyautage juif, comme le culte d'Isis était celui du noyautage égyptien et le mithraïsme celui du noyautage perse. Sur ce dernier, on ne saurait trop conseiller la lecture de l'histoire de l'empereur Julien par Benoist-Méchin, le Rêve calciné ; on y découvre avec effroi comment les prêtres mithraïstes s'emparent de l'esprit d'un adolescent orphelin, le font accéder au trône impérial et l'entraînent finalement dans une expédition suicidaire pour la puissance romaine. Dans les brûlants déserts de Perse, en plein été, l'armée de Julien fondra en quelques jours. Dans Antioche, la ville la plus chrétienne et la plus corrompue de cette époque, les chrétiens ont deviné la manœuvre des mithraïstes. Les tenants des deux 'religions du désert sont rivaux, mais pourtant spontanément complices contre Rome et un empereur dont la vertu inquiète la canaille enrichie. Alors on se murmure une sinistre plaisanterie : « Savez-vous ce que fait le fils du charpentier ? Il fabrique un cercueil. ». Au début des années 20, un publiciste juif américain répondit aux attaques présentant les juifs comme les promoteurs de la Révolution russe et du bolchevisme, et sa réponse contient un aveu incroyable : « À supposer que ce fût vrai, cela n'aurait que la dimension d'une bagarre de rue en comparaison avec ce que vous a infligé Paul de Tarse. ». Depuis les apôtres Jean et Paul rien n'a varié, car les forces profondes restent les mêmes. Depuis les débuts du monde, les faibles et les tarés haïssent les êtres de bonne venue et mettent tout en œuvre pour les dominer et les détruire, comme l'a montré Nietzsche.

Il en fut des symboles comme de la doctrine. L'emblème adéquat des poissons fut bientôt remplacé par la croix, horreur sur laquelle on mourait immobilisé et asphyxié, « symbole de fixité » contraire aux croix païennes qui expriment toutes la rotation, le mouvement. La référence à l'élément de Vénus et au temps cyclique fut éliminée par le psychisme du désert. Ce n'est pas davantage un hasard si les fous furieux de l'Inquisition ont choisi le feu pour tuer leurs adversaires ; leur inconscient les a poussés à sacrifier leurs ennemis à l'archétype de leur religion de malades. Pour donner à ce fait le poids qu'il mérite, rappelons que la chair brûle très mal, exige d'énormes quantités de bois ; la décapitation, la pendaison, la noyade auraient été bien plus commodes et rapides. L'exécution par le feu ne relève d'aucune tradition antique et n'a donc pas d'explication hors du psychisme du désert.

Pour ceux qui restent sceptiques sur cette explication archétypique, je veux évoquer un fait concernant l'archétype opposé : l'eau. Lorsque Saint Louis publia un édit contre les ribaudes, il les assigna à résidence sur les bords de Seine ; sans être conscient du ressort de son choix, il envoya Vénus vers son élément. Ce bord d'eau a donné par déformation le mot bordel. Démonisés et refoulés, les instincts sexuels vont tourner en cruauté et l'ère dite chrétienne verra le plus stupéfiant sadomasochisme à prétexte justicier ou expiatoire dans l'histoire connue de notre planète Une résurgence partielle du christianisme vénérien affleure dans certains groupes marginaux, hippies notamment. Mais la majorité des jeunes de ces groupes est ignorante, inconsistante, avilie ; on ne peut espérer d'elle aucune création dynamique pour l'avenir.

Avant de pouvoir reconnaître à quoi nous accrocher pour tenter une survie et un nouveau départ, il est indispensable de discerner clairement les engrenages historiques dont nous véhiculons les souillures. CAR IL EST VITAL DE NE PAS RÉINCULQUER À L'AVENIR LES GERMES PATHOGÈNES DONT NOS CULTURES SONT MORTES ET DONT MÊME NOTRE CIVILISATION VA MOURIR. C'est pourquoi nous devons effectuer un survol critique de l'ère dite chrétienne. Aucune étude, si longue et indigeste soit-elle ne pourrait prétendre être exhaustive sur un sujet d'une telle ampleur. À travers les foisonnements de forces contradictoires, les affrontements aussi myopes que sanglants, les disputes sur des problèmes dont les énoncés sont faux, nous pourrons néanmoins suivre une effrayante ligne de force : une haine de l'Aryen et une volonté de destruction de celui-ci qui en deux millénaires ne se sont jamais démenties.

Pour nous, l'heure de la révolte ouverte a sonné. Face aux religions du désert, à leurs prétentions de supériorité et de validité universelle, nous jetons à la face de leurs docteurs : « Non, messieurs, spirituellement nous ne sommes pas des Sémites. Nous ne le deviendrons jamais. Nous n'irons pas nous prosterner devant le Sinaï dont le législateur bancal n'a pas pensé à nous parler des devoirs envers la nature et les enfants ! Nous démasquerons votre « fraternité » et votre « égalité » qui ne sont que les tremplins de votre perfide tyrannie. ».

En cet âge où nos cieux sont chargés des plus menaçants nuages, nous sommes habités d'une indéfectible certitude : l'Europe va devenir pour la première fois européenne et libre ; sinon il n'y aura

plus d'avenir pour la Terre. Et quoi qu'il advienne, nos ennemis auront gagné toutes les batailles ... sauf la dernière !

TROISIÈME PARTIE :

L'ÈRE DITE CHRÉTIENNE

Les quatre évangiles dans les quatre évangiles

Au chapitre précédent, nous annoncions quatre éléments partiellement inconciliables dans les Évangiles. Nous allons revoir ces éléments de plus près, bien qu'en laissant au lecteur le soin de reprendre, lui-même, une lecture critique du Nouveau Testament et de compléter en détail l'analyse que nous abordons.

Le premier élément est le message d'un mystique galiléen, message de liberté, d'aristocratie et d'amour face à une religion de rigorisme formaliste, de démonisation de la femme et de la matière. Nous nous sommes suffisamment étendus sur ce message dans le chapitre précédent et il est inutile d'y revenir.

Le second élément est l'influence du judaïsme. En procèdent, les discours moroses et morbides, les fulminations contre le vice, les appels à la pénitence. En procèdent également les reflets du Dieu du désert, exclusif et jaloux : « Si quelqu'un vient à moi et ne renie pas son père, sa mère, sa femme et ses enfants, il ne peut être mon disciple - Ceux qui ne sont pas avec moi sont contre moi - Et ceux qui ne veulent pas que je règne sur eux, amenez-les moi et étranglez-les devant moi. ». Ces paroles sont si contraires à la généreuse liberté que manifeste par ailleurs le Galiléen qu'on est en droit de se demander si elles sont authentiques, si elles n'ont pas été ajoutées à des fins politiques pour rallier les juifs.

En procède aussi ce qu'on pourrait appeler l'islam évangélique. Rappelons ici que le mot islam signifie « abandon à la Providence ». Le prophète chrétien a les yeux fermés sur les duretés de la nature. Il ignore quelle impitoyable sélection le froid, la faim, les carnassiers opèrent sur ces petits oiseaux qu'il nous demande d'imiter dans leur prétendue insouciance du lendemain.

Les aspects fanatiques de l'Évangile incitent à une comparaison avec la générosité inconditionnelle du Bouddha, de Nietzsche, de Khalïl Gibran. Les trois exhortent leurs disciples non à les suivre

aveuglément, comme « la voie, la vérité, la vie », mais à se trouver eux-mêmes.

Pour conclure sur l'élément judaïque des Évangiles, citons une phrase du Gai Savoir de Nietzsche : « Un juge, même clément, n'est jamais un objet d'amour. Le fondateur du christianisme n'a pas senti assez finement sur ce point : il était trop juif. ».

Le troisième élément est constitué par les remarques fallacieuses qui ne sont point de la bouche du Nazaréen et ont pour but de démontrer aux juifs que le Messie, le libérateur d'Israël annoncé depuis des siècles par les prophètes est bien ce Jésus condamné comme agitateur.

Pour comprendre ce troisième élément, il faut évoquer les circonstances politiques contemporaines de Jésus. Les juifs sont incapables d'assurer la sécurité des routes commerciales au Moyen-Orient. Cette situation provoque l'intervention des grandes puissances de l'époque. À peine libérés de la tutelle des Grecs par la guerre des Macchabées, les juifs tombent sous la domination romaine. Celle-ci poussait le respect de la personnalité des peuples au-delà de ce qui est actuellement concevable. Ainsi, en Palestine, les officiers romains firent retirer les effigies de César de leurs enseignes afin de ne pas offenser la loi juive qui interdit non seulement la représentation de Dieu, mais aussi « de tout ce qui vit sur terre, dans les airs et dans les eaux ». Mais ces précautions ne pouvaient empêcher la haine. La belle allure des légionnaires, l'impression de force tranquille, leur aisance de comportement allaient immanquablement allumer la haine dans le chaos racial araméen. Une sourde et fanatique révolte agitait Israël, provoquant attentats, répression et peur. Certains prêtres juifs, pseudo loyalistes envers l'occupant, craindront que ce « roi des Juifs » ne suscite des troubles suivis de représailles et tireront la conclusion politique logique de cette situation « Plutôt voir périr un homme que tout le peuple. ». Ils forceront la main à Ponce Pilate, pour bien se démarquer des agitateurs, et évoqueront le risque d'accusation de trahison : « Si tu es l'ami de César, tu ne dois point relâcher cet homme. ». En jouant ce jeu abject, la haute prêtrise juive faisait coup double : d'une part elle se mettait à l'abri en cas de troubles et de brutale répression romaine, d'autre part elle se débarrassait d'un prophète gênant tout en se donnant l'air de vouloir protéger le peuple. Toute la savante hypocrisie de ce jeu apparaît dans la

préférence accordée à Barrabas qui, lui, était bien un agitateur nationaliste.

La mort du prêcheur scandaleux ne suffit pas à la haute prêtrise qui redoute l'action des disciples. Elle conseille aux Romains de faire surveiller le tombeau, les disciples ayant l'intention de faire disparaître le cadavre afin de prétendre à une résurrection et d'agiter le peuple (toujours la même hantise !) L'enlèvement résurrecteur s'étant quand même produit. sans doute grâce à la corruption d'une sentinelle, les juifs restent profondément divisés sur l'attitude à adopter envers les Romains. Certains restent partisans de la collaboration, comme ce Paul de Tarse qui persécute les chrétiens par ordre du Sanhédrin, d'autres voudraient recommencer une guerre des Macchabbées, comme ce Ben Hur qui donna matière à un livre et à deux films. Les chrétiens, eux, pensent parvenir à dominer Rome par noyautage de ses structures administratives et militaires. Et pour être crédibles ils n'hésitent pas à distordre la figure de leur prophète pour l'adapter à la sensibilité juive et aux annonces d'un Messie dans l'Ancien Testament. Une preuve particulièrement évidente de ces tricheries se trouve au début de l'Évangile, dans la généalogie de Jésus. Celle-ci nous expose la lignée de David aboutissant à Joseph, selon le dogme chrétien père seulement adoptif. Bientôt Jésus sera pourtant appelé « fils de David », faute de quoi il ne serait pas pris au sérieux par les juifs de la diaspora. La puissance financière de ces derniers, leur masse démographique dans Rome étaient déjà énormes. Les chrétiens avaient tout intérêt à se les concilier et ne pouvaient démarrer leur projet qu'avec leur appui.

Nous ne faisons pas ici de la dispute théologique. Nos considérations portent sur des choses qui nous semblent absurdes, et même sordides. Mais il nous faut mettre à nu les méthodes et les ressorts d'un mensonge qui a pesé lourd dans cette inversion du christianisme si catastrophique pour l'Europe. Il ne s'agit pas seulement d'éclairer et réécrire l'histoire. Il s'agit de préserver l'avenir, de nos enfants. Actuellement, la vision prophétique de l'empereur Julien, dit l'apostat, est en bonne voie de réalisation : « Si les chrétiens triomphent, dans deux mille ans les juifs seront maîtres du monde. ». Ils le sont déjà de manière occulte ; ils commencent à se dévoiler et leur impudence croît d'année en année. Un jour, peut-être proche, où ils pourront se dévoiler totalement, tout sera définitivement perdu pour la liberté et la dignité. Comprendre avec précision le jeu occulte est une question de vie ou de mort pour toute

la race blanche et les valeurs qu'elle porte dans ses gènes, y compris celles qu'une gauche aveugle et mondialiste prône bruyamment tout en œuvrant à leur ultime destruction.

Car le danger pour ses valeurs ne vient pas d'hypothétiques fascistes qui ne sont plus rien et ne seront jamais plus rien dans l'histoire européenne. Il vient au contraire de ceux qui les dénoncent le plus fort.

Le quatrième élément des Évangiles est le mythe populaire qui s'accorde souvent avec la mystique galiléenne. Les Européens ont campé un Christ assez semblable au meilleur d'eux-mêmes en se basant sur quelques données des Évangiles. Le Jésus ami des enfants, protecteur de la femme, chassant les marchands du temple, dénonçant les Pharisiens est incarné dans l'imagerie européenne par un superbe barbu blond qu'on serait moins surpris de rencontrer dans Moscou ou Berlin que dans Jérusalem. La description des avatars de la naissance et de la prime enfance du prophète s'est fondue sans problème dans ce culte nordique de l'enfance qui culminait au solstice d'hiver. Bien que basés sur l'Évangile, ces éléments se sont développés principalement hors de celui-ci. Ils ont donné non seulement la légende dorée, mais aussi une importante partie de l'art européen.

Remarquons en conclusion de ce chapitre qu'un mythe possède une forme de réalité qui fait de lui un événement historique important : en tant que création de l'inconscient collectif, il représente une poussée de l'idéal dans une direction donnée. Nous utilisons le terme d'idéal dans le sens platonicien d'idées-forces capables de remodeler une partie du monde en ce qui concerne l'éthique, les institutions, la répartition des biens, les expansions et récessions territoriales.

Le caractère composite des Évangiles contient les germes de leur élimination. « Il est dans la nature de ce qui est composite de se décomposer » a dit le Bouddha. L'Évangile s'exprime de manière équivalente : « Une maison divisée contre elle-même périra. » (Que tout ceci est donc méchant envers le métissage et le chaos racial ! Ne faudrait-il pas interdire Bouddha et Jésus pour incitation à la discrimination et à la haine raciale ?)

Que les bonnes âmes se rassurent : les Évangiles ne seront pas plus interdits pour cela qu'ils ne le seront pour provocation au meurtre (« et ceux qui ne veulent pas que je règne sur eux, amenez-les moi et étranglez-les devant moi »). Une légende tenace court

dans le peuple depuis plus d'un millénaire : la fin des temps verra la conversion des juifs. Il est fort possible que ceux-ci adoptent prochainement le christianisme. Tel qu'il est aujourd'hui, ce dernier pourrait devenir leur plus commode instrument de domination. Les juifs de ce siècle ne feraient alors que rejoindre les premiers chrétiens dans leur entreprise de noyautage du pouvoir. Tout penseur objectif ne pourra nier que les Évangiles sont bourrés d'équivoques et d'incompatibilités. Nous allons examiner maintenant dans quel terrain la semence de tant de contradictions a pu se développer.

Le christianisme entre la psychose de l’avoir et la psychose de l’être

Nous avons vu que la puissance écrasante du Soleil engendre le monothéisme et la monarchie absolue de droit divin. Face aux dominateurs jaloux la vie de l'Oriental se fait discrète. L'Oriental devient facilement obséquieux et il est prudent dans l'étalage de sa richesse, de son bonheur. Il redoute de provoquer la convoitise et la jalousie des puissants. Sa maison a des murs uniformes avec peu de portes et fenêtres, ce qui est autant une défense contre la curiosité que contre le Soleil. La beauté et le luxe sont tournés vers l'intérieur, le patio. Les petites fenêtres sont grillagées et la porte puissamment verrouillée. Il est difficile de juger de la condition sociale de l'Oriental à son aspect. Un commerçant milliardaire peut fort bien se promener dans la rue en blouse grise, comme un simple magasinier. L'Oriental aime accumuler des richesses qui font sa force face au pouvoir politique ; mais cette force est tenue soigneusement cachée et il est difficile d'en obtenir l'aveu, encore plus difficile d'aborder la question d'un prêt que le possédant ne demande pourtant qu'à consentir. La mainmise juive sur l'Europe, déjà très avancée dans Rome avant Jésus, s'explique en grande partie par ce qui précède. La partie fut d'autant plus facile pour les juifs que, sauf rares exceptions comme la réaction brutale de Philippe le Bel, les nobles et monarques européens furent honnêtes avec les usuriers, car ils étaient liés par leur sens de l'honneur. En Orient, les choses allèrent moins bien pour les juifs, car ils eurent à faire à des semblables qui les voyaient venir et à des puissants qui ne se gênaient pas pour les dépouiller.

L'Européen, le Nordique et le Romain surtout, sont affectés de la psychose inverse : celle de l'être qui dégénère vite en besoin de

paraître. Alors que la misère de l'Orient s'étale en mendicité, celle de l'Europe se cache, car la misère est assimilée à la faiblesse, donc honteuse. Aucune notion de chance et de malchance, de « mektoub », ne vient tempérer le sentiment d'écrasement du pauvre, rendu plus cruel par l'ostentation du riche. On emprunte donc s'il le faut, on se ruine en intérêts, on gage sa terre et autres biens, mais on étale des signes de richesse sans lesquels il n'est pas de dignité sociale en Occident. C'est ainsi que les usuriers purent dominer la noblesse et les souverains (pensons à Fugger et Charles Quint) et que de nos jours l'appareil bancaire, qui est devenu un gouvernement mondial de fait, a endetté toute la production industrielle et artisanale, a imposé les pires folies économiques, affamant d'une part le tiers-monde pour alimenter les pays industriels en même temps qu'il ruine la paysannerie de ces derniers.
Le philosophe américain Emerson a bien fait ressortir cette psychose en écrivant que l'Angleterre était le pays où l'on exigeait le plus que l'individu affiche sa condition sociale, abusivement assimilée à sa valeur humaine : « Vous me dites que vous avez du mérite ... Mais pourquoi n'avez vous pas un équipage de chevaux, des habits de bonne coupe ? ». Nos critères de jugement n'ont pas changé depuis Emerson et des millions de jeunes se sont vu refuser des situations pour lesquelles ils avaient les capacités requises, simplement parce qu'ils étaient trop pauvres pour afficher même un semblant d'aisance, trop démunis de biens immobiliers pour obtenir un prêt. Les inévitables timidités et inhibitions dues à la pauvreté ont aussi gravement faussé le jeu de la nécessaire circulation des élites.

Au début de la pénétration chrétienne, l'Europe est plongée dans une psychose d'affirmation de l'être par la violence, le besoin maladif de remettre sans cesse l'existence en jeu. C'est l'époque du cirque et des gladiateurs auxquels le spectateur s'identifie, tout comme nous le faisons avec les gangsters, policiers et héros de westerns, le derrière dans notre fauteuil. Chacun a besoin de s'affirmer fort et vainqueur, soit personnellement, soit à travers la puissance de Rome. Les Romains jouent leur fortune aux courses de chevaux et parient sur des gladiateurs. Les Germains jouent aux dés et ne se contentent pas de risquer leur fortune ; ils engagent aussi leurs femmes, leurs enfants et même leur condition d'hommes libres. Le prestige compte plus que la fortune, la famille et la vie. Une maxime germanique enseigne « je sais une chose plus forte que la

mort : c'est la bonne renommée ». L'honneur aussi est une médaille qui a son envers ...

Cette folie du combat ostentatoire sévira encore dans la noblesse française au temps de Richelieu et motivera l'interdiction du duel. À la même époque, la noblesse espagnole affronte les taureaux à pied, la pique à la main et sans l'aide d'aucun assistant.

Ce sont donc le jeu et la manie du combat qui ont ruiné la noblesse au Moyen-Âge et ont fait d'elle la proie des usuriers. Ceux-ci n'ont pas eu à se fatiguer pour piéger nobles, rois et empereurs. C'est la propre démesure de ces derniers qui les a rendus tributaires des prêteurs.

Aux victimes de chacune de ces psychoses, le christianisme avait quelque chose à apporter.

Il consolait l'humiliation des uns en flétrissant la superbe des forts et la richesse des possédants. Il promettait un monde de justice compensatrice dans lequel « les derniers seraient les premiers. ».

À ceux qui étaient tourmentés par les artifices de la puissance ostentatoire ou de la richesse, il apportait l'apaisement de l'humilité. Au vide de l'orgueil et à l'inquiétude que donnent les trésors, il opposait la sécurité de la petitesse et le soporifique du paradis.

En menant cette double action auprès des puissants et des faibles, les missionnaires chrétiens se mettaient en position de canaliser pour eux la force des masses (vox populi, vox Dei), la richesse des riches et l'épée des forts. Ils y ont mis d'autant plus d'habileté et d'acharnement que, n'agissant pas pour eux, mais pour leur Église, ils se sentaient absous de toutes les manœuvres.

Mais la subtilité dans les machinations et les vues lointaines inspirant la stratégie ne suffisaient pas à une telle entreprise. Il y fallait aussi un fanatisme inexorable, capable d'aller du mensonge le plus grossier à l'hypocrisie la plus subtile, capable aussi des pires cruautés comme des plus longues patiences. Or - et nous énonçons la vérité la plus fondamentale à l'intelligence du phénomène historique chrétien - UN TEL FANATISME NE PEUT EXISTER QUE S'IL EST SOUS-TENDU PAR UNE FOLIE. Cette folie fanatique a fait la force de l'Église romaine qui, par une suprême hypocrisie, prétend reconnaître la protection divine dans les succès dus à ses crimes et à ses mensonges. À ceux qui jugent impossible que des manœuvres aux vues lointaines, grandioses et cohérentes, soient basées sur une folie, je citerai cette parole d'un psychiatre anglais : « Les fous ont tout perdu, sauf la raison. ». Ce n'est pas une boutade et de nos

jours on ne parle guère plus de folie, mais de maladies de la personnalité.

Oui, fanatisme nourri d'une folie, folie équilibrante par rapport aux psychoses que nous venons de mettre à nu, mais folie tout de même. Nietzsche fut le premier à reconnaître et dénoncer le christianisme pour ce qu'il est : une maladie. Il nous montre aussi les prêtres tels qu'ils sont : parfois des faibles haineux envers tout ce qui est de bonne venue, souvent des refoulés victimes de leur propre religion, parfois aussi des natures délicates qui ont cherché refuge dans la seule religion connue d'eux.

C'est pourquoi il nous met en garde non seulement contre leurs enseignements, mais aussi contre des sentiments de haine vulgaire et injuste envers eux : « Voici des prêtres. Passez devant eux en silence et l'épée au fourreau. Ce sont mes ennemis, mais mon sang est parent du leur ; et je veux que mon sang soit honoré jusque dans le leur. ». Il ajoute ailleurs : « Rien n'est plus vindicatif que leur humilité, et quiconque les attaque peut facilement se souiller, beaucoup d'entre eux ont trop souffert ; c'est pourquoi maintenant ils veulent faire souffrir les autres. ». On lit aussi dans le Zarathoustra de Nietzsche : « Là où la canaille vient boire, toutes les fontaines sont empoisonnées ; et beaucoup ont cru se détourner de la vie, qui ne se sont détournés que de la canaille. ». C'est sans doute le cas de bien des prêtres.

Aujourd'hui les Églises chrétiennes ont perdu beaucoup de leur puissance. Mais elles avaient préalablement détruit par la violence, la calomnie, l'occultation, tout ce qui leur était vraiment contraire. Aussi ceux qui se détournent d'elles ne rencontrent que le vide. Ne pouvant se contenter du nihilisme contemporain, des natures d'élite retournent dans les pièges usés du christianisme. C'est pourquoi on rencontre plus fréquemment qu'autrefois parmi les prêtres des êtres nobles, aptes au sacrifice, ardents et généreux. Nous devons donc suivre le conseil de Nietzsche et nous distancer de cet anticléricalisme né à l'époque scientiste et qui ne conduit qu'à un christianisme sans métaphysique.

Nous devons maintenant examiner plus en détail quelles stratégies et quelles tactiques a utilisées cette maladie qui s'est affirmée contre deux psychoses opposées, mais non sans en être bientôt elle-même imprégnée.

Réalités politiques dérrière les mythes et les dogmes chrétiens. Quo vadis domine ?

« Où vas-tu, Maître ? - Je vais à Rome pour y être crucifié une seconde fois. ». L'apôtre Pierre fut découragé par l'accueil reçu dans cette ville. Il rencontra alors le Christ avec lequel il eut le bref dialogue que nous relatons. Il comprit alors que c'est en sa personne que le Christ devait être crucifié une seconde fois et fit demi-tour vers la ville rébarbatrice à son message. Que signifie cette fable ?

Les prosélytes chrétiens ont décidé de s'implanter dans la capitale ennemie. La ville aux sept collines n'est-elle pas la bête aux sept têtes de l'Apocalypse ? Celle qu'il faut abattre coûte que coûte ? L'obsession a subsisté et le juif Freud n'a jamais réussi à prendre le train pour Rome, ressentie comme l'ennemie absolue. Au Printemps 1968, un juif commentant en ma présence la situation dit : « C'est la seconde mort de Rome. ». Le petit groupe chrétien recule, découragé, lorsque son chef refuse l'échec. Rome doit être conquise même au prix du martyre, car elle est le phare culturel de tout l'Empire et rien n'a d'avenir sans sa consécration. C'est aussi à Rome que se trouvent les têtes de l'administration, de l'armée et toute la gigantesque machinerie impériale ne peut être dominée par l'infime secte qu'en s'emparant de ces têtes.

Avec ses sept collines, Rome était aussi un épicentre religieux de la plus haute importance. Sans doute les prosélytes chrétiens l'avaient-ils compris. En tout cas, la curie romaine ne l'a pas oublié et l' « Osservatore romano » écrivait à la fin des années 50 : « Rome est le centre du monde. Toute pensée politique qui l'oublie en devient éphémère ».

Cette volonté d'implantation dans Rome, marque d'une entreprise impérialiste consciente, n'était pas spéciale aux chrétiens. Nous avons vu précédemment que le culte d'Isis était une entreprise égyptienne de mainmise religieuse et le culte de Mithra une similaire entreprise perse. Le choc de cultures dégénérées et différentes, voire même incompatibles, avait plongé tout le monde antique dans le désarroi. Après neuf siècles de domination assyrienne, les Perses s'étaient libérés après les révoltes d'Abtyn et de Féridun et avaient reconquis le pouvoir. Mais ils sortaient de cette domination gravement sémitisés et le zoroastrisme échoua dans sa tentative de mariage entre la vieille religion aryenne de la Loi Pure et les cultes

magiques assyriens. Le mithraïsme et le manichéisme sont des crises d'un monde qui ne parvient pas à trouver son équilibre. Le Proche-Orient était un chaudron de sorcières que la paix égyptienne avait déserté, qui avait besoin de la paix romaine et la refusait pourtant, que le Coran, loi socio-politique autant que religieuse, ne parviendra pas à apaiser durablement, qui, mise à part les époques de la domination turque et du protectorat franco-anglais, est depuis plus de deux mille ans ce qu'il est aujourd'hui au Liban, en Israël et dans le golfe Persique. La Grèce avait sombré dans des rivalités que la Ligue Maritime n'avait pas réussi à canaliser au service d'une nation hellénistique. Le désordre s'accompagnait d'une atomisation spirituelle en sectes philosophiques coupées du peuple, en bavardages spéculateurs sans le moindre pouvoir de fondation culturelle.

Alors, pendant deux millénaires, le monde va se tordre et se déchirer dans la recherche de hiérarchies acceptées et de la paix par une loi universelle. Ce point est fondamental si l'on veut comprendre le côté de bonne conscience que pouvaient avoir des chrétiens dans leur démarche à la fois apostolique et politique. Ils n'étaient pas les seuls à agir ainsi, la séparation du spirituel et du temporel étant alors inconcevable. Nous verrons successivement Alexandre, César, Arioviste, Auguste, Marc Aurèle, Julien, Attila, Mohammed, Charlemagne incarner la vision d'un empire universel ayant à sa tête un monarque pontife investi d'une mission divine. Alexandre est fils d'Amon Râ ; César est dieu de son vivant, affirmant, par là, qu'il communique avec l'invisible ; Jésus s'affirmant fils de Dieu était dans la note de son époque ... Julien, dit l'apostat, envisage l'unification du monde sur la base du mithraïsme et se considère comme investi d'une mission divine de successeur d'Alexandre ; Attila est le fléau de Dieu et ne plaisante pas en le disant ; la meilleure preuve en est qu'il respecte les monastères et les paysans, tournant sa fureur, comme plus tard Gengis Khân, contre les villes corrompues ; Mohammed a reçu le Coran, loi socio-politique, dicté par l'envoyé d'Allah ; et Charlemagne légifère aussi en théologie, interdisant le culte marial, ainsi que tous les cultes païens, par les capitulaires de Paderborn (777). Nous trouvons donc constamment associés le souci socio-politique et le souci religieux. Cette recherche, qui se poursuit sans succès depuis vingt-quatre siècles, était une hantise générale lors de l'irruption chrétienne dans l'Empire romain, et cette hantise alla

s'aggravant. Les totalitarismes modernes, les marxistes surtout, sont la continuation de ces tentatives anciennes.

Les philosophes reprochaient aux chrétiens leur ignorance, leur refus de la discussion avec des gens capables de leur répondre. Sur ce point on lira avec profit le Contre Celse d'Origène. Les philosophes ne comprirent pas que la force des chrétiens était justement d'ignorer, de ne pas discuter, de ne pas voir leurs propres illogismes et contradictions ce qui leur permettait d'avancer là où les autres hésitaient. Dans un monde sceptique et fatigué d'intellectualité, écœuré de brutalité, écrasé d'impuissance, les chrétiens proposaient un remède fallacieux mais séduisant : un rêve, une espérance irrationnelle, une folie.

Bientôt des foules de gueux partiront chaque soir au-devant du Christ ressuscité, exaltées par le palabre d'un ivrogne, d'un mendiant : « Il revient, on l'a vu ... » Les Romains regardent, goguenards. Ils ne soupçonnent pas la puissance de contagion de la folie.

Ailleurs c'est le confort d'une micro-société offerte à la solitude des blasés. des parias qui sera décisif. Nietzsche a bien vu cette force captivante et nous parle dans le Gai savoir de « ces petites communautés chrétiennes de la diaspora où l'on se sent bien entre soi, où s'élève la température de l'âme ».

Sourdement, Rome et tout l'Empire se christianisent. Bientôt les chrétiens deviennent agressifs, provocateurs. L'affaire de Polyeucte mise en scène par Corneille ressemble à des centaines d'autres. C'est cela et uniquement cela qui a déclenché les persécutions. Encore faut-il préciser que celles-ci ne furent jamais qu'épisodiques, qu'elles ne furent menées par les autorités romaines qu'avec la plus extrême répugnance, qu'elles n'affectèrent jamais simultanément la totalité de l'empire, ni même une partie importante de celui-ci, que le christianisme ne fut jamais interdit, mais seulement combattu là où il causait du scandale, enfin que les persécutions antichrétiennes sont infimes, comparées à celles que les chrétiens exercèrent contre les autres religions sur tous les continents. Nous n'avons pas besoin d'aller chercher des exemples au Mexique ou au Pérou. Pendant sept siècles, l'Inquisition a fait peser sur l'Europe une succession presque ininterrompue d'horreurs. Et avant elle, il y eut les affaires d'Abélard et de Verden-an-der-Aller dont nous avons déjà parlé. L'Église serait bien en peine de faire état d'un exemple héroïque d'une telle ampleur dans le camp chrétien. La totalité des chrétiens

mis à mort avant Constantin n'atteint même pas le nombre des quatre mille cinq cents décapités de Verden.

Méthodiquement, administrations, magistrature, armée sont noyautées. Bientôt un chrétien gaulois pourra braver le tribunal et lancer à la figure des magistrats : « Si nous nous retirions, vous seriez effrayés de votre solitude ; il ne vous resterait que vos temples. ». Le réseau clandestin des chrétiens pourra décider du sort des batailles et traiter avec les empereurs, en attendant de les amener à Canossa. La stratégie choisie par l'apôtre Pierre était la bonne et a parfaitement réussi.

On est en droit de nous demander : « Puisque le temporel et le spirituel étaient indissociables, puisque les gouvernants de toutes les cités antiques étaient tenus à l'allégeance aux dieux et à la collaboration avec les hiérophantes, que pouvez-vous reprocher aux chrétiens, sinon d'avoir gagné ? ». Nous leur reprochons tout, sauf d'avoir gagné ; c'est même l'unique chose que nous trouvions à admirer chez eux. Chronologiquement classés, voici nos principaux griefs :

1) Nous leur reprochons leur intolérance, leurs insultes stupides, leur incapacité de comprendre les religions qu'ils voulaient remplacer, leurs actes iconoclastes comme celui de Polyeucte. Nous leur reprochons les persécutions qu'ils ont subies, parce que c'est eux qui les ont rendues inévitables.

2) Nous leur reprochons la destruction de milliers de merveilles (temples, statues, fontaines), destruction qui aurait été totale sans l'intervention du « barbare » Théodoric de Vérone (Dietrich von Bern).

3) Nous leur reprochons l'intolérance des Théodoses, la persécution des pythagoriciens, le meurtre horrible de la belle mathématicienne Hypatie, la canonisation du tortionnaire Cyrille, l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, la destruction de la plus précieuse partie de la littérature grecque. Seul un dixième de l'œuvre d'Eschyle nous est parvenu ; nous n'avons presque rien d'Héraclite. Ceux qui nous ont été transmis sont les décadents, les pré-chrétiens, les négateurs et calomniateurs de la vie : Socrate, Platon, Aristote.

4) Nous leur reprochons d'avoir substitué la rivalité du spirituel et du temporel à leur collaboration harmonieuse. L'équivoque débute dès saint Augustin avec ses théories de la primauté politique du pape qui ont empoisonné tout le Moyen-Âge de guerres entre papes, rois et empereurs. Nous leur reprochons d'avoir opéré la scission de fait

du spirituel et du temporel que la séparation des Églises et de l'État sous la troisième République n'a fait qu'officialiser.

5) Nous leur reprochons leur haine de la femme, de la vie, de la nature, leurs dogmes absurdes qui ont jeté la science dans le matérialisme, d'avoir fait de l'homme un exploiteur aveugle, d'être responsables de tout le nihilisme contemporain et des catastrophes écologiques qui nous engloutiront peut-être. Car comment espérer des réactions salvatrices alors que les chrétiens et leurs complices des autres religions du désert dominent tout l'appareil médiatique ?

Les chrétiens, leurs rivaux complices des autres doctrines du désert, les nihilistes et matérialistes qu'ils ont suscités gouvernent le monde sans partage depuis un millénaire et demi au moins en Europe et Amérique. Leur responsabilité est totale, écrasante, et nous allons la prendre sous la loupe.

Paul de Tarse

Qui était cet apôtre auteur d'un discours aussi éloquent qu'abstrait sur la charité et de quantité d'autres phrases fort concrètes contre la même charité ? La personnalité de Paul de Tarse est trouble. Nous ne pouvons nous étendre sur ce sujet et nous nous contentons de renvoyer le lecteur à l'ouvrage d'Émile Gillabert aux éditions Metanoia : Saint Paul, ou le colosse aux pieds d'argile. Nous sommes plus sévères que l'auteur dans nos jugements sur le fondateur du christianisme, car nous pensons que dans toute folie, dans tout mensonge envers soi-même, il y a une large part de fuite et de consentement. Mais cet ouvrage met en lumière, avec courage et rigueur psychanalytique, la paranoïa de Paul de tarse, paranoïa qu'il a inculquée au monde auquel son christianisme a réussi à s'imposer.

Non moins trouble est le comportement du personnage, empreint du fanatisme hérité de son éducation juive, de cette mégalomanie du peuple élu transposée au bénéfice des chrétiens et portant la semence de tous les génocides et crimes paranoïaques commis ultérieurement par les dirigeants chrétiens.

Une juste part accordée à la folie, Paul de Tarse reste un manœuvrier très équivoque. Il est juif mais citoyen romain. La relative banalité de la chose ne prouve que la naïveté des Romains qui, étant tolérants, sont incapables de soupçonner les forces du fanatisme. Il est citoyen romain mais persécute les chrétiens sur ordre du

Sanhédrin juif, alors que les Romains ne s'inquiètent nullement de cette secte infime et n'en connaissent même pas l'existence. Après « l'illumination » du chemin de Damas, dont il parle en termes divers, le persécuteur devient lui-même prosélyte chrétien. Miracle ? Ou vient-il de comprendre que ces chrétiens ont politiquement raison et qu'on ne peut se rendre maîtres de Rome que par le noyautage ? Très vite, il va devenir le véritable meneur de l'entreprise qu'il réprimait la veille. Il est instruit, a des dons de parole et surtout celui de brouiller les cartes dans l'esprit des auditeurs. C'est ainsi que profitant du culte au dieu inconnu en honneur chez les Grecs et les Romains il prétend leur apporter la connaissance de ce dieu. La tolérance, vertu universelle de tous les « paganismes », la curiosité aussi lui ouvrent les oreilles des foules. Mais il se garde bien de laisser entrevoir que ce « dieu inconnu » est un monstre exclusif et jaloux qui veut abattre toutes les autres divinités.

À Éphèse, Apollonios de Tyane a lancé l'espérance en un Chrestos, roi oint capable de sortir le monde du chaos. Paul de Tarse s'empare de l'idée et donne au Galiléen ce nom de Chrestos qu'il n'a jamais prononcé. Paul bat ensuite le rappel de toutes les sectes philosophiques, tient partout ses discours équivoques et confus qui font rire les gens intelligents et cultivés, mais lui permettent de rallier les esprits les moins critiques, les plus avides de fuir des problèmes lancinants en plongeant dans des espérances irrationnelles et anthropomorphiques. Le scandale provoqué par les attaques contre l'Artémis d'Éphèse pouvait alerter et mobiliser les autorités et les esprits libres. Mais, encore une fois, la tolérance est innée chez l'Aryen et le rend désespérément naïf.

Parallèlement au regroupement de forces malsaines issues de la sottise et de la veulerie, Paul de Tarse a déformé et même inversé le message du Galiléen. Il n'en a retenu que les parties que nous avons mises en lumière comme juives, en contradiction avec les aspects généreux envers la femme, libre et aristocratique, de l'Évangile. Si on compare les épîtres de Paul et la partie d'esprit galiléen des Évangiles, on s'aperçoit que cet apôtre tardivement rallié et qui n'a pas connu son prophète a détruit le message de la religion de Vénus, de cette religion des Poissons que les chrétiens continuent pourtant à prendre pour emblème. La fureur anticharnelle du christianisme des saints du désert et du Moyen-Âge a ses premières sources dans les épîtres de Paul. Cette fureur va refouler les instincts sexuels et les inverser en folie sadomasochiste à prétexte vertueux et

expiatoire. Citons à nouveau la célèbre phrase de Nietzsche qui, comme presque toute son œuvre, devance la psychanalyse : « Le christianisme a empoisonné Éros ; le petit dieu n'en est pas mort, mais il est devenu vicieux ». Il faudrait des livres pour étudier l'engrenage de malédictions que Paul de Tarse a mis en route dans l'histoire de l'Europe. Ce publiciste juif américain n'exagérait pas en écrivant qu'en comparaison de ce que nous avait infligé ce sinistre inverseur de valeurs saines, le bolchevisme n'avait que la dimension d'une bagarre de rue.

Paul de Tarse a envers le pouvoir séculier une attitude hypocrite et servile : d'une part les fastes de ce monde sont méprisables, d'autre part toute autorité vient de Dieu, ce qui approuve tous les esclavages et condamne toutes les révolutions... jusqu'au jour où elles ont gagné et transformé ainsi la violence condamnable la veille en volonté de Dieu aujourd'hui. La monarchie absolue de droit divin, issue du psychisme du désert, trouve donc une base dogmatique chrétienne chez saint Paul.

Des théologiens chrétiens compétents et sincères m'ont reproché mes attaques contre Paul de Tarse. Bien qu'ils ne m'aient opposé que des protestations sans la moindre réfutation, je me suis imposé une nouvelle lecture des épîtres. Je n'y ai trouvé que des confirmations de mes points de vue. Je ne saurais que conseiller à ceux qui cherchent, les relire avec des yeux neufs. Celle aux Corinthiens est particulièrement significative, « ... Il y a chez vous une impudicité telle qu'on ne la trouve même pas chez les idolâtres ... C'est au point que l'un de vous a pris la femme de son père ... qu'un tel homme soit livré à Satan pour la destruction de la chair afin que l'esprit soit sauvé au jour du Seigneur Jésus. ». Ce texte suggère deux réflexions. Les mœurs sémitiques actuelles incitent à penser que le père devait être un vieux décrépit qui s'était acheté une femme beaucoup plus jeune, laquelle trouva le fils plus à son goût que le père. Pour nous, Aryens d'Europe, c'est le fait qu'un vieil homme puisse contraindre une jeune femme à venir dans son lit qui est un répugnant scandale, nullement que deux êtres jeunes aient rétabli les droits de la nature. Quel peut bien être ce Satan à qui il faut « livrer cet homme pour la destruction de la chair » ? Nous serions curieux de consulter le texte original, au moins le plus ancien, car c'est probablement du bourreau dont il était question ; en tout cas c'est bien ainsi que l'ont interprété les Inquisiteurs qui « brûlaient la chair pour sauver les âmes ».

Plus loin nous lirons : « Celui qui marie sa fille fait bien, celui qui ne la marie pas fait mieux. » ; que la fille concernée puisse avoir un avis sur la question ne l'effleure même pas !

Rabâchant l'affirmation de sa propre nullité, mais tenant devant lui le bouclier de son Dieu, il insuffle aux hésitantes communautés chrétiennes son fanatisme d'homme du désert, son mépris de la chair, son hypocrite humilité qui cachent mal une effroyable mégalomanie, sa haine des « idoles » dont le symbolisme et la réalité cosmo-biologique lui échappent complètement. Il est le père des Théodoses, des Polyeuctes, des Inquisiteurs, de tous les fanatiques à la fois sanguinaires et mielleux, ainsi que des phallocrates. Il a réduit à néant tout ce que Jésus avait tenté de restituer aux peuples du Moyen-Orient et véhiculé sur l'Europe les poisons les plus mortels de la pathogenèse du désert.

Les mêmes théologiens me reprochent une précision insuffisante dans mes analyses de textes. Je refuse de me laisser coller le nez sur tel ou tel arbre qui me cacherait la forêt. Aucune analyse précise ne m'a convaincu. L'histoire du prophète chrétien et du premier siècle de l'expansion chrétienne est inextricable. Le penseur catholique Daniel-Rops lui-même a du convenir que « quiconque affirme l'historicité du Christ le fait au risque de devoir un jour défendre une personnalité toute différente de celle qu'il a imaginée ». Nous refusons de gaspiller notre existence en des recherches qui, de toutes façons, resteraient stériles parce qu'anachroniques et inadaptées aux besoins actuels. L'opinion des cénacles d'intellectuels nous est indifférente ; nous préférons renoncer à faire une étude « exhaustive et scientifique », c'est-à-dire, à fournir à des ânes blasés et prétentieux, incapables de percevoir les plus criantes évidences, la paille dorée de l'érudition.

L'huissier de l'histoire sonne à la porte et nous présente la. facture de l'ère dite chrétienne. Cette facture parle de surpopulation, de famines, d'abêtissement, de drogues et névroses universelles, de catastrophes écologiques, de menaces apocalyptiques, de domination mondiale d'une véritable crapulocratie. Nous n'avons plus le temps de concocter des sommes que personne ne lirait. Nous écrivons pour le peuple, pour le petit reste qui mérite encore ce nom, c'est-à-dire pour tout homme capable de réflexion et d'engagement, quels que soient son niveau d'instruction livresque et ses origines sociales. Ce que nous désirons susciter, ce sont des êtres capables d'atteindre à une cohérence de leur vision des choses, de leur

éthique et de leur vie concrète et de mettre par là en route la révolution culturelle de l'Europe.

Par ce signe tu vaincras

Apocalyptique, haineux et fraternel à la fois, gros du mélange contradictoire de toutes les sectes philosophiques, de toutes les équivoques, méprisant l'esprit au point d'oublier sa présence dans l'homme et de substituer la dualité corps et âme à la trinité antique corps, âme et esprit, le christianisme n'en poursuit pas moins sa marche inexorable de destruction du corps pourrissant de l'Empire. On ne peut se mettre d'accord entre chrétiens, on ne possède aucun texte écrit comme base de discussion, mais qui s'en inquiète ? Qui s'aperçoit des désaccords implicites ? Les célèbres querelles de chiffonniers des conciles seront pour plus tard, quand la bataille contre Rome sera gagnée.

L'instant décisif viendra en 312, lors de l'affrontement entre Maxence et Constantin. Le noyautage de l'armée est suffisamment avancé pour que les chrétiens puissent décider d'avance de l'issue d'une bataille entre Romains. On le fait savoir à Constantin qui accepte de composer avec ces maîtres de l'ombre, lesquels lui donnent la victoire promise. L'Église a ensuite répandu la fable de la vision de l'empereur : « Par ce signe (la croix) tu vaincras. ». Nous retrouverons une foutaise analogue au sujet de la « conversion » de Clovis à la bataille de Tolbiac : « Dieu de Clotilde, si tu me donnes la victoire, je me ferai baptiser ! ». Le contrat sera respecté de part et d'autre : en 313 l'édit de Milan assure la liberté de culte aux chrétiens. Leurs débordements ne pourront plus provoquer de persécutions. En position de force face à l'empereur, ils honorent leurs engagements et commencent à s'identifier habilement à l'Empire : en 314, au concile d'Arles, les valeurs sont inversées ; plus de non-violence, plus de refus de porter les armes ; non seulement le chrétien doit obéir à l'État, mais celui qui refuse le service militaire se voit frappé de la suprême sanction ecclésiastique : l'excommunication.

Ce ralliement des chrétiens à l'Empire ne sauvera pas Rome. Les désastres vont même pleuvoir à une cadence accélérée et lorsque saint Augustin voudra faire de la Papauté le point de ralliement politique des Romains, il se heurtera au sentiment

populaire qui associe l'avalanche des catastrophes à l'abandon des dieux ancestraux.

Contrairement à ce que fait croire l'Église, Constantin ne s'est jamais converti au christianisme. Sa crainte des dieux de Rome est restée vivace et il recule d'année en année la date de son baptême. Il a peut-être finalement reçu celui-ci sur son lit de mourant, hors d'état de décider ; mais compte tenu de la capacité de mensonge du clergé romain, rien n'est certain.

S'il n'est pas chrétien, il est néanmoins orientalisé, ce qui explique une compromission dont il n'a sans doute pas mesuré la portée, aussi peu que Clovis ne la mesurera plus tard. C'est aussi lui qui transfère la capitale impériale à Byzance.

Julien dit l'apostat, homme d'une immense culture et visionnaire hors pair des destinées de l'Europe, voulait tenter une restauration de la vertu romaine. Il a pénétré l'essence profonde du christianisme et écrit la phrase que nous avons déjà citée : « Si les chrétiens triomphent, dans deux mille ans les juifs seront maîtres du monde. ». Élevé à Trèves, aux confins de cette Germanie non encore christianisée dont le culte d'Odhinn s'identifie sans problèmes à celui de Mercure, Julien voit dans le culte de Mithra un dénominateur commun pour toutes les forces restées saines dans l'Empire. Nous avons déjà vu de quelle ruse démoniaque il avait été l'instrument naïf. Après deux ans d'un règne trop court pour être efficace, il est mortellement blessé en 363 dans une bataille contre les Perses, alors qu'il tente de ramener les restes de son armée détruite dans la fournaise de l'été désertique. Prêts à n'importe quelle affabulation pour faire basculer les gens de leur côté, les chrétiens ont prétendu qu'il était tombé en disant : « Tu as vaincu, Galiléen. ». L'absurdité de cette fable tombe sous le sens si on pense que les deux armées, la perse et la romaine, étaient toutes deux mithraïstes. La vérité est que l'empereur est mort pendant la nuit qui a suivi sa blessure, devisant sereinement sur l'immortalité, avec toute la force d'âme d'un grand visionnaire.

Alors éclate la querelle de l'arianisme. Bien que condamné en 325 au concile de Nicée, l'arianisme n'a cessé de progresser. saint Jérôme écrit : « Un matin le monde s'éveilla et gémit de se trouver arien. ». L'empereur Valens, successeur de Julien, est arien. Les Chrétiens ne savent plus où ils en sont ; l'ont-ils d'ailleurs jamais su ? « Dites-moi où est la chaire de Pierre et je vous dirai de quel parti je suis. ». Cette réponse d'un Père de l'Église est révélatrice de la foi

chrétienne de cette époque : refus de la responsabilité personnelle du choix, alignement inconditionnel basé uniquement sur la filiation apostolique, laquelle ne fut jamais à même de garantir une continuité doctrinale Une telle soumission est le fait d'âmes d'esclaves ; elle ne peut avoir que le niveau politique et non le niveau religieux. Elle contient potentiellement l'indifférente et morne crédulité des somnambules et des vaches au râtelier que constituent les humains modernes, grands bâfreurs de « culture » et de mensonges médiatiques qu'ils gobent avec une gourmande stupidité.

Les chrétiens voulaient et veulent encore faire l'unité du monde, alors qu'eux-mêmes ne furent jamais capables de s'unir. La corruption et la division sévissent donc de plus belle, tandis que mûrit à l'Est un ouragan qui va emporter l'Empire.

Dans les vastes plaines, entre les Carpates et la mer Caspienne, s'est installée une population germanique originaire du Gotland suédois : les Goths. Cette population forme un royaume solide gouverné par un roi plus que centenaire, Ermenrich. Les Romains ont peur de ces « barbares » qu'ils assimilent plus ou moins aux Scythes. Ils ne voient pas que ce jeune royaume, vassal de l'Empire perse constitue une indispensable barrière contre les cavaliers asiatiques. Ils font tout pour semer le trouble chez leurs voisins et en 374 le vieux roi est frappé de trois coups de couteau par de jeunes ambitieux avides de lui succéder et manipulés par des agents romains. Il ne mourra pourtant que quelques jours plus tard, âgé de 110 ans, à cheval et à la tête de ses troupes. Car les Huns viennent de franchir la Volga sous la direction de Balamir, grand-père d'Attila. Les Goths sont écrasés. Ceux de l'Est ou Ostrogoths ont été contraints de se rallier ; ceux de l'Ouest ou Wisigoths continuent à résister. La sécurité de Rome exigerait une alliance urgente avec eux. Mais l'empereur Valens accorde davantage d'importance à la théologie qu'à la politique et à l'armée. Lui, le basiléus, n'est-il pas le successeur du Christ sur terre ? Saint Augustin sera d'un avis différent et affirmera la supériorité du pape sur l'empereur ; mais il n'a alors que 20 ans ; personne n'a encore entendu parler de lui et il ne s'occupe pour le moment que de vin et de filles faciles.

Il y a parmi les Wisigoths un premier émissaire chrétien, un esclave grec que ses nouveaux maîtres appellent Ulfilas et qui a même traduit le Nouveau Testament en langue wisigothe en se servant de caractères grecs et de runes germaniques, très modifiés. Devant la menace des cavaliers mongols, le prosélyte chrétien fait

une proposition séduisante : les Wisigoths n'ont qu'à se convertir au christianisme ; alors ils pourront demander asile à l'Empire romain, sur l'autre rive de ce Danube que les cavaliers ne peuvent franchir. On discute et on envoie une délégation aux officiers de la frontière qui jugent l'affaire trop grave pour en décider eux-mêmes, mais permettent à Ulfilas de partir à Byzance trouver le basiléus. Celui-ci écoute l'ambassadeur wisigoth, mais se lance en guise de réponse dans une interminable prédication arienne à laquelle le malheureux Ulfilas, converti à un christianisme du cœur, ne comprend rien.

Après des semaines de palabres, les Wisigoths sont autorisés à entrer dans l'Empire pourvu qu'ils acceptent au passage le baptême arien. Que n'accepteraient-ils pour mettre le Danube entre les cavaliers mongols et eux ! Le passage a donc lieu en commençant par les femmes et les enfants. Mais lorsque les hommes ont passé à leur tour ils ne retrouvent pas leurs familles ; on les a évacuées vers l'intérieur ... Pourtant la vérité éclate bientôt avec son incroyable degré d'horreur : les officiers de la frontière ont vendu plus d'un million de femmes et d'enfants comme esclaves. Cette abjecte trahison est l'un des démentis éclatants apportés à la fable de l'abolition de l'esclavage par le christianisme. Nous avons vu que saint Paul apportait le soutien de la théologie à l'esclavage. Nous verrons un pape se promener sur le marché aux esclaves de Rome et dire devant de jeunes Anglo-Saxons enchaînés : « Ce ne sont pas des Angles, mais des anges. ». En réalité l'esclavage ne sera jamais officiellement aboli avant la Révolution française.

Ce crime monstrueux contre des réfugiés en détresse sera le début d'un contentieux inexpiable entre Wisigoths et Romains, source d'atrocités pendant plus de treize siècles.

Les Wisigoths se regroupent et se réarment à l'intérieur de l'Empire. En 378 ils passent à l'attaque. L'armée romaine est pulvérisée, l'empereur Valens cerné, enfumé et brûlé comme un renard dans une hutte de roseaux des marécages de Thrace. Les Wisigoths sortent de cette courte guerre maîtres de la Grèce. De là ils passent en Dalmatie, puis en Italie du Nord où ils fondent les villes de Ravenne et Vérone (Raben et Bern en germanique) ; ces deux noms d'animaux de l'initiation odinique, le corbeau et l'ours, en disent long sur la sincérité de la conversion arienne des Wisigoths. Pourtant, si pendant des siècles ceux-ci seront les plus ardents défenseurs de l'arianisme c'est parce qu'entre temps l'empereur Théodose a décrété le catholicisme religion de l'État romain. Or, en

vertu du contentieux inexpiable, la position romaine détermine à contrario la position wisigothe.

Théodose a donc rendu le catholicisme religion d'État obligatoire. Quiconque refuse le baptême chrétien doit être traité comme rebelle à l'empereur. Il met donc de son côté la masse des opportunistes, des imbéciles, des faibles et des lâches. Il inaugure le drame permanent de la sélection à rebours à laquelle, depuis, aucun régime de l'ère chrétienne n'a échappé. Le reproche fait à la démocratie parlementaire ou présidentielle d'être un système qui permet à la canaille de gouverner en manipulant contre les honnêtes gens la force des imbéciles et des natures viles vaut en réalité pour tous les régimes, hormis la culture avec tout ce qu'elle comporte d'énergique vigilance populaire.

En 381 le concile de Byzance condamne une seconde fois l'arianisme. L'édifice clérico-impérial semble prendre de la solidité. Semble seulement, car une querelle qui va empoisonner huit siècles d'histoire européenne et ne sera en fait jamais résolue commence à montrer le bout de l'oreille : celle de la primauté du pape ou de l'empereur. Nous avons vu que, selon la doctrine officielle de Byzance, le basileus est le successeur du Christ sur terre. Saint Augustin pose le problème ouvertement sur le plan politique : face aux incursions des « barbares », qui est le plus capable de mobiliser les forces de l'Empire ? Le pape ou l'empereur ? Il affirme sans hésiter : le pape. Ce choix semble étrange et peu fondé sur le plan politique et militaire. Il a été démenti par les événements : ce ne sera pas un pape, mais l'empereur byzantin Justinien qui délivrera la patrie de saint Augustin de la domination des Vandales et mettra ainsi fin à leurs incursions dans Rome. Le théologien d'Hippone était assez intelligent et informé pour prévoir cela. Qu'a-t-il donc voulu ? Devant le déferlement des catastrophes, les Romains doutaient de plus en plus de la puissance du Dieu des chrétiens et parlaient ouvertement de la vengeance des dieux ancestraux trahis par la christianisation. C'est cette remise en cause du christianisme que redoutait le théologien, tout en camouflant ses préoccupations réelles derrière des considérations politiques. Cela suppose qu'il était réellement chrétien et l'on est en droit d'être sceptique sur ce point en songeant aux circonstances de sa conversion. La paroisse d'Hippone étant en grandes difficultés financières et la coutume exigeant que tout homme embrassant la condition sacerdotale fasse don de ses biens à sa paroisse, la foule enferma le futur saint, de riche famille,

dans l'église et ne le relâcha pas tant qu'il n'eut pas accepté l'ordination. Mais, comme plus tard saint François d'Assise et le Père de Foucaud, ce noceur fut peut-être un jour écœuré du vide de son existence et bascula dans l'ascétisme chrétien, comme semblent l'indiquer ses « Confessions ».

Mais Augustin menait une controverse inutile : ni papes, ni empereurs ne vont arrêter les « barbares ». Goths, Huns, Vandales, Hérules, Lombards se succèdent sur la seule terre d'Italie, tandis que la Gaule accueille bon gré, mal gré Wisigoths, Burgondes et Francs, en attendant les Huns, les Arabes et les Normands.

En 476, le roi des Hérules, Odoacre, dépose officiellement l'empereur, en attendant d'être lui-même non moins officiellement déposé par Théodoric, roi des Goths et ami d'Attila. L'Europe a une lourde dette de reconnaissance envers le « barbare » Théodoric : c'est lui qui interdit la démolition des temples et monuments païens, destruction hélas ! déjà avancée. C'est donc à lui que nous devons de pouvoir admirer les vestiges grandioses de la civilisation romaine.

Pour parvenir à un minimum d'intelligence de l'histoire, il faut faire ici justice du mythe romain sur les barbares. La Germania de Tacite remet déjà en question tous les clichés sur les Germains. On dit qu'il n'est pas allé lui-même en Germanie. L'archéologie, la linguistique et la tradition (elle existe et n'est pas spécifique du christianisme) confirment pourtant la remarquable précision de ses renseignements. Mais le seul exemple d'Attila révélerait l'énormité du mensonge historique né de l'optique romaine sur les événements et les hommes, mensonge aggravé à travers les générations. L'océan de calomnies déversé sur l'Allemagne vaincue depuis 1945 est tout à fait comparable.

Rappelons ici qu'élevé à Rome en otage princier, Attila parlait couramment le latin et le grec avec délectation, qu'il avait le titre et la solde de général romain et intervenait comme tel dans les affaires de l'Empire. Il avait pour ministre un spartiate qui lui resta indéfectiblement fidèle, en dépit de toutes les tentatives de corruption des romains. Un magistrat marseillais se joignit aux Huns et expliqua dans sa lettre de démission qu'il préférait « vivre aux milieu des barbares plutôt que continuer à commettre les exactions auxquelles on le contraignait dans sa charge ». Une princesse impériale romaine fut enfermée comme folle parce qu'elle faisait du scandale pour exiger de l'empereur qu'il tienne sa promesse de la donner pour épouse à Attila. En réalité Attila, qui fut suzerain au moins des trois

quarts de la noblesse européenne de son époque fut un grand politique épris de justice et d'ordre. Il voulait créer un empire hunno-germanique englobant toute l'Europe au nord du Danube et du Rhin, le sud restant l'Empire romain. On ne saura jamais si ses desseins réels se limitaient là ou s'il n'y voyait qu'une étape à la domination de toute l'Europe, qui n'y aurait d'ailleurs rien perdu et ce serait épargné les atrocités de la domination cléricale. Ce qui est absolument certain, c'est qu'il n'était pas un barbare au sens que les Romains donnaient à ce mot.

De tels exemples montrent quels incroyables édifices de mensonges ont été fait par et pour la Rome catholique. Rien d'étonnant à ce qu'elle fasse aujourd'hui chorus avec le lobby juif dans les calomnies contre l'Allemagne hitlérienne dont elle redoutait une résurgence européenne et païenne. La phrase angoissée du pape Pie XI : « Spirituellement nous sommes tous des Sémites. » révèle le ressort de la calomnie.

La France, fille ainée de l'église

Les Germains, non plus, n'étaient pas des barbares. Armateurs, navigateurs et charpentiers hors pair, prodigieux métallurgistes, serruriers et orfèvres, pratiquant la cémentation des lames, sculpteurs sur bois restés insurpassés, ils étaient non seulement des civilisés, mais, comme les Romains, des civilisés confrontés à des problèmes de décadence.

Dans cette Europe inquiète et agitée comme une fourmilière bouleversée, la Papauté va faire preuve d'un sens politique aux vues lointaines et d'une continuité auxquels on ne peut refuser l'admiration, même si on les considère comme sous-tendus par une folie.

Après le règne glorieux de Justinien et de Théodora, après leur campagne victorieuse contre les Vandales, Byzance retombe dans la somnolence de son luxe et de sa relative sécurité. Rome par contre va de tourmente en tourmente.

Après la bataille des Champs Catalauniques, en 451, les Wisigoths sont plus que jamais écœurés de la duplicité romaine. Suppliés par l'émissaire d'Aetius, ils ont fini par se laisser entraîner dans un ultime combat contre les Huns, combat qui sans eux aurait été perdu pour les Romains. Ils ont délivré seuls Orléans assiégée et

repoussé les Huns jusqu'à Châlons-sur-Marne. Là, ils ont encore supporté le plus lourd poids de la bataille, alors que trois cent mille morts jonchent le terrain. Mais Aetius laisse traîtreusement échapper les Huns encerclés afin de conserver un contrepoids à une puissance wisigothe pourtant pacifique. Pleins d'amertume, les vainqueurs se retirent dans leur Aquitaine.

Pour Rome, ces précieux alliés sont redevenus l'ennemi numéro un, non pour des problèmes de territoire, mais parce qu'ils représentent une forme de christianisme rivale du catholicisme : l'arianisme. Or, comme le prouvera l'horrible histoire de la colonisation un millénaire plus tard, Rome est animée d'un impérialisme religieux totalitaire, d'une folie.

Les Burgondes sont entrés pacifiquement en Gaule, appelés à cause de leurs talents de charpentiers. Ils sont d'humeur débonnaire, appelant tout homme oncle et toute femme tante, habitude restée courante en Allemagne dès que se noue la moindre familiarité. Ils font excellent ménage avec les Gallo-Romains. Mais ce qui est important pour Rome, c'est qu'ils ont accepté le catholicisme, religion de leur pays d'adoption.

Les Francs sont païens, païens par définition, car ils ne sont pas un peuple. Leur nom signifie « les Libres » et ils sont la partie des tribus germaniques qui a refusé la loi romaine, même en échange de bonnes terres à cultiver et de la protection de la limes. Ils sont les plus intraitables parmi les envahisseurs germaniques.

Rome n'hésite pas : entre les Francs païens et les Goths chrétiens dissidents, la curie romaine juge les seconds plus dangereux. On ne peut s'empêcher de comparer cette attitude avec celle des communistes moscoutaires envers les trotskistes, les titistes et les maoïstes jusqu'à l'assouplissement imposé par les troubles de 1968. L'évêque de Reims manigance donc le mariage de Clovis avec Clotilde, fille du roi des Burgondes qui n'a pas d'héritier mâle. Clovis va donc hériter du royaume Burgonde, bien plus vaste que la Bourgogne actuelle. Il faudrait qu'il soit bien ingrat pour résister aux prêches de sa douce Clotilde sur l'oreiller. Pourtant Clovis ne se laisse pas circonvenir. Il va donc falloir lui faire savoir, comme jadis à Constantin, où se trouve le Dieu des armées ... Les Alamans attaquent et le réseau chrétien joue en leur faveur. Clovis se sent perdu ; à Tolbiac (la localité allemande de Zülpich), il se soumet, ce que l'Église mythise par la phrase : « Dieu de Clotilde, si tu me donnes la victoire, je me ferai baptiser ! ». Il se fit baptiser en

effet, ainsi que plusieurs milliers de ses guerriers. Beaucoup se firent même baptiser plusieurs fois et en pouffant de rire, car chaque fois on leur faisait cadeau d'une robe blanche neuve. La série de crimes monstrueux perpétrés par Clovis contre des membres de sa famille, la séquelle de rivalités et de vengeances atroces des débuts de la dynastie mérovingienne, la prompte décadence des rois fainéants donnent l'impression que la christianisation avait agi comme un dissolvant éthique et religieux plutôt que comme un facteur de régénération et d'adoucissement des mœurs. À Rome on ne se fait pas d'illusions sur la sincérité de telles conversions, mais on pense que l'emprise qu'on ne possède pas sur les pères, on l'aura sur les enfants.
Sûre de l'avenir, l'Église joue à fond la carte franque et lance Clovis contre les Wisigoths. À la bataille de Vouillé, un agent catholique indique aux Francs un gué sur la Sèvre qui leur permet de prendre l'armée wisigothe à revers et de la battre. Cette fois, pourtant, Rome et Clovis ont vu trop grand. Ne disposant pas d'une infrastructure déjà en place pour leur faciliter la domination des populations, les Francs ne réussiront pas à s'imposer en surface. En fait ni l'Église catholique, ni les rois de France n'y réussiront jamais complètement et, de nos jours encore, le régionalisme occitan ne fait que prendre la relève des cathares et des huguenots. Ainsi prit naissance cet édifice politique créé par Rome pour les besoins de Rome : la France, fille aînée de l'Église.

À travers toute l'histoire, nous retrouverons le gendarme français gardien des intérêts de Rome. Pépin le Bref rétablit le pape dans ses états. Charlemagne intervient plusieurs fois contre les Lombards pour défendre le pape. Les croisades partent de France, prêchées par les religieux français Pierre l'Ermite et Bernard de Clairvaux. Louis IX anéantit les cathares qui ne lui demandaient rien et se trouvaient hors du territoire français. Son frère Charles d'Anjou donne la victoire au pape dans la phase finale de la guerre des guelfes et des gibelins. Dans le long conflit entre papes et empereurs, les rois de France seront toujours aux côtés des papes, sauf curieusement Louis IX (Saint Louis) qui donnera son amitié à l'empereur excommunié Frédéric II et dira en parlant du monstrueux pape Innocent IV : « Je n'ai trouvé chez cet homme rien de chrétien. ».

La tendance s'inverse partiellement avec Philippe le Bel. Pendant la guerre de Cent Ans, Rome désespérera de la couronne

de France et s'alliera à celle d'Angleterre, jusqu'à ce que cette gaffeuse de Jeanne d'Arc ne fasse changer la victoire de camp, ce qui lui valut le sort que l'on sait. Le roi de France vainqueur contre toute attente, on fera de la sorcière une sainte et la bonne vieille alliance sera ressoudée.

La rivalité de la couronne de France et des Habsbourg inaugure une période froide entre Rome et Paris et le grand bouleversement de la Réforme brouille les cartes. Pourtant l'assassinat du roi protestant Henri IV ne changera rien à la politique française : la France du cardinal Richelieu combattra aux côtés des princes protestants contre l'empire catholique, tout comme François Ier avait fait alliance avec les Turcs musulmans contre Charles Quint.

La puissance de la royauté française divise le clergé en gallicans, fidèles d'abord à la couronne, et en ultramontains, inconditionnels du pape et dominés par les jésuites. Les assassinats iront bon train, jusqu'au jour où la constitution civile du clergé et la guillotine remettront d'accord papes et Bourbons, gallicans et ultramontains. La France retrouve alors son rôle d'instrument de Rome : sous la restauration, c'est l'armée française qui ira écraser la Révolution espagnole ; et le Carbonaro Napoléon III lui-même enverra les soldats français à Rome rétablir le pape dans ses états, ce qui vaudra au traître un attentat monté par la Carbonara. Les écoles catholiques de la troisième République enseignent l'histoire sur le thème « la France, fille aînée de l'Église », tandis que le royaliste athée Charles Maurras fait cyniquement du catholicisme politique agressif envers les nations protestantes, Allemagne et Suisse principalement, et ne se gêne pas pour parler de « ce catholicisme romain qui nous a épargné de devenir chrétiens ».

...de par l’ordre de Melchisédech...

L'erreur réitérée par les rois germaniques fut de croire pouvoir s'allier à la Papauté sans devenir ses vassaux. Ils pensaient s'en tirer avec des concessions de surface et de feintes conversions. Ils ne comprenaient pas que Rome connaissait parfaitement l'hypocrisie de leur consentement et menait un jeu plus subtil qu'ils ne découvriraient que trop tard. En échangeant l'éligibilité de leur dignité et le contrôle du Thing contre le sacre qui les faisait monarques absolus de droit divin et assurait la transmission de leur charge à leurs descendants,

ils faisaient un marché de dupes : par le sacre, et plus tard par l'excommunication, c'est le pape qui détenait le pouvoir suprême. Le saint chrême de l'onction royale contenait potentiellement Canossa. Cette substitution de rois de droit divin à des rois de sang sacré, mais éligibles, fut une déculturation grosse de toutes les révoltes ultérieures, guillotines de la terreur incluses. Les rois germaniques se sont lourdement trompés : ils se sont crus en présence d'une Église, alors que celle-ci camouflait les aigles romaines tombées au service d'une religion du désert.

Nous voilà bien loin de ces juifs et Araméens du premier siècle, de ces apôtres partis à la conquête d'un empire. Le noyautage a réussi, mais l'Église est devenue elle-même l'Empire romain, un empire qui a renié les valeurs positives de la culture romaine, la fierté, la tolérance, le respect de l'individu, les notions de liberté et de citoyenneté, un empire chargé de l'intolérance des religions du désert qu'il va retourner contre des fidèles de ces mêmes religions : juifs et musulmans.

Latente ou aiguë, la querelle de primauté ne laisse pas de repos aux papes. Théoriquement, ils veulent faire l'unité du monde chrétien sous l'autorité temporelle des empereurs. Ils n'ont jamais eu de serviteur plus fidèle que Charlemagne. Pourtant sa puissance les inquiète. Apprenant son projet de mariage avec Irène, l'impératrice de Byzance, le pape couronne par surprise Charlemagne empereur d'Occident la nuit de Noël de l'an 800. Pris de court, le monarque franc ne peut immédiatement comprendre ni déjouer la manœuvre. Mais il n'a plus de doute sur le but de celle-ci lorsque l'impératrice, jalouse de son titre et ne voulant pas être la seconde, annule le mariage projeté. Cette subtile politique pontificale montre que les papes étaient condamnés à saper l'unité politique qu'ils prétendaient vouloir réaliser. Ils ne pouvaient fonder leur suprématie que sur un jeu de balance entre souverains rivaux. Le calcul du pape qui couronne Charlemagne empereur pour empêcher la fusion des empires d'Orient et d'Occident rejoint la forfaiture d'Aetius à Châlons-sur-Marne. Cette lutte contre tout pouvoir temporel fort est une constante de la politique pontificale. Le Kulturkampf de Bismarck en est une plus récente illustration, ainsi que cette pertinente remarque de Clémenceau : « Quand l'État faiblit, les jésuites relèvent la tête. ». La sourde lutte de l'Église contre Hitler, Franco, Péron procède du même souci. Par contre, elle triomphe dans des états faibles parce qu'impopulaires, comme le régime communiste polonais.

Pour pouvoir s'affirmer face à un pouvoir temporel fort, comme le faisait le clergé d'Égypte, il faudrait que le christianisme soit une culture, c'est-à-dire une symbiose des instincts, de la loi, des croyances et des arts. Or il est contraire aux instincts des Européens et socialement inapplicable, en dépit du basiléus byzantin, successeur du Christ sur terre (qui a dit « Mon royaume n'est pas de ce monde. » !) et de la Cité de Dieu de saint Augustin.

On peut se demander aujourd'hui si cette perfidie envers le roi des Francs était vraiment nécessaire. Charlemagne était bien moins puissant qu'il voulait et prétendait l'être, bien moins surtout que ne l'a fait sa légende. Pendant trente ans il mène contre trois peuplades païennes un combat qui se terminera après lui par la complète désagrégation de son empire. Quand il intervient en Saxe, Basques et Lombards entrent en révolte ; quand il intervient en Lombardie, Basques et Saxons entrent en révolte ; et quand il intervient contre les Basques, Lombards et Saxons entrent en révolte. Son neveu Roland, son maréchal Geilo perdirent la vie dans ces combats.

Le moment est venu d'expliquer une phase importante de l'histoire européenne, une phase intimement liée à l'agression de la théocratie judéo-romaine contre les peuples de la forêt et de la mer, et montrant la profonde horreur de ces peuples envers la théocratie et la monarchie absolue. Mais pour prendre toute sa valeur, cet exposé de la naissance du mouvement viking, car c'est de lui qu'il s'agit, doit être précédé de considérations de sociologie, les unes générales, les autres particulières à l'Europe.

Une caractéristique commune à toutes les sociétés en état de santé est l'accession de l'individu aux dignités et responsabilités de l'âge adulte à travers des rites de passage. Derrière la douceur habituelle due au bon fonctionnement de ses rouages, toute société digne de ce nom a une infrastructure initiatique dont les phases sont dures, cruelles même selon nos critères de civilisés dégénérés car ces phases comportent la domination de vives souffrances, de fatigues, de confrontations avec la mort incluant la possibilité de celle-ci.

Pour les adolescents, le rite de passage le plus universel est le meurtre du totem. Le totem est l'un des animaux les plus dangereux de l'environnement : ours, loup, félin, serpent, aigle, crocodile. Quiconque tue le totem intègre sa force et devient par là son fils. L'épreuve peut être laissée à l'initiative du jeune homme ou organisée par la société secrète guerrière des adultes. Le jeune

Cherokee n'osera pas regarder une jeune fille et ne pourrait le faire sans susciter les moqueries indignées de sa tribu jusqu'au jour où il paraîtra orné d'un collier fait des griffes d'un grizzli qu'il aura tué lui-même ; alors il pourra s'approcher de celle qu'il convoite et sa démarche sera admise par tous. Les Fils de la Louve étaient la société secrète des guerriers romains qui initiaient les jeunes gens. L'adolescent était abandonné nu en forêt et ne pouvait reparaître que vêtu de la peau de loup qu'il avait tué à la dague ; à dater de ce jour, il était Fils de la Louve et l'égal des autres guerriers. Les Wälfungen étaient l'équivalent germanique des Fils de la Louve. Ce mot a été déformé en Wälsungen à cause de la ressemblance du f et du s dans l'écriture gothique ; mais c'est bien Wälf qu'il faut lire, mot que l'on retrouve dans le Wolf allemand et anglais ; nous avons déjà vu que ung (pluriel ungen) signifie en scandinave « jeune, enfant » et correspond au Jung allemand, au young anglais. La chose est donc sans ambiguïté et Wälfungen veut bien dire « Fils du Loup ». L'autre secte totémique germanique était celle des Berserker, (peaux d'ours). La capture et le dressage du cheval constituaient également une épreuve initiatique et, last but not least, il y avait l'Ordre marin gouverné par les « rois de mer ». Les épreuves d'accession à cet Ordre étaient extrêmement dures. La famille devait d'abord déclarer devant le Thing (assemblée populaire) qu'elle renonçait à tous dommages intérêts en cas de mort ou d'accident grave. Le candidat devait ensuite défaire en combat singulier successivement douze non marins. Puis on lui donnait une portée de javelot d'avance ; après quoi on le poursuivait en cherchant à le tuer comme s'il avait été réellement un ennemi. Il devait ensuite prêter serment de cinq ans de chasteté avant d'être admis dans l'équipage d'un roi de mer dont l'autorité se limitait à la conduite des bateaux et éventuellement des combats.

Il faut ajouter que les populations européennes ont toujours refusé le pouvoir personnel et l'arbitraire. Les chefs n'étaient que des conducteurs. La crainte de l'utilisation du pouvoir à des fins personnelles faisait que, dans des périodes critiques telles que migrations et guerres, les Européens désignaient non pas un, mais deux rois qui se surveillaient réciproquement. Cela explique les mythes de Dioscures à la base de fondations de cités ou de migrations : Castor et Pollux à Sparte, Rémus et Romulus à Rome, Hengsti et Horsa dans la migration saxonne en Angleterre, Amber et Asser dans la migration des Vandales à travers l'Europe et le

Maghreb, Raos et Raptos dans celle des Goths. Cela explique aussi le principe parallèle du duumvirat dans l'administration romaine.

Nous sommes maintenant à même de comprendre la naissance de l'Ordre viking. Presque tous les auteurs confondent les Normands (hommes du Nord) et les vikings. Tous les vikings étaient normands, mais tous les Normands n'étaient pas vikings. L'Ordre ne compta probablement jamais plus de trois mille hommes à la fois. L'ordre des Vikings, (Hommes du Frêne), par allusion à la vision mystique du monde des Celtes et Germains exprimée dans le frêne Yggdrasyll, naquit du génocide culturel perpétré par Charlemagne contre les Saxons. Le duc de Westphalie, Weking, le Saxon le plus acharné dans la résistance à la théocratie franco-romaine était le gendre du roi du Danemark. Après sa mort, un de ses beaux-frères, le Danois Eyric, résolut de le venger et d'arrêter l'expansion franque. Il donna à ses marins et guerriers le nom du Saxon vaincu. En 810 les vikings ont traversé l'Allemagne par voie de terre et campent sur le Rhin inférieur lorsque leur chef Gudröd est mystérieusement assassiné par un agent de Charlemagne. Mais les bateaux de l'Ordre remontent tous les fleuves de l'empire et paraissent même devant Narbonne. Charlemagne meurt en 814 devant les perspectives de la destruction commençante de son œuvre.

Cette fameuse « fureur de l'homme du Nord » attestée par le livre de prières anglais n'avait pas la rapine pour objet. Les vikings étaient des êtres profondément religieux, des païens conscients qui voulaient protéger leur culture du génocide, venger la destruction du grand temple des pierres des étoiles d'angle (Eckensternesteine déformé Externsteine) saccagé en 772 par Charlemagne d'une manière qui ne laisse aucun doute sur le fanatisme religieux de l'entreprise franque. Les Francs attaquèrent par surprise, au mépris du code de l'honneur germanique qui exigeait que l'on prévienne du lieu et du moment de l'attaque.

Ils agressèrent pendant la grande fête du solstice d'été le temple le plus important qui n'était même pas défendu. Pendant trois jours ils s'acharnèrent à sa destruction, allant jusqu'à creuser des encoches dans la roche, à y engager des poutres de bois sec et à les arroser jusqu'à ce que le gonflement du bois fasse éclater la voûte. Par les capitulaires de Paderborn, en 777, Charlemagne ne se contentait pas de rendre le baptême chrétien obligatoire sous peine de mort, comme Théodose quatre siècles auparavant ; il interdisait également sous peine de mort le rassemblement du Thing et la

consommation de viande de cheval. Pour éclairer ce dernier point, il faut savoir ce qu'était le Met : la viande et la boisson de la rencontre, de la communion, autrement dit la viande de cheval et l'hydromel. Ceci explique en anglais la parenté de meeting et de meat (viande) ; l'allemand mit et le scandinave med (avec) font partie de la même famille de concepts.
Les vikings menaient donc une guerre religieuse et politique contre une religion du désert et sa théocratie. Ils partaient en disant : « Nous allons leur chanter la messe des lances » et attaquaient de préférence églises et monastères. Mais ils tentaient aussi de réveiller la conscience païenne des populations. En Irlande, un chef viking voulut rendre un lieu de culte de saint à sa véritable destination, mais il fut assassiné par des chrétiens. En Aquitaine un moine écrit : « Combien il est douloureux de voir des populations depuis longtemps chrétiennes faire bon accueil aux barbares et même aller jusqu'à consommer avec eux l'abominable sacrifice de la viande de cheval. ». Il est vrai qu'en Aquitaine nous sommes en terre wisigothe et non loin de ces Basques aussi irréductibles que les Saxons.

Tels étaient réellement les hommes que la propagande catholique travestie en histoire nous a accoutumés à considérer comme des brutes avides de pillage et de viol. Que des raids de vikings accompagnés par des Normands non vikings aient parfois dégénéré en entreprises de pillage, nul ne songe à le contester mais la source de la brutalité, du viol des consciences est dans cette théocratie carolingienne héritière de celle des Théodoses. Lors du débarquement de Rollon à l'embouchure de la Seine, les vikings affirmeront encore hautement leur éthique de guerriers libres face à la religion et à la monarchie orientales : « Qui est votre Seigneur ? Chez nous, chacun est Seigneur de lui-même ».

Le combat commencé contre Charlemagne sera poursuivi avec la même rigueur contre les rois scandinaves traîtres à leur religion ancestrale : Oluf de Danemark et Haakon de Norvège. Ces rois mettront dans le viol chrétien, encore plus de férocité que les Romains et les Francs. Le serpent, symbole mondial de la kundalini, du tropisme universel, est un emblème important de la religion des Normands. De nos jours encore chez les Germains du Danube, la couleuvre est considérée comme un porte-bonheur ; pour attirer la prospérité sur la ferme, on lui tient en permanence une écuelle de lait devant la porte et la présence de l'homme ne dérange point le reptile. Le serpent sera la figure favorite au sommet de la poitrine et du col

de cygne, proue des bateaux vikings. Alors que les bateaux ordinaires portent le nom de karfars (véhicules pour aller loin), ceux des vikings s'appellent drakkars (dragons), ou sjö-snäkkars (serpents de mer),mot devenu sea-snake en anglais et See-Schlange en allemand. En choisissant le sigle SS pour les porteurs de leur révolution culturelle, les nationaux-socialistes allemands jouaient donc sur un élément important de l'inconscient collectif de tous les peuples germaniques.

Les rois normands favorables par ambition personnelle à la théocratie du désert connaissent l'importance religieuse du serpent de mer, serpent d'Ève dans l'élément de Vénus. Pour contraindre les hommes de haute conscience religieuse à accepter le baptême chrétien, rite vénérien qui recouvre maintenant son contraire sur le plan socio-politique, ces rois traîtres inventent un supplice incroyable, un tube dans le gosier du patient, un serpent dans le tube, un fer rouge pour brûler la queue du reptile et le faire descendre dans le gosier du malheureux. L'expression populaire « avaler une couleuvre » dans le sens « croire un mensonge énorme » vient de cette horrible méthode de christianisation des Normands. Le christianisme était pour les fidèles de la religion ancestrale un mensonge énorme. Il l'était en effet si l'on songe que le fatras chrétien ayant été jugé irrecevable par les missionnaires pour les pays germaniques, ces missionnaires n'hésitèrent pas à présenter leur Christ comme un chef de guerre irrésistible qui avait conquis un immense pays avec le seul appui de douze compagnons.

Les persécutés se réfugièrent d'abord en Islande où les furieux de l'esprit du désert vinrent les traquer et obtenir par prises d'otages l'abandon des divinités traditionnelles. Au début de notre millénaire, certains « païens » passèrent en Amérique, ce qui ne découragea pas les fous furieux : au XIe siècle, l'évêque de Reykjavik écrivit à celui de Londres pour lui demander des missionnaires pour le Groenland.

Les colonies normandes du Nouveau Monde comptaient des centaines de familles et entretenaient des rapports réguliers avec leurs pays d'origine. Or elles disparurent brusquement au XIVe siècle. Ce qui est étrange, et même suspect, c'est que depuis cette époque l'Église catholique et toute l'information qui dépend d'elle, c'est-à-dire la quasi totalité de l'information historique, ont mis un acharnement incroyable à nier d'abord, à minimiser ensuite, la pénétration normande sur le nouveau continent. Dans les écoles

publiques, qui se croient libérées de l'influence cléricale, on continue à enseigner la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. L'Église ne cesse de surveiller de près la recherche archéologique dans ce domaine, comme si elle redoutait la mise à jour de faits dangereux pour elle. À l'annonce des résultats positifs des fouilles de Terre-Neuve, le premier visiteur fut un évêque qui débarqua deux heures plus tard par avion !

Qu'on ne nous accuse pas à la légère de hantise et de fanatisme ! Nous avons exposé quelles valeurs équilibrantes le christianisme apportait aux maladies spécifiques du Nord. On pourrait donc s'étonner de la résistance acharnée opposée à une religion qui apportait dans un domaine précis un équilibre au moins inconsciemment désiré. Cette remarque vaut tout autant pour les peuples du désert qui l'ont refusé en s'accrochant à leur illusion de puissance par la domination sociale sur la femme.

Si le christianisme était resté la religion de Vénus qu'il était destiné à devenir, s'il avait opposé au Nord, Vénus à la femme-soleil et aux duretés qu'elle conditionne, comme il tentait de l'opposer à la femme-esclave des peuples du désert, il est bien probable qu'il aurait été accepté, mais c'est la religion paulinienne et impérialiste qu'on prétendait imposer aux Normands qui, après la guerre de Saxe et les capitulaires de Paderborn ne pouvaient plus avoir d'illusions sur la nature et les intentions de cette religion « fraternelle ».

Tout ce déchaînement de brutalité n'a même pas l'excuse du succès politique. L'empire de Charlemagne ne sera pas capable de résister aux assauts des vikings. Les descendants de ce colosse trapu plus rusé qu'intelligent. vont d'abord se déchirer entre eux, puis sombrer dans la débilité mentale. La France aura alors à sa tête Charles le Simple et l'Allemagne, Louis le Puéril.

En empêchant l'union du royaume franc et de Byzance, Rome a voulu maintenir la division pour régner. Mais le rusé pape n'a-t-il pas du même coup sauvé le monde nordique en empêchant une concentration de puissances qui auraient réussi à le détruire ? « Je suis cette force qui toujours veut le mal et toujours fait le bien. » fait dire Goethe au Diable ; et le Diable porte parfois la tiare, comme le pensaient les cathares ...

Rien ne va plus pour Rome en ce début de dixième siècle. L'islam a conquis toute l'Afrique du Nord, tout le Proche et le Moyen-Orient, Byzance exceptée. Il possède des positions fortes en Espagne et en Occitanie. Les Normands dominent le nord de la

France, font des incursions en Italie, s'emparent de la Sicile où ils font régner la tolérance et la liberté, traversent la Russie et vont même attaquer Byzance.

En Allemagne, deux évêques brutaux et sans scrupules assurent la régence du temps de Louis le Puéril. Mais ils ne font pas ce qu'ils veulent. L'un d'eux, Hatton de Mayence, sera massacré dans la tour de Bingen, lors d'une émeute provoquée par une famine, mais dirigée par des émissaires du duc de Saxe, Henri l'Oiseleur (toujours les Saxons !). Cet exemple dangereux ne pouvant être raconté qu'à mots couverts, il donna naissance à la légende des rats qui auraient dévoré le tyran. Après le règne du faible Conrad 1er de Germanie et le refus inattendu de son frère Eberhard de lui succéder, ce fut Henri l'Oiseleur, ennemi juré de l'Église, qui fut élu roi de Germanie par la diète de Francfort. Le pape tenta le jeu habituel et offrit au roi la couronne impériale que celui-ci eut la sagesse de refuser. Malheureusement son fils Otton sera plus ambitieux et acceptera le cadeau empoisonné. Il sera couronné empereur en 962. Plus fort que la Papauté, il entreprendra une expédition contre la célèbre papesse Jeanne, qui se faisait appeler Jean pour les besoins de la fonction, mais accoucha pendant la procession du Saint-Sacrement, trop secouée qu'elle avait été par les balancements de sa mule. Cet accident donna naissance au rite de la marche sur le miroir lors de l'élection pontificale, rite évoqué par Rabelais.

Les successeurs d'Otton seront moins heureux que lui. Alliés aux souverains jaloux de l'empereur, les papes sortiront vainqueurs de l'épreuve de force qui, pendant un millénaire, a opposé plus ou moins ouvertement la tête religieuse à la tête temporelle de la chrétienté occidentale. En 1077, Henri IV devra aller s'humilier à Canossa. Les Hohenstaufen reprendront la lutte avec une fortune changeante. Barberousse passera sa vie en conflits contre la Papauté et les villes lombardes. L'hostilité de ces villes, alors que les lombards étaient traditionnellement ennemis des papes, mérite une explication. Les empereurs ne représentaient pas davantage que les papes une défense du Nord contre la théocratie du désert car chacun des deux rivaux se considérait comme une tête de droit divin. L'empereur était bien élu par la diète de Francfort, mais le pape l'était par le collège des cardinaux. La signification culturelle du conflit, dans la faible mesure où il en avait une, ne dépendait que de la personnalité des antagonistes.

Un empereur mérite ici une mention spéciale : Frédéric II, petit-fils de Barberousse et fils de la reine Constance de Sicile. Voltairien six siècles avant Voltaire, il est l'une des plus hautes figures de l'histoire européenne. On lui doit l'introduction des chiffres berbères, bien plus pratiques que les romains. Il affranchit tous les serfs de ses domaines personnels et invita tous les nobles de son empire à imiter son exemple. Il mit fin aux croisades malgré le pape, préférant discuter de mathématique et d'astronomie avec ses amis arabes plutôt que verser stupidement le sang au service d'une Église qui était leur ennemie commune. Il autorisa la dissection des cadavres malgré l'interdit pontifical et créa un parc zoologique, vrai musée d'histoire naturelle. Il circulait alors un pamphlet incendiaire intitulé « Les trois imposteurs » (Moïse, le Christ et Mohammed) et la tradition veut que Frédéric II en ait été l'auteur. À Rome on ne décolère pas et les excommunications pleuvent, sans succès cette fois, tant est grand le prestige de l'empereur philosophe.

En 1250 son petit-fils Conradin lui succède. Il n'a que 15 ans. Avec la fougue imprudente de la jeunesse, il veut de suite porter le coup décisif aux troupes papistes extrêmement affaiblies. Mais il se fait faire bêtement prisonnier avec son allié, le roi wisigoth Ferdinand d'Aragon. Tous deux seront bientôt décapités. Mais le pape Innocent IV ne s'en tient pas là : il veut l'anéantissement total de la famille des Hohenstaufen. C'est alors qu'il fait saisir un enfant de trois ans, arrière petit-fils de l'empereur maudit, lui fait crever les yeux et le laisse agoniser onze mois dans un cul de basse-fosse. Arrêtée en même temps, une sœur du malheureux sera relâchée une dizaine d'années plus tard, âgée de 16 ans et incurablement folle. l'Histoire de l'Église d'Arquillière, encore en usage dans les séminaires, exalte ce triomphe de la Papauté, sans oser tout de même préciser les horreurs perpétrées sur des enfants en bas âge. Les séminaristes sont jeunes et ont encore une sensibilité et une conscience ...

Au moment de ces crimes, il y a trente ans que les cathares ont été exterminés dans une croisade.

Rien de changé depuis Clovis et Charlemagne : contre les cathares comme contre le dernier des Hohenstaufen, c'est toujours la puissance franque qui est l'instrument de la Papauté. La France n'est-elle pas fille aînée de l'Église ? N'a-t-elle pas été créée au VIe siècle pour jouer le rôle qu'on lui fait maintenant jouer ?

Vainqueurs, les papes perdent toute retenue. Au concile de Lyon, Innocent IV (infaillible) proclame ex-cathedra : « Les papes

sont souverains spirituels et temporels de la Terre entière, et ceci dès avant la venue du Christ, de par l'Ordre de Melchisédech. ». Voilà qui a le mérite d'être clair et pose l'Église pour ce qu'elle est : une puissance politique totalitaire à vocation d'impérialisme mondial.

Pourtant la victoire de cette Église était bien moins décisive que ne le pensait son pape monstrueux dans son orgueil paranoïaque. À la mort de Conradin succède non la domination politique d'un monstre inapte à l'exercer, mais le grand interrègne, période d'anarchie de vingt-six ans au cours de laquelle les chevaliers brigands terrorisent tout l'Empire. C'est alors que, ne sachant à quel saint se vouer, un évêque de Westphalie a l'idée de ressusciter ce Thing antique interdit sous peine de mort par Charlemagne. Le nouveau Thing prend le nom de Sainte-Vehme et devient le germe de l'une de ces nombreuses sociétés secrètes qui ont joué un rôle non négligeable dans l'histoire européenne. Mais la Sainte-Vehme ne sera pas la seule résurgence de l'Antiquité.

Née en 1241 à des fins commerciales, la Hanse des ports du nord comprend qu'elle ne doit compter que sur elle-même pour assurer la sécurité des routes et des mers. Elle crée donc une flotte et une armée qui vont échapper complètement aux théocraties rivales des papes et des empereurs. La Hanse sera l'alliée des Baltes et des Slaves dans la lutte contre les chevaliers Teutoniques, Ordre devenu papiste et persécuteur depuis la défaite des Hohenstaufen. À Tannenberg, les troupes de la Hanse joueront un rôle décisif dans l'écrasement de ces nouveaux chevaliers brigands. Rien d'étonnant à ce choix politique lorsqu'on connaît la signification du mot Hanse : il désignait des groupes de familles ou de tribus associées pour organiser à frais communs des sacrifices sinon trop lourds. Sous peine d'être blasphématoire et de porter ainsi malheur, le sacrifice devait être joyeux, donc sans les réticences dues à l'insuffisance des moyens. Le choix du nom de Hanse par la ligue maritime des ports du nord est donc révélateur d'une tradition occultée devant la persécution, mais non éteinte.

En ce même siècle, les villes s'affranchissent de la tutelle féodale et l'on voit apparaître de partout les noms de Villefranche et Francheville, de Freiburg et Freistadt. La théocratie judéo-romaine et sa réplique à l'échelon féodal n'auront donc été qu'une tentative avortée, une maladie qui n'a pas fini de nous empoisonner en plongeant nos échelles de valeur dans la plus extrême confusion.

L'affrontement entre ceux qui fêtent le bicentenaire et les anti-89 est une conséquence, entre bien d'autres, de cette confusion.

Il est indéniable que l'absolutisme royal n'a jamais été accepté par la noblesse et la domination seigneuriale aussi peu acceptée par le peuple. À Saint-Clair-sur-Epte, lorsque Charles le Simple demande à Rollon de se plier au rite oriental du baisepied pour sceller sa vassalité, ce dernier refuse et prie un guerrier de sa suite de le faire à sa place. Celui-ci feint d'accepter, mais au lieu de se baisser, lève le pied du roi qui tombe à la renverse dans l'hilarité générale. En 987 Hugues Capet est élu roi de France et, lorsqu'il demande à un noble de sa suite : « Qui t'a fait comte ? », l'autre lui répond : « Qui t'a fait roi ? » En Espagne, le roi se découvre le premier lorsqu'il rencontre un grand du royaume, et les nobles lui prêtent serment selon la formule : « Je te servirai selon l'honneur, mais n'oublie jamais que je suis ton égal. ». Les chevaliers de la Table Ronde étaient bien un Ordre mystique ; mais la table ronde a aussi une signification politique, n'ayant ni haut bord, ni bas bord, elle est le symbole de l'égalité de ceux qui s'assoient autour d'elle.

La brève période d'absolutisme sous Louis XIV sera précédée des révoltes de la Fronde. Après l'échec des frondeurs, les nobles les plus fiers se retireront sur leurs terres et le roi ne pourra se constituer une cour qu'en attirant à Versailles les nobles endettés mis à l'abri des poursuites dans cette paroisse par un édit royal. Comment ne pas penser à la phrase de Nietzsche : « Souvent c'est la boue qui est assise sur le trône, et souvent aussi le trône lui-même repose sur la boue. ».

Une sourde révolte contre la féodalité bouillonne sur toute l'Europe. En Angleterre, les hommes de Sherwood ne représentent pas seulement la résistance des Saxons contre les Normands, mais aussi celle du peuple contre les nobles. En Allemagne, les musiciens de Brême évoquent la lutte du tiers état contre les chevaliers brigands : le chat est l'animal du bourgeois des villes, l'âne celui du meunier, le chien celui du berger, le coq celui du paysan. Les petits nains qui viennent de nuit travailler dans les champs et se sauvent si on les épie sont en réalité des maquisards qui protègent les paysans contre les exactions seigneuriales. Et pour calmer la curiosité dangereuse des enfants étonnés de trouver un travail fait à leur réveil alors qu'il ne l'était pas le soir précédent, les parents racontent l'histoire des gentils nains timides qui se sauvent et ne reviennent pas si on les épie. Leurs obligés les nourrissent clandestinement et la

coutume du ramassage des œufs par les conscrits pendant les nuits de la semaine avant Pâques est une survivance de l'impôt jadis prélevé par les organisations clandestines de défense paysanne. En Russie, les cosaques (hors-la-loi) finissent par constituer une force à laquelle le sultan de Turquie fera des avances, sur laquelle misera le révolutionnaire Bakounine et avec laquelle finalement le tsar pactisera. Malgré une cascade d'interdictions, le compagnonnage assurera son triple rôle d'école, de mutuelle et de syndicat ; il traversera tous les régimes et reprend de l'importance de nos jours.

Appuyés sur une bourgeoisie dont le pouvoir monte parallèlement au déclin d'une noblesse ruinée par les croisades, mais aussi par ses propres folies, les rois de France succèdent aux empereurs dans les conflits avec la Papauté. Les Habsbourg ont accédé au trône impérial. En échange de la nécessité de leur légitimation par le sacre, ils ont obtenu un droit de veto sur l'élection pontificale qui est une épine dans l'œil du pape. Ils ont beaucoup d'ambition, mais peu de pouvoir. La Suisse se détache de l'Empire. Les villes lombardes se moquent autant de l'empereur que du pape. L'Ordre chevaleresque du Temple est la plus grande puissance économiques. Les grands rivaux des papes restent pourtant les rois de France. Philippe le Bel notamment ne se laisse pas manœuvrer .En 1313, à Agnani, son émissaire Nogaret arrête le pape et même le gifle.

La victoire sur les Hohenstaufen n'aura donc rien résolu et l'Ordre de Melchisédech appliqué à la papauté n'aura été qu'un rêve de faussaires mégalomanes, paranoïaques et monstrueux ; rêve néanmoins destructeur de la meilleure sève de la culture européenne.

La culture chrétienne ou le millénaire
de la clandestinité
Le christianisme populaire

Les Romains et les Grecs érudits accusaient avec raison les chrétiens de ne pas oser affronter les gens capables de leur répondre dans une discussion honnête et de piéger les ignorants en exploitant leur crédulité. Pourtant ce ne seront pas les couches cultivées qui mettront en échec le psychisme du désert. La bibliothèque d'Alexandrie flambera inutilement ; les pythagoriciens aussi, tandis

que les gens du peuple opposeront aux élucubrations des théologiens une résistance efficace et une fidélité irréductible à la religion des puissances de la nature.

En faisant du christianisme la religion d'État obligatoire, Théodose a fait basculer dans le parti catholique les ambitieux sans éthique, les faibles, les lâches, les matérialistes. L'homme des villes amolli, dégénéré, coupé des perceptions subtiles des effluves de la nature, se rallie sans peine à la religion officielle. C'est l'homme des campagnes qui résiste, celui qui sent encore la vie dans la chaleur du Soleil, les ondes de la Lune, des arbres, des sources. C'est pourquoi on l'appelle le païen (le paysan) ou der Heide (l'homme de la lande). Sourcières et sourciers deviennent sorcières et sorciers, car la nature est démoniaque et sentir ses effluves équivaut à commercer avec les puissances infernales.

Pour s'imposer dans le peuple, la nouvelle religion devra multiplier les concessions de surface. Elle adopte des prières : le Pater omnipotente Deum est l'invocation des prêtres du Père Joyeux, du Jovis Pater déformé en Jupiter. En notre siècle encore, un cantique à la Vierge (Ô pure étoile du matin ...) ne craindra pas de reprendre mot à mot l'invocation des marins grecs à Aphrodite. Le pape prend le titre de Souverain Pontife, jadis attribué au grand prêtre de Jupiter. La plupart des vêtements sacerdotaux, des gestes et attitudes hiératiques sont empruntés à la vieille religion romaine. La tonsure des moines chrétiens, introduite par les moines irlandais, est un héritage druidique.

Le calendrier des fêtes chrétiennes ne fait que continuer celui des fêtes antiques en substituant un événement anodin du temps rectiligne à un moment bio-cosmique du temps cyclique. Parce que les païens n'ont pas attendu le Christ pour croire à la résurrection et fêtent à la fois les morts et les enfants au solstice d'hiver, on leur sert d'une part saint Nicolas, médiocre substitut du dieu des morts, Wotan, et d'autre part le Jésus nouveau né. On enseigne sans sourciller que le mot Noël, déformation du germanique Neue Helle (nouvelle clarté, lumière renaissante), dérive du latin nadalis. L'Épiphanie, mot grec qui signifie « montée de la lumière », devient « la fête des Rois Mages » qui ont aperçu l'étoile. Aux Rameaux et à Pâques tous les symboles païens sont au rendez-vous : les palmes ou feuillages de la verdure renaissante, les poissons des rivières libérées de la glace, l'agneau nouveau-né, les œufs et les poussins, le lièvre qui, comme son cousin domestique, est un chaud lapin, enfin

la cloche en forme de matrice. Face à l'amour de la vie, l'Église sadomasochiste et blasphématoire de la vie connaît sa faiblesse et lâche du lest ...

Elle prétend sanctifier ce qu'elle ne peut extirper ; mais ne percevant plus que les choses qu'elle voudrait extirper sont saines et saintes (aucune différence de sens entre ces mots à l'origine ; c'est la démonisation de la vie qui l'a introduite), elle ne peut apporter par ses mascarades de concessions que la désacralisation et la mort culturelle.

La querelle actuelle du traditionalisme et du modernisme dans le catholicisme n'est que la phase finale de désacralisation d'une Église incapable de voir et d'admettre qu'elle a vécu essentiellement de ce qu'elle n'a pas réussi à détruire, qu'elle s'est compromise avec des causes politiques indéfendables et contraires aux plus profonds instincts européens. Le seul ouvrage qui ait apporté un début de clarté sur cet affrontement du traditionalisme et du progressisme catholiques est le Pape des escargots d'Henri Vincenot.

Rappelons sans nous y étendre que presque tous les saints populaires sont des divinités païennes travesties. Les saints Martin, Michel, Georges et Victor ont pris la place de Mars, de Thor, d'Hercule et de Siegfried. Les saintes Lucie et Agnès succèdent à Artémis, sainte Anne à Vénus, ainsi que de nombreuses Maries et vierges diverses. Les vierges noires succèdent à Cybèle, sainte Claire à Artémis ou Vénus ; saint Denis n'est autre que Dionysos, ainsi que saint Vincent, patron des vignerons ; saint Éloi a remplacé Vulcain.

Parmi ces saints et saintes populaires, il y a un groupe sur lequel nous devons revenir, tant son importance est grande dans la naissance d'une nouvelle culture européenne. Il s'agit de l'ensemble constitué par les saintes « Maries » de la mer (dont l'une s'appelait Marthe et l'autre Sarah), par Lazare et le Roi Mage Balthazar. L'origine celtique des Galiléens et des Galates, la probabilité de leur commune issue de la tribu languedocienne des Volques rendent vraisemblable la possibilité d'une partie de vérité historique dans le mythe des saintes Maries de la mer. Balthazar était peut-être un prêtre de Baal, bélier solaire phénicien identique au Belen des Celtes, au Balder des Germains, à l'Apollon hyperboréen des Hellènes et des Romains. Mais même si le mythe n'a aucun fondement concret, il répond pourtant à un besoin inéluctable des récupérateurs chrétiens. Il y avait près d'Arles un culte de déesse

noire perpétué par la Sarah-la-Noire des Romanichels, portée en procession dans la mer comme la déesse Nerthus des Ingwäones de l'Antiquité ; la Camargue est comme la Hollande une terre de lagunes et la concordance des cultes est donc normale. Non loin de là, à cent kilomêtres, il y avait la Sainte-Baume, sa grotte et sa source, son épaisse forêt qui effraya les soldats romains au point que César dut empoigner lui-même la hache, abattre un arbre et déclarer prendre sur lui seul la colère éventuelle des dieux pour qu'ils surmontent leur terreur; le sacré est ce qui fait trembler, telle est le sens étymologique de ce mot.

On ne saurait surestimer l'importance de la résistance païenne dans cette région, les cours d'amour, leur immense répercussion éthique et littéraire, l'idéal chevaleresque de la Dame et du Cygne, toutes ces fleurs de l'âme européenne ont pu s'épanouir grâce à Aix-en-Provence et Toulouse. Combien regrettable que Wagner, dont l'ambition était de devenir le champion d'une révolution culturelle germanique, ait méconnu la nature profonde de cet hymne à la vie qu'est le culte de Vénus et soit retombé dans les pièges de la démonisation judéo-chrétienne ! Tannhäuser est une œuvre de jeunesse, mais Parsifal une œuvre tardive et la souillure chrétienne s'y retrouve bien !

Autres survivances païennes

Certains trouveront peut-être un peu fastidieuse la série de faits que nous allons évoquer et qui est en grande partie connue. Mais il y a une marge entre savoir et comprendre. Connaître un par un des faits et ne pas voir leur liaison n'est pas connaître. L'histoire à prétention objective nous a fermé l'entendement au fil de l'histoire.

Or tout homme a consciemment ou inconsciemment besoin de dominer le labyrinthe du passé par une vision claire et cohérente de ce passé. Oui, cohérente même si ce passé est profondément incohérent, car c'est par une vision claire de ses incohérences que nous pouvons retrouver notre propre cohérence. Il nous faut donc notre fil d'Ariane et celui-ci est, nous l'affirmons sans hésiter le conflit entre le psychisme du désert d'une part et Mars et Vénus d'autre part.

L'affaire d'Abélard et d'Héloïse est contemporaine de la guerre des guelfes et des gibelins ainsi que de la croisade anticathare.

Abélard a découvert la veine vénérienne du christianisme. Par milliers, les étudiants accourent l'écouter à Saint-Germain-des-Prés. Il ne se contente pas de prêcher et a aussi épousé son amante Héloïse. Le clergé réagit avec une extrême brutalité : les amants sont séparés, le philosophe châtré. Il y a pourtant des milliers de gens qui copulent avec leurs femmes, voire leurs ribaudes, sans encourir de sanctions. Mais Abélard rendait à l'union sexuelle sa dimension religieuse, sa sacralité. C'est cela que l'Église du désert ne pouvait tolérer. Le sexe ne doit être satisfait que par une concession à la faiblesse. Malheur à qui prétend rendre sa valeur à cette suprême communion ! Aujourd'hui l'Église ne châtre plus ceux qui magnifient le sexe parce qu'elle n'en a plus le pouvoir. Mais gardons-nous de croire que son attitude fondamentale a changé. La meilleure preuve en est qu'elle s'obstine à maintenir le célibat des prêtres alors que celui-ci n'est qu'une coutume. Elle maintient cette position même dans les pays où la majorité du clergé vit en état de concubinage notoire, comme c'est le cas en Amérique du Sud. Son laxisme actuel envers la débauche et l'homosexualité non plus ne doit pas faire illusion. Les têtes pensantes espèrent du SIDA l'aide qu'elles ont eu autrefois de la syphilis. Et elles attendent aussi de l'écœurement une plongée des esprits dans une nouvelle confusion entre la sexualité sacrée et la sexualité débridée.

Il y a un livre que tous les Européens, tous les héritiers forcés du christianisme devraient lire : la Sorcière de Jules Michelet. Ce livre met en lumière l'évolution de la condition païenne à travers un millénaire. Il est impossible à résumer. Il est remarquablement documenté malgré son caractère de roman psychologique. Il fait justice de bien des erreurs et restitue le vrai visage du Moyen-Âge avec ses foules se rendant en famille aux sabbats, enfants y compris, dames nobles arborant le hennin à deux pointes, symbole des cornes du diable exprimant qu'elles étaient libérées et acceptaient joyeusement le commerce sexuel. Ce livre montre aussi hélas ! l'omniprésente terreur cléricale.

Ce n'est pas seulement Vénus qui est en révolte contre l'Église du désert ; c'est aussi Mars, dieu de la guerre et de la fierté virile. Ce Moyen-Âge qu'on nous présente comme une période de paix sociale et de foi naïve est animé de courants révolutionnaires irréconciliables avec les hiérarchies issues des compromis entre les rois, les nobles et l'Église. Nous avons vu quelle braise de défense populaire apparaissait dans la légende des rats de la tour de Bingen, dans celle

des musiciens de Brême, dans celle des petits nains. Nous avons évoqué les chevaliers de la Table Ronde et la lutte des nobles contre l'absolutisme. Mais il est une foule d'autres survivances de l'esprit païen.

Le compagnonnage ne fit pas l'objet d'une cascade d'accusations cléricales et d'interdictions royales pour des raisons de lutte des classes. Si le clergé lance ses anathèmes contre ces bâtisseurs de cathédrales dont il ne pouvait se passer, il avait de sérieuses raisons pour cela : même derrière bien des rites chargés de masques chrétiens, les compagnons véhiculaient une cosmologie, une géométrie sacrée et une perception de la vie et de la mort étrangères aux mythes platement historiques et rétrécis de l'Église.

L'inversion chrétienne des valeurs n'a jamais réussi. Le dieu celtique Kernunnos, avec ses cornes de cerf, était le dieu de la virilité, le tombeur de femmes. Pour tenter de le ridiculiser, les chrétiens ont transplanté ses cornes sur la tête des cocus. Mais le cocufieur n'en est pas moins resté envié et admiré. L'Arlequin de la Commedia dell'arte est le cocufieur qui se promène avec un énorme phallus à la ceinture, l'homme viril et libre qui pouffe de rire au nez des persécuteurs du sexe, des pusillanimes et des imbéciles. Il est populaire surtout en terre Lombarde sur laquelle se sont succédés Vénètes, Goths, Hérules et Lombards. Si l'on considère quelle résistance acharnée ces derniers ont opposée à la Papauté, quel esprit de liberté a soufflé dans Venise, on ne s'étonne plus d'Arlequin. Mais il est aussi le guerrier : la Mesnie Arlequin, si répandue en France du Nord, était une survivance de la chasse sauvage des guerriers des Ordres odiniques. Le nom étant souvent orthographié Harlequin, il pourrait s'agir à l'origine d'une famille royale gothe de Breisach, sur le Rhin supérieur, famille portant le nom de Harlen, Harlequin serait alors l'enfant ou le roi des Harlen (Harlekind, Harleking).

Un autre indice de la survivance païenne est la démonisation et la persécution de la chouette. Le cri de cet oiseau était utilisé comme appel de rassemblement par les participants à des réunions secrètes en vue de combats, de cultes clandestins ou d'initiations. Les chouans de Bretagne et de Vendée n'ont fait qu'utiliser une tradition millénaire paradoxalement retournée contre une liberté qu'elle avait d'abord servie. Dans le film de Joris Ivens : les Aventures de Till l'Espiègle, Gérard Philippe fait une allusion sans doute involontaire à la signification de l'oiseau de nuit : « Quand la chouette chantera, les

Flandres seront libres. », ce qui veut dire : « Quand les chouans pousseront leur cri de guerre, les Espagnols seront boutés dehors. ». La chouette est l'oiseau de Minerve, déesse de la sagesse casquée, des guerriers initiés. Elle ne pouvait manquer d'être déclarée démoniaque et porte-malheur par le clergé. Les paysans apeurés la clouèrent sur leurs portes en signe de ralliement à l'Église et pour se protéger des représailles exercées à l'aveuglette, comme celles qui eurent lieu en terre cathare.

Le cheval Baïart, qui soutenait les fils Aymon dans leur lutte contre Charlemagne, avait huit pattes, comme Sleipnir le cheval d'Odhinn. Il était l'allégorie d'une société secrète odinique dont les membres se livraient à un rite exprimant leur union parfaite et leur égalité : l'homme de tête marchait debout, couvert jusqu'à la ceinture d'un accoutrement représentant une tête et une encolure de cheval ; les autres marchaient derrière lui penchés en avant, chacun tenant le précédent par les hanches ; au bout d'un nombre rituel de pas, l'homme de tête passait son déguisement au suivant et se plaçait en queue ; la procession durait jusqu'à ce que tous les participants aient occupé la tête, la fonction de commandement. Ainsi était affirmée l'égalité dans la discipline. Ce cheval Baïart « qui grossissait alors que tout le monde s'épuisait autour de lui », avertissait les concernés de la force montante de la résistance secrète à travers les victoires de Charlemagne.

Qui ne connaît l'histoire de Robin Hood ? Remarquons au passage que ce nom signifie « le brigand en cagoules » et sa traduction par Robin des bois révèle une double ignorance linguistique. Comme le montre justement Walter Scott, il ne s'agissait pas d'un personnage unique, mais des hommes de Sherwood et d'un puissant réseau pénétrant aussi les villes.

Les histoires de princes changés en ours et redevenant princes une fois leur mission accomplie font allusion aux survivances de l'ordre des Berserkers et aux vengeances qu'il est capable d'exercer.

Étrange aussi que les libérateurs mythiques de la Suisse et de la Hollande aient à une lettre près le même nom : Tell et Till. Guillaume Tell n'a sans doute jamais existé, en tout cas pas sous ce nom, et la légende de la pomme reproduit mot à mot le mythe de Völundr, le Vulcain germanique. Par contre la révolte et la libération de la Suisse ont bien eu lieu. Le nom de Till Uilenspiegel signifie « Till Chouette Miroir », mais il s'agissait en réalité de la Lune dont la forme et la position indiquaient la date du rendez-vous, le lieu étant

trouvé en suivant le cri de la chouette Till est parfois orthographié Thyl ; or en grec y se prononce « ou » et nous avons là une allusion à la tradition païenne de Thulé ... des fondateur de Toulouse et de Tolède !

L'Occitanie des cours d'amour, des cathares et des huguenots

L'Occitanie accumule les énigmes. Il y a d'abord celle de son nom qui ne dérive pas de oc : il n'existe aucun patois occitan dans lequel on dise « oc » pour « oui », lequel se dit approximativement « ouais ». Rabelais utilise une expression non moins trompeuse et parle des pays de langue gothe. Provence, Languedoc et Aquitaine ont bien été occupés au Ve siècle par plusieurs millions de Wisigoths qui ont formé la souche de la noblesse et dont on retrouve la trace dans de nombreux patronymes et noms de localités ou de lieux. Mais ce sont les Wisigoths qui ont adopté la langue de leur nouveau pays et non l'inverse.

La racine tan se trouve dans trois noms de pays de cette région de l'Europe : l'Aquitaine (pays des eaux), la Lusitanie (pays de Mélusine) et l'Occitanie. Ox en celtique signifie « bœuf ». L'Occitanie est-elle le pays des bœufs ? Elle est l'un des rares pays où se sont perpétuées les courses de taureaux. Or le taureau est l'animal terrestre de Vénus. Le plus important pèlerinage du Moyen-Âge par le nombre de ses participants, celui de Saint-Jacques-de-Compostelle, placé sous le signe de la coquille de Vénus, du gourdin phallique et de la gourde vaginale et matricielle traversait toute l'Occitanie et le nord de l'Ibérie, ce pays basque réfractaire au christianisme sous Charlemagne. Nulle part au monde on ne trouve dans les villages, les champs, les vignes une telle quantité de colombiers. Or la colombe est l'oiseau de Vénus.

Le taureau, la colombe, la coquille Saint-Jacques, ou coquille de Vénus, la belle princesse Pyrénè, amante d'Héraklès, les mythes de la Magna Luna, les hauts lieux de la Sainte-Baume et des Saintes-Maries-de-la-Mer projettent leur éclairage sur la naissance des cours d'amour à Aix-en-Provence et Toulouse, ainsi que sur la chaîne, mystique qui conduisait le compagnon du Devoir de la Sainte-Baume à Saint-Jacques-de-Compostelle. Ce pèlerinage accumule les éléments de l'emblématique païenne. Outre la coquille, le gourdin et la gourde, il est aussi placé sous le signe du pédocca (pied d'oie). Cette patte d'oie est la rune Eh (ou pied de Dryades), des

Wisigoths, des Vandales et de tous les Nordiques. Elle exprime l'union conjugale et était utilisée comme signe de séduction masculine dans la magie runique. Elle est aussi presque identique au tribann des druides. Le personnage de Jacques a un rôle de la plus haute importance. Maître Jacques est l'un des trois fondateurs mythiques du compagnonnage. Le paysan est appelé Jacques Bonhomme et sa révolte une jacquerie. La noblesse anglaise jalouse de ses libertés se groupe dans l'Union-Jack. Jacques est donc une figure de défense contre l'absolutisme et l'exploitation. Signalons sous toutes réserves l'opinion de certains celtisants selon lesquels le mot Jack aurait été l'onomatopée de l'éclair et le Jack, le grand druide capable de se placer au centre de la cloche de l'éclair sans être foudroyé. Sans conclure, signalons que cela concorde avec les titres espagnols du saint : le Matamore (tueur de Maures) et Fils de l'Éclair. Avant la récupération chrétienne, le pèlerinage n'avait pas lieu à Saint-Jacques, mais à vingt-six kilomêtres de là, au dolmen de Padron, passage encore obligé du rite compagnonnique et lieu de culte resté ardent du Sant Iaguillo (petit Saint-Jacques).

Afin de mieux faire sentir quelle importante mission culturelle les cours d'amour ont assumée et quelle fut la puissance de leur rayonnement, il nous faut parler maintenant des chevaliers du Cygne. Cet Ordre germanique est lié à l'Ordre celtique de la Table Ronde, l'interpénétration des mythes de Lohengrin et de Parsifal est révélatrice sur ce point. Lorsque le chevalier a trouvé sa Dame, celle-ci vole au-dessus de lui sous forme d'un cygne et le rend invulnérable. Un jour, un chevalier se laissa emporter par l'orgueil que lui causait cette sécurité. Il dressa alors trop haut son épée et transperça son cygne ; il périt dans le prochain combat. Parsifal, le fol pur qui tue le cygne devant le château de Montsalvat, montre le degré de vue profonde et de maturité nécessaires pour l'accès à l'Ordre. Ce mythe enseigne donc que l'amour protecteur n'est au service que de la justice, non de l'orgueil et de la brutalité. Lohengrin arrive dans une nacelle tirée par un cygne pour protéger Elsa. Il arrive sur l'eau, élément de Vénus, entraîné par sa Dame (le cygne) sur le théâtre de sa mission. Le nom Lohengrin signifie « le flamboiement vert, l'ardeur de Vénus ».

À propos de la Dame du troubadour et du chevalier, on a beaucoup discuté pour savoir s'il s'agissait d'une figure idéale ou de chair. La chose est simple: le premier temps de la réalisation chevaleresque est celui de la générosité sans peur et sans reproche

qui s'exprime dans la devise des redresseurs de tort, « doux envers les humbles, fier envers les forts ». Mars accompli, il reste à trouver Vénus. Pour la reconnaître hors de soi-même, bien qu'étant un chevalier pur et dur, il faut d'abord la porter en soi, la faire passer de son inconscient dans son conscient. Cette seconde phase surmontée, le chevalier portait en lui seul son propre cygne, tant qu'il n'avait pas rencontré une femme qui en était la digne incarnation. Celle-la découverte pouvait ne pas être en situation de lui accorder ses faveurs charnelles. Mais s'il n'y avait pas d'obstacle le chevalier n'était tenu par aucune règle de chasteté. La seule exigence à laquelle il était intérieurement astreint était l'abstention de toute copulation vile. L'amour concrètement réalisé était le point culminant de l'idéal. Un adage disait : « Le baiser des femmes nobles porte bonheur. ». Comme tous les êtres de grande santé, chevaliers et dames des cours d'amour ne pouvaient manquer de ressentir en eux l'incitation finale du poème de Stefan George les Templiers : « ... diviniser les corps et incarner les dieux ».

Un point d'interrogation énorme est posé par le fait que des Ordres chevaleresques, dans lesquels la chasteté était au moins théoriquement exigée, aient eu la Vierge comme figure centrale de leur culte. Ce fut le cas des Templiers, des chevaliers Teutoniques dont la commanderie centrale, prêt de Gdañsk, s'appelait Marien Burg ; une statue de Madone éclatante de vitalité surmontait l'autel ; quand les Teutoniques quittèrent la Prusse devenue luthérienne, donc hostile aux cultes de la Vierge et des saints, ils s'établirent en Thuringe, à Marienthal, passant ainsi du « château de Marie » à la « vallée de Marie ». Quant à l'Ordre espagnol de San Ildefonso, la légende raconte à propos de son fondateur que la Vierge lui avait accordé ses faveurs, ce qui est compris dans le peuple selon un sens charnel.

Il est étrange que dans l'affaire cathare, si intimement liée au destin de l'Occitanie, le camp cathare ait été considéré comme le camp chevaleresque, par Dante notamment, tandis que Simon de Montfort fut campé comme l'incarnation de l'anti-chevalier. Le catharisme offre plus d'un paradoxe et il convient d'être extrêmement prudent, car nous savons peu de choses fiables sur les cathares. Que cathare vienne du grec catharsis, qui signifie « purification », ne nous avance pas beaucoup. Plus significatif nous semble le fait que les cathares soient contemporains des vaudois et de François d'Assise qui prêchaient la pauvreté, et dénonçaient le luxe de l'Église

romaine. Les cathares ont donc trouvé en leur temps un esprit critique généralisé et favorable à une partie de leur doctrine. Leurs liens avec les bogomils sont évidents mais ne nous apprennent rien, sinon leur origine orientale. Ceci a son importance car les liens noués entre Perses et Wisigoths ont dû être profonds. En effet, les Wisigoths transportèrent en Occitanie la terminologie de l'administration perse : il y eut des satrapes à Seauve et à Lodève.

Les Wisigoths ont-ils accueilli avec le préjugé favorable une secte manichéenne sans voir l'incompatibilité avec le culte de Vénus qu'ils ressuscitaient par les cours d'amour et la littérature chevaleresque ? Cela est peu vraisemblable, car la doctrine cathare ne faisait pas dans la nuance ! Ses trois points fondamentaux étaient ; « L'esprit est de Dieu, le corps du démon, le péché suprême est la procréation. ». Le mystère s'épaissit si on considère que les cathares prirent pour emblème la colombe, l'oiseau de Vénus. Fut-ce une réaction de l'inconscient comme celle qui fit choisir le vendredi, jour de Vénus, comme jour saint dans le monde musulman qui écrase la femme ? Les Wisigoths étaient-ils prêts à soutenir n'importe quel courant anti-romain ? Ont-ils incité les cathares à choisir la colombe comme emblème, manière de dire aux fines oreilles : « Ne combattez pas les cathares ; nous sommes derrière eux, car ils sont ennemis de Rome. » ? Ce n'est qu'une hypothèse, mais de loin la plus vraisemblable de toutes.

Tout est trouble en ce XIIIe siècle pendant lequel se déchaîne la fureur cléricale contre Abélard, les gibelins, les cathares. Tout passe en langage codé dont nous ne percevons plus toujours les allusions, langage utilisé par les porteurs de messages secrets que sont les troubadours.

Les huguenots reprendront le même emblème et voudront y voir le Saint-Esprit. Mais nous connaissons trop bien les coups fourrés de l'inconscient pour accepter leur explication sans scepticisme. La carte du monde huguenot recouvre à peu de choses près celle du monde cathare.

Dans cette région de France, le protestantisme fut aussi férocement persécuté qu'en Vendée : incendies de villages et de forêts, vols, viols, déportations massives aux galères, emprisonnements à vie, bûchers, enfants arrachés par milliers à leurs parents sous prétexte que ceux-ci, n'étant pas catholiques, ne pouvaient être légalement mariés et donnaient donc un exemple scandaleux de concubinage, rien n'y manqua. Pourtant l'Occitanie tint

bon là où la Vendée avait cédé. Arienne d'abord, puis cathare, enfin huguenote, l'Église d'Occitanie ne compte pas deux siècles de fidélité forcée à Rome.
A l'époque cathare était née l'organisation secrète des Justiciers d'Avignon pour tenter d'opposer une contre terreur à celle de l'Inquisition et des troupes royales françaises. Dans la même ville naîtront au XVIIIe siècle les Illuminés d'Avignon qui joueront un rôle important dans le développement de la franc-maçonnerie en France, qui seront ensuite les fondateurs de cette même franc-maçonnerie en Suisse et en Suède.

Nous ignorons s'il y a encore un avenir pour le monde en général et l'Europe en particulier. Mais si l'Europe réelle, c'est-à-dire l'Europe culturelle, doit prendre naissance un jour, elle ne pourra le faire sans l'Occitanie. De nombreux jeunes Européens qui ont tourné le dos à la civilisation industrielle se sont installés sur cette terre occitane qu'on aime d'un amour presque charnel. Et les Américains à la recherche d'une culture campent en Avignon.

La désagrégation chrétienne

Le christianisme est mort et pourrit pêle-mêle avec la dépouille de la culture mort-née qu'il a engendrée. Nous ne sommes plus que des vers qui grouillons sur les cadavres. Rappelons les grandes composantes et étapes du phénomène chrétien. Une religion vénérienne et élitiste naît en milieu galiléen et entre en conflit avec la religion juive du désert. Un groupe de convertis décide d'utiliser cette religion pour coloniser Rome de l'intérieur.

Le juif citoyen romain Paul de Tarse persécute d'abord les chrétiens, puis se range à leur stratégie, opère le ralliement des faibles de toutes les sectes hellénistiques, introduit le terme et l'idée de Christ, jamais évoquée par le Galiléen, devient le véritable chef de l'Église chrétienne à Éphèse. Paul de Tarse et Jean de Patmos sont les artisans les plus connus de l'inversion du message du Galiléen par le psychisme du désert. Les chrétiens réussissent en deux siècles et demi leur travail de noyautage et imposent leur loi à l'empereur qui fait du christianisme la religion d'État obligatoire. Ce succès a un envers qui est la romanisation de l'Église et son identification à l'Empire romain. Les citadins, peu religieux, se rallient sans trop de mal à la nouvelle religion. Plus près de la nature, les

campagnards restent fidèles à leurs dieux. Le clergé chrétien les désigne avec mépris sous le nom de païens.

Pour gagner les masses, l'Église adopte les masques des lieux de culte et des rites des païens, leur calendrier de fêtes, leurs symboles. Elle substitue des saintes et des saints aux divinités antiques.

Les conflits de primauté entre papes et empereurs ruinent la puissance des deux pouvoirs. Partout s'organise une résistance acharnée sous les auspices de Mars et Vénus.

L'Église accouche de l'Inquisition et tente de détruire ses ennemis avec une férocité sans égale dans l'histoire connue de l'humanité.

Telle est la situation au début du XVIe siècle, alors que se profilent les menaces nées de la découverte du monde contre les absurdités du dogme.

Pendant un millénaire, l'Église a interdit sous peine de mort la copie des textes religieux ; même les prêtres ont besoin d'une autorisation épiscopale. Mais l'interdit est tombé dans l'oubli, car l'imprimerie est apparue.

Heureusement le peuple ne lit pas le latin, ne lit généralement même pas du tout.

La France est vaincue et le vieux rêve d'une Europe unie par le Saint Empire romain germanique reprend corps. L'alliance des Habsbourg et des papes semble solide. L'Orient orthodoxe est tombé sous la coupe turque ; mais Rome préfère les non-chrétiens aux hérétiques et schismatiques.

Et soudain tout bascule. Un moine à l'intelligence puissante, mais lourde, érudit mais borné, va soulever le peuple en faveur d'une religion que ce peuple refuse en majorité contre une Église en train de se paganiser. Luther ne rendra pas l'empereur hérétique, car les souverains n'ont que la religion de leur intérêt. Il entraînera pourtant la moitié de l'Europe.

Il a déjà eu à Florence un prédécesseur aussi borné que lui, aussi intolérant et persécuteur que l'Inquisition. Avec Savonarole, Luther et Calvin s'évanouit l'espoir d'un édifice politique chrétien. Des torrents de sang vont couler dans l'affrontement des nouvelles folies. L'Inquisition va redoubler de rage et la fumée des bûchers obscurcira le ciel de Madrid.

En même temps, l'Europe entière connaîtra une éclosion scientifique avec les astronomes Copernic, Tycho Brahé, Kepler,

Galilée, avec Paracelse et Ulrich von Hutten. L'envers de la médaille sera un regain de sorcellerie et d'astrologie charlatanesques. Nostradamus n'en finit pas de berner ...

Dans tout cela, la renaissance religieuse de l'Antiquité ne trouve guère son compte. Mais l'Église catholique y trouve le sien : elle a des adversaires plus puritains et plus scabreux qu'elle-même et pourra grâce à eux sembler charitable, tolérante et libre.

Dans ce complexe tourbillon d'idées monte un nouveau conflit. L'Église oppose le dogme aux découvertes et à l'évidence. Galilée est emprisonné, Descartes exilé. Les religions antiques ne survivent guère que comme culte de la beauté, leur fonds bio-cosmique est obscurci. Ne pouvant admettre ni les élucubrations de Nostradamus, ni celles des théologiens catholiques ou protestants, les esprits libres vont chercher refuge dans un vague panthéisme ou dans l'athéisme. Dans cette tourmente, un seul génie vit vers quelles solitudes, vers quel nihilisme l'homme s'acheminait, quelles valeurs traditionnelles et vérités profondes la Renaissance devait préserver et ranimer, pour elle-même et pour l'avenir. Ce génie fut Albrecht Dürer ; mais il ne fut ni écouté, ni compris.

Logique et honnête, le protestantisme accentue la sémitisation du christianisme. Pour se défendre, le catholicisme est obligé d'emboîter le pas à la rigueur de la foi protestante. Il enfante successivement le jésuitisme qui mettra au service de la domination pontificale autant de fanatisme que les dominicains, puis le jansénisme, aux frontières du calvinisme et que Rome rejette.

Les jésuites se sont parfois opposés au psychisme du désert qui faisait rage chez les dominicains et livrait des milliers d'innocents aux flammes. Mais ils ont tissé sur toute l'Europe un réseau secret de domination par la corruption, le chantage, l'assassinat qui les a fait haïr et interdire par de nombreux souverains catholiques. Ils ont porté au maximum l'efficacité de ce prodigieux service de renseignements dont l'Église dispose par la confession et qui peut même fonctionner sans violer le secret de cet étrange « sacrement ». Des livres seraient nécessaires pour exposer les innombrables crimes perpétrés contre des membres du clergé gallican et des pouvoirs civils par les jésuites au cours des années troubles qui conduisent de Louis XIV à la Révolution française, jusqu'au jour où les guillotines de la terreur ont mis d'accord gallicans et ultramontains.

Il est vrai que les jésuites font parfois preuve d'une réelle subtilité dans la pénétration des religions étrangères. Aux frontières

d'un œcuménisme universel qui dépasse la notion romaine de catholicisme, ils peuvent faire individuellement illusion. Ils sont formés pour cela. Leur ouverture personnelle ne doit donc jamais faire oublier leur vœu d'obéissance inconditionnelle à leurs officiers et au pape. « Perinde ac cadaver - muet comme un cadavre », cette devise avertit que toute ouverture personnelle d'un jésuite, si sincère soit-elle, contient une potentialité de trahison, une acceptation préalable de la trahison si les supérieurs l'exigent.

L'Église n'a pas de chance dans ses victoires : en triomphant des empereurs elle sape son propre édifice politique, pour combattre les protestants elle les imite ; et en voulant subordonner la science au dogme, elle jette les savants dans le matérialisme.

La tare congénitale du christianisme historique est d'avoir démonisé la matière et rejeté le divin dans l'abstrait. Ce dernier étant imperceptible, le pas suivant, la négation de toute notion de divinité, était facile et inévitable.

Ses instincts sexuels refoulés, orphelin dans un environnement concret désacralisé que l'on prétend inerte, privé de la vision rassurante du temps cyclique, réduit aux courtes perspectives d'une vie terrestre précaire, l'homme est devenu furieusement matérialiste dans le sens d'une exploitation effrénée de la matière et de ses congénères.

Le capitalisme dit libéral est tout aussi matérialiste que le marxisme. Les possédants soutiennent la religion comme instrument d'asservissement du peuple, pour le rendre plus malléable, plus patient, moins exigeant et revendicatif. Karl Marx a donc eu raison d'appeler la religion, « l'opium du peuple », mais il n'a eu raison que par rapport à ce christianisme dévoyé que nous dénonçons. Une vraie religion doit contenir les références éthiques et le contrat social spontané qui permettent à un individu de rappeler à l'ordre tout mandataire coupable d'un abus de fonction. Un tel rappel à l'ordre doit pouvoir compter sur un peuple prêt à se constituer spontanément en force publique solidaire de toute victime d'un arbitraire. La révolution culturelle, c'est cela. Mais avant qu'une révolution culturelle puisse fonder et contrôler une société, il faut d'abord que naisse une culture. Dès que disparaît le contrôle omniprésent et actif de l'opinion publique sur les détenteurs du pouvoir, il n'y a plus de dignité humaine, car même la justice, lorsqu'elle existe, n'est plus qu'un cadeau fait par des classes dirigeantes visibles ou invisibles et qui ont le pouvoir de la violer quand elles le veulent.

Le christianisme historique a donc engendré le matérialisme scientifique et le matérialisme capitaliste, ce dernier engendrant à son tour son pseudo-ennemi, le matérialisme prolétarien. Vouloir combattre le matérialisme par le christianisme ne peut conduire qu'à un échec, car cela revient à combattre un effet par sa propre cause !

Réalité de la culture « chrétienne »

Nous avons vu que pendant plus d'un millénaire la copie des textes religieux était interdite aux prêtres qui avaient besoin d'une autorisation épiscopale. Rome entretenait sciemment l'ignorance de ces textes de base qui lui auraient aliéné le peuple, la noblesse et même une partie de son clergé. Au XIXe siècle encore un évêque d'Einsiedeln avouera que « l'Église ne subsiste que grâce à l'ignorance dans laquelle se trouvent ses fidèles à l'égard de ses propres textes. ». Bien que les interdictions de reproduction soient devenues inapplicables, l'ignorance des fidèles n'a guère changé. L'incertain « sermon sur la montagne » reste l'essentiel, alors que les aspects vénériens, élitistes et fanatiques des Évangiles sont presque totalement inconnus.

Au Moyen-Âge, dans la mesure où il y avait une foi populaire, exprimée surtout dans la légende dorée, cette foi perpétuait consciemment ou inconsciemment les religions antiques.

Il faut faire ici justice de cette fable de la foi naïve qui emportait les masses à travailler bénévolement à la construction des cathédrales. Cette version des choses feint d'ignorer que les cathédrales ont été édifiées alors que les bûchers de l'Inquisition fumaient sur toute l'Europe, alors que des millions de crozats trimballaient en permanence la croix dont on les avait affublés, sans la moindre garantie juridique, sans savoir s'ils n'allaient pas connaître les jours suivants la torture, le cachot, le cul de basse-fosse ou le bûcher. Personne ne pouvait se soustraire aux corvées exigées par les clercs sans courir les pires risques.

Mais d'où venait alors le génie éblouissant des merveilles romanes et gothiques ? Au XIe siècle, les compagnons maçons négocièrent avec le pape une charte de libertés : Ils s'engageaient à construire dans toute l'Europe des édifices susceptibles de relever le niveau religieux de la chrétienté, moyennant quoi ils étaient autorisés à circuler partout, exempts d'impôts et de droits de douane. À cause

de ces franchises ils prirent le titre de francs-maçons. Initiés à des secrets de métier à la fois techniques et religieux, ils utilisaient et véhiculaient des connaissances bien antérieures à la colonisation romaine et au christianisme. Tout en servant apparemment la hiérarchie catholique, ces hommes ont rendu au monde un service dont personne encore n'a mesuré l'importance. Par les merveilles de l'art roman et gothique ils ont ramené le divin dans le concret, préservant ainsi nos ancêtres du désespoir, de la folie, et transmettant des connaissances venues de la nuit des temps et sans lesquelles nos sciences modernes n'auraient sans doute pas pu prendre le départ. Victor Hugo a eu raison d'écrire : « Tout ce que le Moyen-Âge a pensé de grand, il l'a inscrit dans la pierre. ».

Deux faits historiques illustrent le degré de catholicisme de ces compagnons maçons et charpentiers : sous les Hohenstaufen, ils ont pris partie pour l'empereur excommunié contre le pape ; ils ont même donné leur nom aux impériaux : les gibelins ; or les gibelins étaient les plus habiles des charpentiers, ceux qui exécutaient et posaient les pièces décorées de la façade, du pignon (Giebel en allemand) ; nous retrouverons les compagnons clients des Templiers, et quand cet Ordre sera détruit, la construction des cathédrales sera suspendue pour plus de quatre siècles.

Cette persécution des Templiers nous amène au problème de la chevalerie. Les manuels d'histoire catholique présentent l'Église comme fondatrice de la chevalerie. Mais le rite d'adoubement est décrit dans la Germania de Tacite et remonte donc à plus d'un millénaire avant la chevalerie « chrétienne ». Les blasons également viennent de l'époque pré-chrétienne et montrent des dragons, des fauves, des rapaces, des chimères, des glaives, des croix païennes, mais rien de chrétien.

Les mythes de la chevalerie nous parlent d'enchanteurs et de fées, de la Toison d'or, d'astres, étoile polaire notamment (Artus), de dragons, de Vénus et de magie. Là encore rien de chrétien.

Considérons l'éthique chevaleresque réelle, celle qui est restée indépendante des règles d'Ordres au moins apparemment christianisés : le chevalier a non seulement le droit, mais le devoir de vengeance. Quiconque ne venge pas une insulte ou une spoliation perd l'honneur. Nous voilà aux antipodes de la morale chrétienne, dans une éthique de force et de fierté.

Nous avons vu que les Ordres chevaleresques monastiques, ceux qui poussèrent le plus loin l'apparente soumission à l'Église,

rétablirent le culte marial interdit et firent même de la Vierge la figure centrale de leur culte. Sans prétendre apporter des éléments nouveaux, penchons-nous sur les données connues de l'énigme templière après nous être lavé le cerveau de toutes les idées en cours.

Le fondateur de l'Ordre s'appelait Hugues de Payns et sa mère Adélaïde, prénom germanique resté courant (Adelheide) et signifiant la noble païenne. La noble païenne de Payen, voilà beaucoup de paganisme pour une seule famille ! Mais la chose prend du relief si l'on songe que la dame en question avait épousé son propre frère, selon la loi endogamique des clans royaux scandinaves et contrairement à la loi chrétienne ...

Le drapeau de l'Ordre est le damier noir et blanc, drapeau d'une ville hanséatique : Bauzen, et qui deviendra plus tard les couleurs de la Prusse. Le Baucéant est la déformation de Bauzen Hansa. Pensons à ce qui a été expliqué au sujet des hanses.

Si on en croit l'imagerie, les Templiers chevauchent à deux la même monture. Or il est impossible de combattre ou même d'effectuer de longs déplacements avec un cheval ainsi surchargé. De telles chevauchées devaient être exceptionnelles et rituelles. Curieusement, les quatre jambes des cavaliers et les quatre jambes du cheval font penser aux huit jambes de ce cheval Bayart dont nous avons précédemment révélé la nature réelle.

L'Ordre du Temple fait construire partout des tours à huit pans. Or huit est le nombre fondamental de la magie runique qui a des analogies avec le Tao, les deux étant basés sur les multiples de deux, du couple universel Yin-Yang.

Un autre fait mérite l'attention : neuf chevaliers se sont rassemblés à Gisors en Normandie. Ils forment le noyau du futur Ordre du Temple. Tous sont normands ou champenois, donc germains. On a dit qu'ils avaient pris le nom de Templiers en Palestine. Mais ils n'ont utilisé que les sous-sols du temple de Jérusalem comme écuries. Il est bien plus vraisemblable que ces Germains aient voulu ressusciter le vieil ordre des Tempeleisen, (ou glaives du Temple), le plus secret des Ordres du haut Moyen-Âge, antérieur même aux Porte-Glaives de Livonie. Ces Tempeleisen avaient pour mission de protéger contre le viol chrétien les sanctuaires secrets et de venger la destruction de l'Irminsul et des Eckensternesteine, (ou pierres des étoiles d'angles, par Charlemagne).

Étrange de constater que ce ne sont pas les neuf chevaliers qui se dérangent et recherchent l'alliance de l'Église. Ce sont le pape et Bernard de Clairvaux qui viennent pour conclure un pacte avec cette force apparemment infime, mais sans doute émergence d'une puissance cachée.

Car la Chrétienté ne cesse de côtoyer l'abîme et il devient urgent de battre le rassemblement de toutes les forces capables d'éviter le pire. La grande peur de l'an mille, la date redoutée passée, avait eu pour suite une aggravation de l'immoralité que la première croisade avait encore accentuée. Il est probable que les Templiers furent un ordre païen germanique directement issu des Tempeleisen et qui, après l'accord passé avec l'Église, accepta des chevaliers chrétiens dans ses grades inférieurs.

Cet Ordre se répand comme une traînée de poudre et trouve des alliés même parmi les musulmans qui sont théoriquement ses ennemis. Les conflits avec les Teutoniques en Palestine révèlent bien une certaine forme de fidélité au pape, mais le duc de Saxe, Henri le Lion, ennemi tenace des Hohenstaufen et chef du parti guelfe, était aussi peu chrétien que les villes lombardes, elles aussi hostiles à l'empereur. Bien des alliés des papes de cette époque avaient pour seul but de casser les reins à une théocratie qu'elles jugeaient à tort ou à raison plus dangereuse avec une tête impériale qu'avec une tête pontificale.

Parvenu au point culminant de sa puissance militaire et financière, cet Ordre va s'effondrer sans résistance devant Philippe le Bel. Cette absence de résistance est sans doute le mystère le plus indéchiffrable du Temple. Nous sommes aussi peu que quiconque en mesure de répondre avec certitude. Mais l'hypothèse la plus vraisemblable nous semble être la suivante : la tête de l'Ordre a constaté le pourrissement par le bas, par les chevaliers chrétiens et les mœurs ramenées d'Orient. Elle a décidé la liquidation de l'Ordre et la mise en lieu sûr des trésors et secrets. Philippe le Bel n'a fait que devancer une fuite massive des maîtres de l'Ordre et de leurs richesses. Décontenancés par le lâchage de leurs instances supérieures et les accusations officielles, les petits chevaliers et les clients n'ont opposé aucune résistance. Les accusations reposaient-elles sur un fonds de vérité ? Impossible d'affirmer quoi que ce soit. Mais des rites blasphématoires destinés au passage de chevaliers d'abord chrétiens à des grades supérieurs seraient très vraisemblables.

Ajoutons qu'un symbole du rite écossais, qui s'affirme héritier des Templiers, est la rune Hagal, emblème de la connaissance des Godes, prêtres païens nordiques. Dans le rite écossais, la transposition de cette rune est la croix de Saint-André, en forme de X, le corps du crucifié formant l'axe de la rune.

L'Église ne s'est pas trompée sur la nature de la chevalerie. Elle a d'abord tenté de la domestiquer. Puis elle s'est alliée à Philippe le Bel, ennemi du pape, pour détruire le Temple. Enfin, comme Cervantès nous l'expose dans Don Quichotte, l'Inquisition s'est attaquée à l'esprit même de la chevalerie, allant jusqu'à perquisitionner dans les bibliothèques des nobles au mépris de l'édit royal sur le privilège du sang, raflant et brûlant ces romans de chevalerie dont elle redoutait à la fois l'éthique et les messages codés. Cette lutte n'a pas cessé et l'Église s'efforce actuellement de contrôler toutes les survivances et résurgences de l'esprit chevaleresque, de contester la validité des Ordres qu'elle ne domine pas, obtenant même en cela la complicité d'un gouvernement socialiste.

S'il y a plus de terreur que de foi dans la présence populaire sur les chantiers des cathédrales, si les artistes et artisans étaient des héritiers de traditions antiques, des francs-maçons promis aux interdits, calomnies grotesques et excommunications, si la chevalerie sentait le fagot, si les croisades avaient la rapine pour but qu'y avait-il donc de chrétien en ce Moyen-Âge qu'on nous présente comme le sommet d'une culture chrétienne ?

Les saints ? sainte Élisabeth de Hongrie, saint Dominique, saint Bonaventure, sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse d'Avila furent bien chrétiens avec tout ce que le mot implique de psychisme du désert. Mais maître Eckardt disparut dans Rome, saint François d'Assise faillit être brûlé et plusieurs de ses disciples le furent, saint Albert véhicula l'alchimie et autres sciences maudites. Quant au père de la théologie moderne, saint Thomas d'Aquin il pose une question énorme. Son père, qui s'appelait également Thomas d'Aquin, était ami et conseiller de Frédéric II, l'empereur voltairien objet d'une pluie d'anathèmes et d'excommunications. Il était aussi ami et admirateur des Arabes, dispositions qu'il transmit au célèbre théologien. N'oublions pas qu'à l'époque l'Inquisition faisait rage. On est donc en droit de se demander si avec un père ami de Frédéric II et un maître alchimiste (saint Albert), saint Thomas d'Aquin n'a pas voulu assigner des domaines indépendants à la foi et à la raison non pour

mettre la foi à l'abri des attaques de la raison, comme il le prétend, mais pour mettre les savants à l'abri des griffes de l'Inquisition.

Notre thèse d'une culture européenne historiquement parallèle au christianisme, mais non chrétienne, n'est pas aussi nouvelle qu'il n'y paraît et les Anglais ont bien senti l'abîme qui sépare les deux courants. L'alternative entre Shakespeare et la Bible, entre la merry England et le puritanisme rend compte de cet insoluble conflit. Nous tranchons donc le nœud gordien en affirmant hardiment : « La Bible et Shakespeare ? Impossible ! La Bible ou Shakespeare ! »

Shakespeare a réussi la gageure d'écrire une œuvre théâtrale incomparable, dans laquelle nous nous reconnaissons mieux que dans aucune autre, alors que ses personnages et leur société sont comme lavés du christianisme ; non pas antichrétiens, mais achrétiens.

Ce survol de l'ère pseudo-chrétienne fait apparaître une évidence encore intolérable à beaucoup, mais qui n'en reste pas moins une évidence : l'Église judéo-romaine s'est développée et a survécu par le mensonge, la tricherie, l'appel aux instincts d'exploitation, de pillage et de mégalomanie des souverains, les plus ignobles cruautés, et aussi par l'échec relatif de tout ce qui précède, c'est-à-dire par la survie de tout ce qu'elle n'a pas réussi à détruire et a du intégrer. Grosse de toutes les compromissions et de toutes les équivoques, elle voit aujourd'hui sa meilleure sève, la survie d'une partie de la religiosité antique, détruite par le monde matérialiste qu'elle a engendré. Par ailleurs, une religion de renoncement au monde ne peut logiquement prétendre sous-tendre un édifice politique et affirmer, une doctrine sociale. C'est en vertu de cette double contradiction interne, congénitale au christianisme, que progressistes et intégristes s'affrontent dans une véritable bataille d'aveugles.

Le renoncement au monde fait du christianisme une religion socialement inapplicable. Or l'Église s'est identifiée à l'empire romain. Cette contradiction a porté les tricheurs cyniques à tous les échelons supérieurs du pouvoir, tricheurs qui ont installé les esprits bornés dans tous les échelons inférieurs. Cette captation du pouvoir par les cyniques et les crétins qui ne posent pas de questions a complété la féroce sélection à rebours pratiquée par l'Inquisition. L'Europe est donc malade par le christianisme, l'Europe frustrée de sa culture et de ses véritables élites par le christianisme, et là encore Nietzsche a trouvé la formule adéquate en nous incitant à guérir du christianisme.

« Opium du peuple » et responsable du déchaînement matérialiste, cette antireligion est responsable de l'impasse écologique à laquelle nous aurons à faire face soit dans une agonie de capitulation, soit dans une révolution culturelle qui n'ira pas sans famines et un déluge de sang.

Les hiérarques des Églises chrétiennes n'ont pas d'illusions à se faire, leur Évangile les en avertit : « Le péché contre l'esprit » ne recevra pas de pardon. Le jugement dernier n'est pas une invention de théologiens, mais un mythe de l'inconscient collectif qui nous prévient de l'aboutissement de nos erreurs consenties. Mais dans l'histoire humaine toute liquidation catastrophique est aussi un commencement. C'est pourquoi les Germains, restés plus païens que nous, ne disent pas le jugement dernier , mais le plus jeune des jours (der jüngste Tag). Les naïfs imaginent un juge faisant irruption sur la scène du monde, comme un deus ex machina, une forme quelconque de retour de leur Christ. Or le juge ils le portent en eux. Le jugement dernier sera le jour où les évidences refoulées par lâcheté reviendront irrésistiblement à la surface, où les somnambules volontaires s'éveilleront de leur rêve et découvriront le néant dans lequel ils se sont plongés. Une catastrophe planétaire, d'origine militaire ou écologique pourrait être le détonateur matériel d'une prise de conscience collective qui aurait l'intensité d'un « Jugement dernier ».

Les élus ne seront pas emportés dans un paradis, ne seront pas pris en charge par un sauveur suprême, ni dans le concret, ni dans l'esprit. Ils erreront dans la puanteur des cadavres, à la recherche de précaires abris et de pincées de nourriture non empoisonnée. Ils mourront par légions, les tripes tordues par la faim. Leur seul paradis sera la perspective d'une terre débarrassée de l'homme, en train de reverdir, prometteuses de villes harmonieuses surmontées de nouvelles acropoles et habitées de Surhommes.

La montée du suicide et de la drogue est le prélude de ce jugement dernier, de cette prise de conscience collective intolérable à la plupart.

Le christianisme œcuménique et la non-violence ne résoudront rien. Ces épiphénomènes judéo-chrétiens se limitent aux religions du désert et ne peuvent que parachever la destruction en livrant les naïfs aux couteaux des fanatiques. Ils font partie de ces forces liquidatrices de ce qu'elles croient protéger et qui, par là, œuvrent

sans le savoir pour le véritable renouveau qu'elles n'osent pas regarder en face.
Le christianisme adogmatique des hippies (Que l'enfant Jésus vous ouvre les yeux et vous ferme la bouche !) est bien une résurgence partielle du message galiléen. Mais il est sans force et inadéquat à la situation historique qui exige une énergie d'acier et une lucidité impitoyable au service de l'amour du monde.

Cet éclatement du christianisme en plusieurs Églises, en schismes et hérésies, ces tentatives ultimes et vaines de l'intégrisme, du progressisme illustrent l'adage bouddhiste : « Il est dans la nature de ce qui est composite de se décomposer. », adage que l'on retrouve dans l'Évangile : « Toute maison divisée contre elle-même périra. ».

Les mêmes causes ne pouvant manquer de produire les mêmes effets, et à très brève échéance, compte tenu des sillons tracés et de l'accélération de l'histoire, aucune fraction ancienne ou actuelle ne peut servir à préparer l'avenir. L'Europe doit trouver ailleurs son nouveau dynamisme. C'est un problème de renaissance in extremis ou de mort imminente.

Il nous faut retrouver les perceptions et les états de conscience nécessaires à l'éclosion des religions authentiques. Il y a là un problème d'ascèse personnelle et de révision historique. Car on ne construit pas sur des nuages. C'est pourquoi nous ne refusons pas une synthèse du message nietzschéen et des aspects élitistes, héroïques et généreux de l'Évangile, nous revendiquons les cathédrales. Construites à la fois sous la direction de la vraie religion et la terreur de la fausse religion, ces merveilles libératrices d'envolées spirituelles appartiennent à ceux qui en sentent l'enseignement. Fils de ceux qui les construisirent sous la terreur cléricale, nous avons bien plus que les continuateurs de la folie du désert le droit de nous en servir.

Avec Hölderlin, Schiller, Nietzsche, Lawrence, Giono, Walter Otto, Steinbeck et bien d'autres penseurs, littérateurs et artistes de toutes disciplines, le paganisme n'en est pas à son combat d'arrière-garde, mais à sa résurgence. La science vient à son aide en révélant la sensibilité des plantes à la musique et aux sentiments humains, leur capacité de communiquer entre elles par les parfums, les interdépendances des champs magnétiques des arbres, des humains et de la terre, la puissance des courants telluriques sur les lieux de culte antiques.

L'œcuménisme des religions du désert, les officiels qui violent la laïcité de l'État, les congrès monothéistes des transfuges du marxisme au christianisme, du christianisme à la franc-maçonnerie judaïsée, de cette dernière à l'islam ne seront que des pétards mouillés à travers la décadence et ne changeront rien au déroulement inéluctable de l'histoire.

Il y a dix-huit siècles, un chrétien a pu braver un magistrat romain en lui disant : « Si nous nous retirions, vous seriez effrayés de votre solitude ; il ne vous resterait que vos temples. ». Nous sommes aujourd'hui fondés à nous dresser dans les cathédrales, face au clergé du désert et à lui lancer au visage ; « Si nous nous retirions, vous seriez effrayés de votre solitude ; il ne vous resterait que vos dogmes. ».

QUATRIÈME PARTIE :

LES VOIES DE L'ESPÉRANCE SANS ILLUSION

Quelle heure est-il à la pendule de l'histoire ?

Nous avons vu dans la préface de cet ouvrage la cascade de graves catastrophes écologiques survenues depuis douze ans, c'est-à-dire depuis la parution du Message du Verseau. S'y ajoutent aveux et aggravation permanente de l'effondrement culturel, de la drogue, de la criminalité, de la délinquance, du chômage, plus récemment la révélation de deux millions de femmes battues en France, l'agressivité croissante des fanatismes religieux.

Nous sommes au début de cette plongée dans un chaos incontrôlable dans cette guerre civile mondiale, à la fois raciale et sociale, que j'annonce inlassablement depuis vingt-cinq ans dans mes livres, articles et conférences. Les spasmes et révoltes dans les pays de l'Est ne résoudront ni le chômage et l'avalanche de problèmes socioculturels en pays capitalistes, ni les désastres écologiques, ni les famines et l'insolvabilité du tiers-monde.

Ni les carpettes politiques et médiatiques des lobbies, ni les crapulocraties des banques et des multinationales, ni les « autorités religieuses » rivales et complices des religions du désert n'accepteront d'avouer la nature réelle de ces urgents problèmes :

l'échec de toute la vision judéo-chrétienne, du scientisme, du marxisme et du socialisme de l'abondance.

Que ceux qui se complaisent dans les illusions rêvent d'une « union des bonnes volontés ». Je sais qu'à tous les niveaux de responsabilité il n'y a que les atermoiements, les mensonges, le refus et la contestation des évidences à attendre. Espérer du bon des détenteurs actuels de la puissance ? Je me sentirais moins ridicule en m'agenouillant devant une grenouille en attendant de la voir se transformer en hirondelle. Et je crache à la figure de tous les « responsables » irresponsables cette dénonciation de l'Évangile « Comment pourriez-vous dire des paroles bien intentionnées, engeance de vipères, alors que vous êtes mauvais ? »

Il n'y a pas davantage à espérer de réaction des peuples. Ils ont depuis longtemps choisi les voies narcotiques : espérances en un au-delà compensateur, alcool, tabac, drogue, télévision, bruit, superficialité systématique, vulgarité et bêtise volontaire que beaucoup ajoutent à la dose qui leur est congénitale. En outre, presque tous nos contemporains refusent de regarder en face leur propre jobardise. Ils se sentent de toutes façons trop lâches pour la révolte et préfèrent feindre d'espérer encore et de croire au baratin politicien et médiatique.

La situation actuelle montre que le « pessimisme » dont J'ai fait preuve dans le Message du Verseau était bien trop optimiste. Je n'envisageais pas une confirmation aussi rapide de mes prévisions. Ce que je prévoyais pour les vingt à trente années à venir s'est produit en douze ans.

Mais le plus grave est que seul un nombre infime de ceux à qui mon message était destiné l'ont accepté. Je ne peux m'empêcher de penser au mythe de Sodome et Gomorrhe. Serions-nous en train de le revivre, tout comme celui de Babel ? La sodomie et le SIDA sont bien là. Y aura-t-il prochainement aussi peu de survivants qu'à Sodome et Gomorrhe ? Grande peur de l'an 2000 ? Encore une fois, je ne suis pas chrétien et l'an 2000 ne signifie rien pour moi. En outre, la perspective de la liquidation de la civilisation ne me cause aucune peur ; elle est au contraire ma plus impatiente espérance. Car il y a une issue non certaine, mais possible pour ceux qui sont capables d'accéder à une santé de fer et à un moral d'acier. Nietzsche nous a tout annoncé sur la décadence et nous offre une issue.

Une interruption de quelques jours dans la rédaction de cet ouvrage a suffi pour qu'apparaisse un nouveau et grave problème écologique, aussi grave que la déchirure et l'usure de la couche d'ozone : la pollution des eaux des nappes phréatiques.

Les pays de l'Est aussi connaissent des problèmes de pollution montrant concrètement que l'industrialisation forcenée des pays marxistes est aussi catastrophique que la production anarchique et le gaspillage systématisé des pays capitalistes. Rappelons Tchernopol (ne pas confondre avec Tchernobyl) où les enfants devenaient fous et perdaient leurs cheveux pour cause de pollution chimique, Bakou où un tiers des enfants d'un quartier pauvre meurt en bas âge de pollution, les pays baltes dont également un tiers des enfants a subi des hospitalisations pour cause d'intoxication par l'environnement. Oui, la roue de l'histoire s'emballe !

Le problème est plus que socio-politique. Il exigerait une remise en cause de toute notre relation à la nature, de toute notre conception du bonheur. Or l'humanité actuelle, gouvernants visibles et invisibles en tête, est incapable d'une telle démarche. Les gouvernants seraient par ailleurs tout aussi incapables de maîtriser les conséquences économiques et sociales d'un changement de cap. Les lézardes dans l'édifice soviétique qui se produisent depuis l'Automne 89 ont bien été déclenchées par Moscou ; mais déjà bien des évolutions échappent au contrôle des dirigeants et la ruée des investisseurs occidentaux, ainsi que l'acceptation de cette ruée par les gouvernements de l'Est montrent que de part et d'autre on n'a rien compris de l'essentiel.

Nous ne pouvons donc espérer de solution que par les catastrophes liquidatrices qui opéreront une sélection contraire à celle pratiquée depuis dix-sept siècles par le judéo-christianisme, c'est-à-dire une sélection basée sur l'énergie, la santé, l'intelligence. Pour nous autres, Nietzschéens, il n'y a là aucune raison d'affolement, bien au contraire. Depuis plus de vingt ans je redis que seules des catastrophes gigantesques, mais pourtant partielles, peuvent nous préserver de la catastrophe totale. Nous avons décelé clairement les causes lointaines et profondes de cette course à l'abîme de laquelle nous sommes sur le point de vivre le dénouement. La pire folie énoncée par les chrétiens contemporains est de prétendre que tout humain a droit à la procréation. En luttant contre les facteurs naturels d'équilibrage démographique, le christo-capitalisme nous a valu une planète surchargée de 5 milliards de

bipèdes en grande majorité incapables de responsabilité. Derrière le colonialisme, derrière les mots d'évolution, de modernisation, d'accès au standing, de solidarité et de fraternité universelle c'est la mort de la planète qui s'avançait. Et elle ne peut être évitée que par une régression rapide et massive de cette humanité de lapineurs irresponsables qui est passée d'un milliard à cinq milliards en soixante ans. Il est probable que plus rien n'est planifiable dans ce domaine et le commandant Cousteau a raison de dire qu'il n'existe plus d'espérance rationnellement envisageable, ce qui le fait se réfugier dans une espérance religieuse. Nous autres, nietzschéens, refusons ce type d'espérance que nous savons fallacieuse. Mais nous ne pouvons jouer aucun rôle autre que pour nous-mêmes. Nous sommes bâillonnés par une législation qui a rétabli le délit d'opinion, par un fanatisme et un terrorisme intellectuel devant lequel plient même la plupart des hommes de science. L'attribution de prix Nobel à des affabulateurs ou à des dirigeants politiques dont l'action n'a rien à voir avec la paix est une preuve évidente de cet asservissement. Bien des savants également taisent les conclusions de leurs recherches lorsque celles-ci remettent en cause les tabous antiracistes, qu'il serait plus juste d'appeler antiraces, car ils visent en fait à la disparition de toutes les races dans un magma indéfinissable voué à toutes les formes du nihilisme et du désespoir. La chute de la jeunesse dans la drogue, l'abstentionnisme électoral et l'absentéisme professionnel sont des signes avant-coureurs du désespoir universel qui résultera de l'accomplissement du projet des religions du désert, c'est-à-dire d'une humanité indifférenciée par le brassage racial et l'unisexe.

Devant une telle situation, et compte tenu du fait que nous sommes définitivement baillonnés, quelles actions ont encore un sens ? Quelles perspectives pouvons-nous encore offrir à nos enfants ? Avons-nous encore le droit d'en avoir ? Ou devons-nous abandonner la planète et l'avenir aux lapineurs irresponsables et à leurs manipulateurs ?

Je sais à quel point de telles questions sont terribles, car il y a plus de cinqante ans que je me les pose. Mais je sais aussi que l'aveuglement volontaire, le consentement à l'avilissement collectif dans le grand troupeau de la fuite en avant ne peuvent calmer que l'angoisse des imbéciles. S'il en était autrement, il n'y aurait pas tant de drogués, d'alcooliques, de tabagistes, de maniaques du bruit et de l'agitation.

Nous allons donc examiner ce qui conserve un sens.

Les conditions d’une survie non certaine mais possible

Le mot de survie est imprécis. Je croirais mal servir mes amis en leur offrant seulement les moyens d'une agonie ralentie en échange d'une mort plus rapide avec la masse des irrécupérables.

Envisager la survie implique de croire à la fois rationnellement et instinctivement à l'aube d'un monde nouveau que les volontaires pour la survie se sentent le devoir de créer et dont ils portent la culture en eux. Référons-nous encore à Nietzsche : « Le Surhomme est le sens de la terre. Que votre volonté dise : le Surhomme doit être le sens de la terre. ». Vouloir survivre est tout autre chose qu'une réaction animale de l'instinct de conservation ; c'est le sentiment d'une mission, de faire en sorte que l'aventure humaine ne tourne pas court et n'ait pas été vaine. Avant les débuts de l'astronautique, le semi-nietzschéen Teilhard de Chardin écrivait : « Seul l'invraisemblable a des chances de se réaliser dans l'avenir. ». Vision lucide, car les portes de l'avenir étaient déjà à cette époque fermées au vraisemblable. À la fin du Gai savoir, Nietzsche évoquait déjà « la foi qui nous porte ». Bien que concordante avec tout le panorama connu de l'évolution, cette foi a besoin d'être réellement une foi, c'est-à-dire non seulement le résultat d'une analyse rationnelle, mais aussi un instinct irrationnel. Car elle a des montagnes à soulever et la froide raison n'a jamais soulevé de montagnes. Atteindre le feu de la foi est donc un fondement indispensable à la survie. « Dieu vomit les tièdes. », c'est la Bible juive qui le dit, et là nous sommes d'accord avec elle.

Vouloir survivre ce n'est pas vouloir mourir de vieillesse ; c'est vouloir avoir des enfants joyeux et capables d'assurer culturellement et matériellement la germination et l'épanouissement d'une humanité nouvelle, c'est vouloir une marche de l'élite vers la surhumanité. Cette marche ne peut être que consciente car « Dieu est mort. ». Cette phrase si mal comprise exprime la phase actuelle de l'aventure humaine : notre degré de développement nous impose de nous prendre totalement en charge, avec les connaissances et forces du divin qui sont maintenant en nous de par la physique, la biologie, mais aussi ce plus récent ouragan de « l'Esprit qui souffle où il veut »

et qui est le message de Nietzsche-Zarathoustra. Tant qu'on n'a pas compris cela on n'a pas encore lu l'heure à la pendule de l'histoire et tous les jugements s'en trouvent faussés.

Notre problème est donc de créer une phalange de familles portées par la même foi et la même détermination. La phalange du socialisme utopiste au XIXe siècle a sombré comme cela était prévisible. Mais la secte mormone a donné l'état le plus prospère des USA au niveau populaire, le plus sain et le plus heureux. Bien que ne disposant pas d'un territoire vierge de repli, comme les mormons, les anthroposophes ont réussi à devenir une force internationale possédant ses écoles, qui accueillent des enfants de rois et d'hommes d'état, ses maisons d'édition, son corps médical avec hôpitaux, sa pharmacopée, ses unités d'agriculture et jardinage biologiques. Pourquoi ce qui a été possible sur la base de mythes absurdes et d'espérances naïves ne le serait-il pas sur la base de la vision nietzschéenne, en parfait accord avec toutes les sciences de la vie et de l'homme ? Le seul obstacle est la tiédeur de la foi. La vision nietzschéenne rallie des humains d'une culture bien supérieure à celle des fidèles des sectes évoquées. Mais les fondements scientifiques se révèlent moins mobilisateurs que les engagements naïfs. Accéder à la foi à travers les fumées de l'apocalypse industrielle devient pour nous une condition de vie ou de mort.

Aborder le chaos prochain les mains vides serait notre fin. Les dizaines de millions d'allogènes déjà installés sur le sol d'Europe et des USA ont en grande partie conservé le sens tribal. Ils sont déjà capables de dominer des quartiers de grandes villes, d'y interdire toute action policière, d'y exercer des contrôles à l'entrée de toutes les rues nuit et jour, d'y maintenir pendant des années des femmes européennes prisonnières. Quiconque se donnera la peine d'enquêter auprès des armuriers aboutira à la conclusion que les fanatiques religieux de l'islam disposent déjà sur le sol de France de plus de vingt divisions d'infanterie dotées d'armes sophistiquées. Lorsqu'on sait d'expérience à quel point les Africains sont versatiles et exaltables, on sait aussi qu'il suffira de quelques heures aux meneurs pour prendre tout le paquet en mains. Il leur suffira de couper quelques nez et oreilles, d'égorger quelques récalcitrants pour avoir derrière eux des millions d'hommes qu'ils auront tôt fait d'organiser en unités disciplinées de combat et de pillage. C'est une guerre de Trente ans à l'échelle continentale qui plane déjà sur l'Europe et les USA. Les « survivals » américains, qui étaient déjà

environ quatre millions en 84, l'ont compris et s'organisent en conséquence avec armes, nourritures lyophilisées, semences non hybridées, entraînement sportif, stages de survie en milieu sauvage, entraînement aux arts martiaux, tir à l'arc et aux armes à feu.

En Europe nous sommes paralysés par la dictature de la veulerie et de la capitulation devant l'occupant. Alors que les autorités ont renoncé depuis longtemps à tout contrôle dans les quartiers occupés par les allogènes, nos scouts n'ont même plus le droit de porter leur couteau traditionnel à la ceinture, en vertu d'une loi d'Août 88. Alors que n'importe quel assassin potentiel peut s'inscrire dans un club d'arts martiaux et y apprendre vite des prises et coups mortels, ceci au mépris de la tradition japonaise, le close-combat est interdit dans l'armée française. Il n'y a aucune chance que cette dictature de l'abjection fasse machine arrière, nous connaissons trop bien les meneurs de jeu et leurs buts pour l'espérer. Nous serons donc contraints de nous préparer comme l'exigent les conditions qui nous sont faites. À bon entendeur salut !

Les stocks d'armes, de munitions, de nourriture, de semences non hybridées ne seront qu'un moyen d'agonie prolongée s'ils ne s'accompagnent pas de la maîtrise d'artisanats élémentaires tels que forge, menuiserie, filature, tissage, tannerie, ainsi que du jardinage et de l'agriculture biologiques. Et même ces capacités ne suffiront pas. Il faut prévoir le jour où les déchets métalliques de la civilisation industrielle seront épuisés. Le danger est d'autant plus grand que, pour une humanité réduite en nombre, ils suffiront pendant plusieurs siècles. Pourtant viendra le jour où ils seront épuisés. Il ne faut donc pas laisser tomber dans l'oubli la connaissance des minerais et la fonderie.

Mais les déterminants les plus fondamentaux sont spirituels. Le danger couru par les « Survivals » américains est plus grave que celui qui plane sur nous. L'ampleur de notre vision de l'aventure humaine nous met à l'abri de ces contradictions internes que le Bouddha et Jésus ont montrées comme mortelles (Il est dans la nature de ce qui est composite de se décomposer - Toute maison divisée contre elle-même périra). Nous ne courons que des dangers extérieurs : atomisation de l'Europe, extermination par une dictature islamique ou judaïque. En revanche, nous sommes en mesure de ne pas véhiculer dans l'avenir les doctrines pathologiques explicites ou implicites qui ont conduit l'Europe à sa ruine à travers dix-sept siècles de domination judéo-chrétienne. Mais chez les « Survivals » le ver

est dans le fruit. Leur vision du présent, leurs sentiments, leurs comportements sont aux antipodes du christianisme ; mais leurs références restent chrétiennes et cela suffit pour qu'un jour éclate la contradiction. Lorsque l'évêque d'Einsiedeln et Charles Maurras ont prononcé les phrases que nous avons déjà deux fois citées, ils ont signé le constat de mort de leur société. Si les « Survivals » ont une lointaine descendance, elle périra un jour de la prise de conscience de ses contradictions.

Définir notre culture de manière pure et dure est donc le plus indispensable viatique pour nos descendants. Évanouies les foutaises paradisiaques et infernales, il nous faut accéder à une perception de la vie indestructible, éternelle, dépendante de nos choix et engagements, intimement liée à notre unique et totale responsabilité. Quiconque n'accède pas à cette conscience et au comportement qu'elle commande ne peut se dire nietzschéen. La vie n'a jamais fait beaucoup de cadeaux ; maintenant Dieu est mort et elle n'en fera plus du tout.

Avant de passer à un exposé plus puissant du message nietzschéen, je dois évoquer un très grave problème de survie, celui de la langue. Dans son ouvrage les Existences immatérielles, jugé par lui si important qu'il l'a écrit en français et allemand, Gobineau démontre que les langues sont des entités spirituelles vivantes qui naissent, s'épanouissent et meurent. Toutes nos langues nationales sont mourantes : mourantes d'oubli des concepts fondamentaux, des relations conceptuelles même là où ces relations crèvent les yeux, comme dans la plupart des mots de la langue allemande, mourantes d'évolution sémantique aussi galopante qu'anarchique, mourantes de mélanges, d'appauvrissement, d'illogismes, de tout ce que j'appelle « le naufrage du Logos » dans le Message du Verseau. Or les mots sont pour la pensée ce que les vases sont pour les liquides : sans eux, la pensée reste impuissante, balbutiante, imprécise. L'absence d'une langue riche est une Wechselwirkung (cause-effet) de la décadence intellectuelle. À travers les développements de la survie dans le chaos, nos enfants n'auront pas la possibilité d'apprendre les langues actuelles, même leur langue maternelle, de manière suffisante pour éviter une dégénérescence intellectuelle. Le recul des capacités d'élocution et d'expression écrite à travers le tohu-bohu de la civilisation industrielle est déjà catastrophique et ne concerne pas seulement la France ; malgré la riche simplicité de sa langue, le peuple allemand est sur ce point aussi malade que nous.

Et comment les survivants des diverses nations européennes (s'il y en a ...) se comprendraient-ils entre eux dans l'avenir ? Cela n'aura peut-être pas d'importance dans un premier temps, car les groupes de survivants seront très dispersés et ne se connaîtront pas entre eux. Mais cela peut devenir tragique dans les siècles à venir et permettre des guerres fratricides comme celles que nous connaissons depuis au moins trois millénaires et qui ont fait le jeu de nos pires ennemis.

Vues de l'esprit ? Non, messieurs.

Ceux qui lisent clairement l'heure à la pendule de l'histoire savent que le nombre de ceux qui sont dignes et capables de survivre est investi d'UNE TOTALE RESPONSABILITÉ ENVERS L'AVENIR ILLIMITÉ. L'AVENIR SERA NIETZSCHÉEN OU NE SERA PAS. Tant qu'on n'a pas compris cela, on n'a rien compris d'essentiel.

Ces précisions apportées, parlons concret. Le chaos linguistique croissant depuis trois millénaires a conduit un juif de bonne volonté (rare, mais çà existe) à créer l'espéranto. L'intention est louable, le résultat discutable. L'espéranto reste trop difficile et complexe pour atteindre son but. Le résultat prévisible est confirmé par le résultat concret : un échec mondial, même dans les pays promoteurs comme ceux d'URSS. La raison en est simple : l'espéranto reste trop difficile, trop entaché de complications inutiles, bien que trop imprécis.

C'est pourquoi j'ai jeté les bases de l'Europo, aussi révolutionnairement simple dans le domaine linguistique que le système métrique l'a été dans le domaine des poids et mesures. L'Europo n'a pas la prétention de devenir universel, mais européen parce que conçu sur des racines européennes, un phonétisme et un symbolisme européens. La grammaire est sans exceptions. On peut en un mois en acquérir au moins cina cents mots-concepts, ce qui est plus que le vocabulaire moyen actuel dans les langues maternelles des Européens. Le symbolisme phonétique permet d'une part richesse et précision supérieures et exclut d'autre part des divergences dans le foisonnement futur. J'ai voulu créer la langue de ce « pays de nos enfants » cher à Nietzsche-Zarathoustra.

POUR LE PAYS DE NOS ENFANTS TOUT EST A CRÉER, Y COMPRIS SA LANGUE, CAR TOUTE LANGUE CONTIENT UNE VISION IMPLICITE.

L'étude des langues ancestrales (celtiques, germaniques, slaves, baltes, basques) peut être éclairante sur les visions du

monde et de la vie qui les sous-tendent. Mais aucune langue archaïque ne peut émettre la prétention de devenir la langue des Aryens de l'avenir, car ceux-ci ne seront pas ceux du passé. L'archéologie linguistique, si elle sort du domaine de la résurrection culturelle (vision du monde et de la vie dans la mesure où elles nous restent adéquates) ne peut être qu'un facteur de divisions et de discussions stériles. La langue du « pays de nos enfants », de l'ère nietzschéenne, ne peut être que nouvelle et créée que par des nietzschéens.

Venons-en donc à l'essentiel.

Adéquation et opportunité du message de Nietzsche

On pourra non sans raisons m'accuser de rabâchage, mais je sais que le rabâchage est souvent nécessaire, car les prises de conscience sont des oiseaux fugitifs, surtout lorsqu'elles sont inconfortables.

Quelles choses sont mortes ? Pourquoi ne pouvons-nous espérer une guérison du monde actuel ?

Le christianisme est mort ; mort tout ce qu'il avait, malgré ses docteurs, glané de positif chez les peuples d'Europe ; mortes les terreurs de l'enfer par lesquelles il réduisait les esprits en esclavage ; mortes les références à des formes artistiques qui n'ont jamais été les siennes, à ces églises romanes et gothiques que le clergé a laissé tomber en ruines et vendre à l'encan au XIXe siècle après avoir déposé au Moyen-Âge plus de deux cents demandes de dissolution des corporations de leurs bâtisseurs auprès des rois de France ; mortes les équivoques grâce auxquelles les Églises jouaient leur rôle politique. Il n'y a pas eu qu'un évêque et Charles Maurras pour prononcer les gaffes majeures ; le général de Gaulle allait ostensiblement à la messe, mais écrivit pourtant dans son livre Au fil de l'épée, à une époque où il ne pensait nullement à une liquidation de l'Empire français : « Le christianisme ne conduit pas à l'Empire. ».

J'ai évoqué souvent ces preuves sémantiques de la duplicité chrétienne : malin signifie « apte à faire le mal », mais a pris le sens de « intelligent » ; innocent signifie « incapable de nuire », mais a pris le sens de « débile mental » ; benêt signifie « bienfaisant », mais a pris le sens de « idiot » ; et le peuple dit : « bête et bon commencent par la même lettre ». Le divorce entre nos valeurs théoriques et nos

valeurs réelles est donc évident et ... toute maison divisée contre elle-même périra.

Officiellement exclues du pouvoir politique qui permettait lors de cérémonies officielles fastueuses d'impressionner le peuple et de maintenir un semblant de valeurs culturelles, les Églises chrétiennes ont cru habile de s'adapter au nouveau pouvoir qui est économique et financier. Les puritains sont la plus forte puissance financière du monde, devançant de peu le Vatican qui devance lui-même de peu le lobby juif. Mais la domination financière est anonyme et doit renoncer par là à une base culturelle. Elle ne peut être que « l'idole monstrueuse accroupie au fond de son tabernacle » selon l'expression d'Émile Zola. Certes, la banque du Saint-Esprit ne date pas de l'ère capitaliste. Mais l'engagement massif des Églises dans le jeu financier a tué les derniers vestiges de crédibilité des hiérarchies chrétiennes. Nous avons connu l'argent du Vatican investi dans des bordels romains, les couvents tunisiens trafiquants de Deutschmarks pendant la grande spéculation de 68, les jésuites compromis dans des trafics de capitaux avec une juive commanditaire de l'assassinat de son gendre, les moines et le chant grégorien marchands de fromage, de pinard ou de crème à raser, Jésus marchand de pantalons pour fesses-pommes de nanas provocantes. Et toute cette désacralisation galopante n'a pas provoqué une seule protestation de prêtre ou de prélat. Il faut vivre avec son temps ... après les cathédrales à l'encan, au diable le chant grégorien !

Au XIXe siècle, Nietzsche prévenait déjà ses contemporains contre l'illusion que pouvait donner le cadavre chrétien et écrivait dans le Gai savoir : « Bouddha mort, on montra encore pendant cinq cents ans son ombre dans la caverne. ». Et Dostoïevski partant pour Paris déclarait : « Je sais que je n'y trouverai que des ruines ; mais il me plaît d'aller pleurer sur ce qui a été. ».

Nous savons aussi bien que les marxistes que la roue de l'histoire ne tourne pas à l'envers. C'est pourquoi nous, nietzschéens, nous distançons de toutes les tentatives de résurrection païenne de type archaïque. Nous ne refusons pas de prendre connaissance des visions du monde et de la vie de nos lointains ancêtres, de retrouver en elles la conscience de notre plus profonde identité et des distorsions que la domination orientale lui a fait subir ; mais nous nous fondons avant tout sur les plus récentes découvertes de la science et sur Nietzsche. En révélant la sensibilité des plantes aux sentiments humains et à la musique, leur capacité de communiquer

entre elles par les parfums, en révélant aussi les interdépendances de champs magnétiques, la biophysique a fait un pas gigantesque en direction du paganisme. Le jour n'est peut-être pas loin où la science étendra considérablement sa connaissance des interdépendances : la notion déjà évoquée de Wechselwirkung va dans ce sens. Nous comprendrons alors pourquoi nos ancêtres associaient à chacune de leurs divinités un astre, une gemme, des plantes et des animaux. Et nous découvrirons peut-être aussi leurs moyens d'accès à leurs connaissances. Nous retrouverons la perception de l'âme des arbres et saurons utiliser non seulement leurs fruits, leurs feuilles et leurs racines, mais aussi leurs effluves.

La science survivra-t-elle aux catastrophes qui planent sur nos têtes ? Il est difficile de l'affirmer, mais ce serait infiniment souhaitable.

Il est probable qu'elle faciliterait grandement à nos descendants le retour à une vie agréable et la remise en ordre de la planète. Gardons-nous de jeter les conquêtes de la science et de la technique aux orties sans discernement ! C'est leur usage anarchique, mercantile, c'est la négation chrétienne du caractère animé de tout ce qui est dans la nature qui sont responsables des catastrophes écologiques, non la science elle-même qui a été longtemps une grande persécutée, qui le reste encore puisque la collusion des doctrines du désert (judaïsme, christianisme, islam, marxisme) rend aux savants impossible la publication des résultats de leurs recherches analytiques, expérimentales ou statistiques lorsque ces conclusions sont racistes.

Quelles sont l'adéquation et l'opportunité du message nietzschéen en cette phase de l'histoire liquidatrice d'illusions et de décadences ? Et d'abord quelle en est la teneur ? Nietzsche n'est pas incompris parce qu'il est trop difficile, mais parce qu'il est trop simple pour nos esprits de tordus : « Mon langage est le langage du peuple. Je parle trop grossièrement et trop sincèrement pour les timorés. Et mes paroles sonnent encore plus étrangement pour les poissons d'encrier et tous les plumitifs. ». Le message de Nietzsche ne peut être pleinement compris que par des hommes capables d'agir et décidés à le faire. Il. n'est pas une proposition, mais une exhortation. Il n'est pas une flatterie, mais un soc de charrue qui nous laboure les tripes et l'âme et nous plante de force devant notre réalité et les réalités de notre époque. On peut le refuser, mais on ne peut

pas le réfuter. En fait, on pourrait le résumer en trois mots : « Marche ou crève ! »

Brutalité ? Nietzsche ne crée pas les conditions de notre heure historique, il nous les montre. Et il nous montre aussi que nous les avons voulues en nous apprenant à « vouloir en arrière ». Les puissances créatrices sont des apprenties et sans les monstres du tertiaire nous ne serions pas parvenus aux gracieux animaux du quaternaire. Mais il est absurde que le « potier maladroit » (le Dieu judéo-chrétien) se mette en colère contre les pots qu'il a lui-même ratés ! À l'heure historique de la « mort de Dieu », Nietzsche nous fait prendre conscience que nous sommes tout : l'illusion voulue du Multiple pour l'Un, et l'illusion voulue de l'Un pour le Multiple, le dragon venimeux de la masse encanaillée aussi bien que le Siegfried qui doit en venir à bout, car « le Surhomme aura besoin du Surdragon pour se réaliser ». Et même Zarathoustra ne trouvera la paix qu'après avoir vaincu non seulement le « mal », chose relativement facile, mais aussi la bassesse en prenant conscience de sa nécessité. Pourtant nous ne devons pas commettre l'erreur fatale de nous opposer à la disparition de ce qui doit disparaître : « Ô mes frères, serais-je donc cruel ? Pourtant je vous le dis : ce qui veut tomber, il ne faut pas le retenir, il faut au contraire le pousser. ».

Concrètement, cela signifie que nous n'avons pas une once de notre force à gaspiller pour tenter l'impossible salut de la société judéo-chrétienne en train de crever de ses contradictions, de ses lâchetés, de ses haines malsaines camouflées en fraternité universelle, de ses myopies volontaires face aux destructions de la biosphère et de la race blanche. Nous n'avons qu'un seul devoir : survivre aussi nombreux que possible et poser les fondements d'une nouvelle culture pour nos enfants et les millénaires à venir.

De toutes façons nous n'avons pas d'autre choix, car nos ennemis ne nous en laissent pas d'autre. Tout ce que nous tenterions pour provoquer une remise en cause in extremis des poisons et des lâchetés qui mènent la planète et l'espèce humaine aux abîmes de la pollution irréversible et de la folie aurait pour seul effet des mesures encore plus coercitives contre la liberté de pensée, des arrestations plus nombreuses et un matraquage médiatique intensifié des doctrines porteuses de mort.

Les prophètes ont raison contre la veulerie de leur temps. Jésus a eu raison de s'écrier : « Laisse les morts enterrer les morts et suis-moi. », et Nietzsche-Zarathoustra a raison de nous dire : « Le

monde est plein de ceux à qui il faut prêcher la mort. ». Vues sous cette perspective, les doctrines du désert sont les virus chargés de détruire une engeance humaine devenue pléthorique et dangereuse pour la biosphère. Les curés et évêques qui marient des homosexuels œuvrent dans ce sens. Les ministres qui refusent de prendre des mesures efficaces contre le SIDA œuvrent aussi dans ce sens, ainsi que les politiciens qui créent les conditions d'une guerre civile mondiale.

Il y a des degrés de stupidité et d'avilissement qui ne vont pas sans une complicité des concernés et méritent la mort. Une société devenue trop lâche pour défendre ses enfants contre le racket et les réseaux de la drogue, dont la majorité des membres est trop lâche pour intervenir en cas de viol public, qui laisse détruire par ses gouvernants l'élément le plus universellement reconnu de la dignité humaine, le droit de légitime défense qu'aucun tyran, aucun dictateur n'a osé remettre en cause, dont les autorités capitulent devant des minorités fanatiques et interdisent « pour ne pas troubler l'ordre public » des réunions ou des spectacles au lieu d'oser défendre la liberté légale, mérite la mort et n'a plus que la mort à avaler.

Depuis un demi-siècle nous assistons à une cascade de réformes scolaires qui ont en commun d'être chacune un pas supplémentaire dans le chaos. On peut parier sans le moindre risque que toutes celles qui vont suivre seront de la même eau. Le cynisme dans la lâcheté avec lequel le ministre concerné et de hauts magistrats se sont déchargés de leur responsabilité sur le lampiste il y a quelques années dans l'affaire des tchadors à l'école donne la mesure de ce qu'on peut attendre des autorités. Devant un tel étalage de capitulations, comment s'étonner que les enfants aient perdu tout respect des adultes et que 44% des enseignants du second degré aient subi des voies de fait de la part d'élèves ou de leurs parents ? Ce manque de respect est même positif et rassurant, car il montre que les enfants ont l'instinct de traiter la veulerie comme elle le mérite. Le tragique est que, confrontés au nihilisme des adultes, ils ne trouvent d'issue que dans la drogue ou ses équivalents.

Les réalisations prodigieuses de l'astronautique transposées en films de science-fiction n'enthousiasment les enfants que jusqu'à la puberté, laquelle survient actuellement anormalement tôt, accélérée qu'elle se trouve par le déluge d'érotisme spectaculaire et publicitaire. Passé ce cap, les jeunes savent que l'astronautique n'est pas une

solution aux problèmes immédiats de pollution, de surpopulation, de chômage. Ils sont attaqués dès l'école par les réseaux de la drogue et subissent souvent le racket. Leur goût, leur idée d'eux-mêmes sont traumatisés systématiquement par un goût de l'horrible et du répugnant qu'on leur impose par des films comme E.T., par les crados, par des affiches comme certaines de la SNCF où ils sont représentés sous des traits hideux, vulgaires et ridicules. Nous savons parfaitement que cette destruction, cette pathologie imposées à travers l'image et la musique sont programmées ; nous savons par qui et dans quel but. Le journal « Libération », avec lequel nous n'avons pourtant rien de commun, a consacré il y a plus d'un an un long article à un personnage qu'il appelait « le jardinier secret du paysage médiatique », et ce personnage était ... ce que nous savions !

Les enfants ne sont pas une marchandise et ne rapportent rien ; c'est pourquoi ils ne trouvent pas de défenseurs contre les douches médiatiques pathogènes. La musique de Mozart, de Verdi, de Strauss, c'est bon pour les vaches laitières et les plantes en serre, car le lait et les tomates, çà se vend !

Pauvres enfants trahis ! Nous ne voudrions pas vous abandonner, mais nous ne pouvons rien, et nous savons que la crapulocratie ne lâchera pas prise. Combien d'entre vous trouveront-ils le chemin de la liberté et s'écrieront-ils un jour avec Nietzsche : « Que mes enfants me fassent pardonner d'être le fils de mes pères ! »

La grandeur d’âme et d’esprit, seule à la mesure des problèmes présents

Je vous ai évoqué les dangers qui planent sur nos têtes, les filets aussi indéchirables qu'invisibles dans lesquels nous sommes prisonniers, la destruction de la liberté et de la tolérance par les braillards de la liberté et de la tolérance, la corruption, la lâcheté et l'imbécillité qui gangrènent toutes les hiérarchies visibles ou invisibles.

Mais le pire des dangers est en vous : c'est votre inhibition face à tout ce qui est grand. Vous dénoncez tout ce que je dénonce, mais vous restez souvent prisonniers du faux réalisme contemporain, de ce « réalisme » fabricant d'infarctus, d'ulcères à l'estomac, de cancers, de démissions familiales. Je sais qu'on n'échappe jamais

totalement à son siècle et je conseille de conserver une activité rémunérée ou rentable pour ne pas risquer d'avoir à traverser des périodes de dénuement. Nous ne sommes pas en mesure de tout produire et il nous faut bien acheter. Outre ces obligations, reste le fait que nous avons le devoir de confronter nos enfants à toutes les turpitudes du monde actuel. Leur santé de corps et d'esprit doit être basée sur leurs propres refus du pathologique, sur leurs propres choix, non sur des cordons sanitaires impossibles à maintenir étanches. Faute de choix personnels, ils resteraient fragiles, immatures à la fois à l'échelle de leur vie personnelle et à l'échelle de l'histoire.

Mais les inévitables compromissions avec le monde assumées, nous devons avoir l'audace de redevenir ce qu'ont été tous les humains créateurs ou mainteneurs de cultures : des êtres percevant le sacré, y trouvant leur bonheur et leur quiétude, y conformant tous leurs actes, tous leurs projets personnels ou collectifs. Au-dessous de ce niveau, il n'y a pas d'écologie stable, tout au plus une vue à court terme des pathologies prévisibles pour l'environnement et ceux qui en vivent.

La grandeur d'âme et d'esprit fait la puissance créatrice et la pérennité d'une culture. Si l'Égypte a traversé plus de trois millénaires d'avatars et nous fascine encore, c'est parce qu'elle témoigne par ses œuvres titanesques de motivations qui ne pouvaient résider que dans les relations spirituelles des hommes avec un environnement géographique et un cosmos immédiatement connus comme animés. C'est ce mode de rapports et de comportements que nous pouvons et devons retrouver. Et pour cela il ne suffit pas de connaissances acquises par le canal de la science. Celle-ci doit être pour nous un garde-fou, un moyen de contrôle, une voie de découverte, mais non la seule voie.

Nous devons acquérir l'audace tranquille que donnent les certitudes solidement fondées. La liberté n'est pas seulement le refus intime de toutes les pathologies contemporaines ; c'est aussi l'audace de proférer en public et le plus paisiblement du monde des opinions actuellement scandaleuses. C'est ne pas se gêner pour proclamer que l'art moderne est un fatras de déjections des coliques nihilistes, une agression de tartineurs de fiente qui appellent au secours, même quand ils griffent et mordent la main qu'on leur tend. C'est oser railler les admirateurs de Picasso et de Salvator Dali et leur faire remarquer que leurs idoles ont eu au moins le panache d'écrire noir sur blanc

qu'ils se foutaient des imbéciles qui gobaient leurs pitreries. C'est oser dire qu'on aime la musique saine, les arts plastiques traditionnels, la poésie de rime, de rythme et d'allitération, c'est affirmer que le « figuratif » n'est pas que figuratif, mais révélateur de la noblesse du vivant et du métaphysique dans le concret.

Nietzsche nous avertit du degré de liberté auquel nous pouvons et devons nous élever pour devenir enthousiastes de son message (rappelons ici que le mot enthousiasme signifie possession par l'esprit) : « Où donc est l'éclair qui doit vous lécher de sa langue ? Où donc est la folie qu'il faut vous inoculer ? Voici, je vous enseigne le Surhomme ; il est cet éclair, il est cette folie. ».

Un peu plus loin il ajoute : « J'aime tous ceux qui sont comme de lourdes gouttes tombant une à une du sombre nuage suspendu au-dessus des hommes. Ils annoncent la venue de l'éclair et s'écrasent en annonciateurs. Voici, je suis un annonciateur de l'éclair et une lourde goutte tombant de ce nuage. Et l'éclair que j'annonce s'appelle Surhomme. ».

On se tromperait lourdement en ne voyant dans de telles phrases, semblables à des milliers d'autres chez Nietzsche, que de simples figures de style poétique. Il nous décrit de manière réitérée les enthousiasmes dont il faisait l'objet. La plus connue de ses relations dans ce domaine est une lettre à son amie Malvida von Meysenbug :

« Auf einmal, Freundin, wurde eins zu zwei, und Zarathoustra ging an mir vorbei ».

(Soudain, amie, l'un se fit deux, et Zarathoustra passa devant moi.)

Je ne demande à personne un acte de foi ; je demande seulement à chacun de prendre le temps de bien lire Nietzsche. Le prologue de Zarathoustra est d'une telle densité qu'un être doué pour la perception religieuse pourrait presque se contenter de ces dix-huit pages. Quiconque sort de sa peau de bourgeois parvient vite au sentiment d'être confronté à une prophétie, à un message à la hauteur des plus hautes phrases des fondateurs de religion et des sages les plus universellement reconnus. Prophétie aussi parce qu'il s'agit bien d'une prévision de l'avenir, au moins de ses plus hautes possibilités à partir des potentialités tant négatives que positives du présent.

Curieusement, les fulgurantes critiques de sa « philosophie à coups de marteau » passent beaucoup mieux que ses incitations

positives. Pourtant les discours sur le fou écumant et sur le chien de feu sont clairs : nos refus viennent de l'amour, non du mépris et de la haine. Les plis de la bouche de Zarathoustra ne sont marqués d'aucun dégoût. Si le prophète connaît pourtant les assauts du nihilisme, notamment par le devin et l'enchanteur, s'il nous prêche l'heure du grand dégoût comme notre heure la plus haute, c'est pour accélérer nos expériences personnelles et nous enseigner comment nous arracher à nos marécages. Car il est le moissonneur impatient qui se promène dans le champ de blé mûr et cherche les cent faucilles.

L'essentiel du message est de nous doter d'une immense conscience historique qui embrasse toute notre évolution ; l'immense panorama sur le passé nous ouvre un panorama tout aussi immense sur l'avenir. Nous n'avons pas le droit de nous contenter de notre condition d'hommes, car « l'homme est une chose qui doit être surmontée ». Il n'y a là aucun orgueil, mais la conscience aiguë de la bassesse humaine en train de submerger ce qui est beau et noble. Que dirait Nietzsche face à la biosphère ravagée et défigurée ? Il l'avait pressenti lorsqu'il écrivit dans le Gai savoir : « La terre a une maladie de peau ; cette maladie s'appelle l'homme. ». Il a prévu de même l'accélération catastrophique de la déchéance, la dictature de la canaille.

Mais il nous montre que le mouvement n'est pas à sens unique. Les puissances d'autodestruction du dernier homme sont là pour faire place à une nouvelle phase de l'évolution. C'est pourquoi « ce qui veut tomber, il ne faut pas le retenir ; il faut au contraire le pousser ». Pour ce jeu, il faut une vision précise de ce qu'on veut créer, une rupture impitoyable avec le passé. Les marxistes chantent : « ... du passé faisons table rase ... », mais ils n'ont même pas été capables de se débarrasser du calendrier chrétien et de faire une mise à jour cosmologique dans leur manière de compter le temps. La table rase de Nietzsche est bien plus radicale. Elle dépasse toutes les révolutions et même toutes les fondations religieuses de l'âge historique. Il faut aller chercher cinquante mille ans en arrière, jusqu'à la mutation qui a donné les types du Nordique, de l'homme de Cro-Magnon et de Solutré, pour trouver un événement comparable à la révolution nietzschéenne. Encore reste-t-il une importante différence : les mutations du passé ont résulté de facteurs autres que la volonté et les agissements de l'homme, de ce qu'on pourrait appeler providence, plan divin ou programmation de l'évolution naturelle.

Mais « Dieu est mort. » ; les mutations futures n'auront lieu que si nous les voulons et leur préparons le terrain. Il y a là un problème de prise en mains de soi-même, d'eugénisme, d'amélioration de l'environnement, d'éducation, de créations culturelles. Peut-être les manipulations génétiques seront un jour un facteur d'évolution ascendante. Pourtant il est douteux que l'on parvienne à faire mieux que la sélection naturelle opérée par la rivalité et la course des spermatozoïdes lors de la fécondation et plus tard par la lutte des organismes contre les maladies et agressions du milieu.

Que sera le Surhomme s'il voit le jour ? Disons d'abord que lui non plus ne sera pas le point final de l'évolution. Tout être vivant est biodégradable et il connaîtra un jour sa décadence et sa disparition.

Il connaîtra sans doute des améliorations sensorielles qui rapprocheront son ouïe et son odorat de ceux du chien, sa vue de celle des rapaces. Il aura peut-être sans entraînement spécial la maîtrise de ses muscles lisses, de ses organes internes, pouvant ainsi commander à son coeur, à son appareil digestif, à ses organes sexuels comme nous commandons à nos membres. Il acquerra peut-être automatiquement dans l'enfance l'enregistrement de ses expériences dans les deux hémisphères cérébraux, ce qui lui assurera une intelligence double de la nôtre. Il se pourrait aussi que s'éveillent en lui des facultés de communication avec des plages du monde vibratoire actuellement imperceptibles à l'homme, que renaissent des organes qui se sont atrophiés parallèlement au développement de la rationalité ; je pense notamment à la glande pinéale et à la base du sternum. Dans les tribus bohémiennes, guérisseurs et voyantes perdent leurs dons s'ils apprennent à lire ; pour cette raison, la chose leur est rigoureusement interdite. Nous pouvons à l'envi laisser vagabonder notre imagination ; cela ne nuit à personne et, de toutes façons, le Surhomme apportera de l'imprévu. L'essentiel est que nous voulions sa venue dans un grand élan de foi, même si cette venue fait des simples humains qui en seront les témoins des êtres de second ordre.

« Le Surhomme est le sens de la terre. Que votre volonté dise : le Surhomme doit être le sens de la terre. ». Cette phrase n'est pas isolée : « Ce qu'il y a de grand dans l'homme, c'est qu'il est un pont et non un but. Ce qu'on peut aimer en lui, c'est qu'il est un passage et un effacement. ». Les discours trois et quatre du prologue sont sur ce point à relire en entier.

Robert Dun est un vieux fou, un mystique qui vous fait chevaucher des nuages ... Ainsi pensez-vous peut-être ? Mais qu'auriez-vous répondu il y a quarante ans à quelqu'un qui vous aurait dit que la seconde moitié du siècle donnerait des hommes partant pour la Lune ? Des engins allant se satelliser autour de Mars, de Vénus, de Jupiter, de Saturne et transmettre photos et données de toutes sortes en direct de ces planètes ? Vous n'auriez sans doute même pas tenté de comprendre ses explications, tant ses vues vous auraient semblé folles. Si l'on prend en compte le fait qu'il ne doit pas y avoir sur terre cinq cent mille humains, soit un dix-millième de la population, capables de comprendre les rudiments de l'astronautique, on peut continuer à douter de la venue du Surhomme, mais il est difficile de contester qu'il est en train de devenir une nécessité.

Depuis Nietzsche sont apparus l'automobile, l'avion, la radio, le cinéma, la télévision, le radar, la fission de l'atome et l'astronautique. En moins d'un siècle cela fait beaucoup et témoigne d'une formidable accélération de l'histoire. Un tel monde n'est pas un monde pour pense-petit. Or ce sont des pense-petit qui dominent la planète : des maffias invisibles de pense-petit du type gros malin manipulant des milliards de pense-petit plus ou moins stupides. Le résultat en est une biosphère au bord de la destruction.

Il est révélateur que même les écologistes les plus engagés ne se montrent pas capables d'aller au fond du problème : la perte du sens de la sacralité et l'interdépendance de tout ce qui est. Ils misent sur la peur de l'apocalypse industrielle parce qu'ils ne peuvent pas miser sur un amour de la nature qui a chez la plupart disparu. Qui, même chez les écologistes, évite de cueillir une fleur ou de la piétiner inutilement ? Tant que les drames de l'écologie ne seront pas perçus à ce niveau (et ce n'est pas demain la veille !), nous irons de fausse solution en fausse solution, creuserons des trous pour en boucher d'autres, mais nous ne résoudrons rien. Il est d'ailleurs absolument certain qu'il n'y a pas de solution sur une terre encombrée de cinq milliards de bipèdes.

Nous savons ce qui nous attend ... « Gardez-vous de vous émouvoir, car il faut que ces choses se passent. ». Le conseil n'est pas de Nietzsche, mais du Galiléen.

Qui pourrait traverser les prochaines tourmentes sans être porté par une immense espérance ? « Tous les dieux sont morts. Que le Surhomme vive ! Et que ceci soit, au Grand Midi, notre suprême volonté. »

Le plus récent ouragan de l’esprit qui souffle où il veut et ses promesses

On fait une mauvaise querelle à un prophète en cherchant à trouver dans ses œuvres des contradictions ou à lui opposer des démentis de l'histoire. En annonçant la grande tribulation et en ajoutant : « Cette génération ne passera point avant que ces choses ne se passent. », Jésus ne s'est pas complètement trompé. Les potentialités de catastrophes étaient bien présentes. La grande tribulation a bien eu lieu peu après pour Jérusalem et à plusieurs reprises pendant les cinq siècles suivants dans l'Empire romain et même dans toute l'Europe. L'horizon de Jésus n'allait pas plus loin. En revanche, les prophètes se trompent en énonçant des doctrines contraires aux réalités concrètes ou aux lois de la nature. Mais de telles erreurs ne sont pas des raisons suffisantes pour les rejeter en bloc et les considérer comme des fous.

Si nous voulons comprendre le phénomène prophétique, nous devons y regarder de près et d'abord regarder en nous. Je ne pense ici nullement aux irruptions irrationnelles de prescience annonçant morts ou événements importants. Ces irruptions existent, depuis l'intuition imprécise jusqu'au message violent et tragique. Mais cela n'a rien à voir avec le prophétisme, avec l'enthousiasme et reste au niveau de la médiumnité.

L'enthousiasme est très différent. Sa potentialité plane presque constamment sur la plupart des humains de type dit rêveur, bien que l'enthousiasme n'ait rien de commun avec le rêve. C'est une seconde conscience à laquelle le prédisposé a souvent à la fois la tentation et la crainte de s'abandonner : la tentation parce qu'elle lui apporte une gigantesque amplification de son identité, la crainte parce qu'elle l'oblige à faire fi de son confort égoïste, de sa quiétude et même de sa sécurité. Cette amplification de l'identité confronte le sujet à une vision globale de potentialités par une sorte de fusion avec le monde de l'objet. Et il est risqué de dire si une conscience extérieure enveloppe et pénètre l'individu, se confond avec sa conscience banale, ou si cette conscience banale s'amplifie et engendre un second moi perçu souvent comme extérieur, comme le Dieu ou l'ange qui dicte la révélation. En tout cas, il y a bel et bien dédoublement de la personnalité. Dans les Versets sataniques,

Salman Rushdie évoque de manière très troublante ce phénomène et le dilemme de son interprétation. Le témoignage de Nietzsche sur l'un qui se fait deux et Zarathoustra qui passe devant lui est explicite.

L'irruption de la possession prophétique chez un individu est un drame grave qu'Alfred de Vigny a évoqué dans son poème « Moïse ». Cette irruption est le début d'une voie de sacrifice du moi inférieur aux exigences d'un message toujours refusé par les humains.

Le cas de Nietzsche est particulièrement tragique. Il a eu certes des admirateurs dispersés, quelques disciples même. Mais il n'a pas réussi à grouper des hommes et des femmes décidés à rester après lui les dépositaires de son message et de son projet, à s'engager dans la préparation de la mutation surhumaine. Or on peut dire sans exagérer : « Tout le reste est littérature. ». Nietzsche n'a pas écrit pour être discuté, mais pour être vécu. Lorsqu'il a senti la victoire inexorable de la maladie qui le rongeait depuis des années, il a écrit aux grands du monde et tenté de les arracher à leur médiocrité. Folie certes, mais folie compréhensible quand on a mesuré à quelles tensions il a été soumis. L'instrument a fini par craquer sous le souffle. Le prophète s'est effondré définitivement devant l'odieux spectacle d'une brute épaisse rouant de coups un cheval exténué ; ce fut sa dernière manière de nous dire que « l'homme est une chose qui doit être surmontée ».

Ce qui du vivant de Nietzsche demandait un haut niveau de spiritualité pour être compris, ou seulement appréhendé, est devenu un faisceau d'évidences que le commandant Cousteau exprime en nous disant qu'il n'existe plus d'espérance rationnellement fondée d'une survie de l'espèce humaine. Encore ne fait-il pas entrer en compte les facteurs d'effondrement culturel. Or depuis cinquante ans nous assistons au jeu de massacre de l'enfance par des adultes composés de parents et d'éducateurs qui se rejettent la responsabilité de la catastrophe scolaire et des problèmes de la jeunesse. Mettons-les d'accord : démission générale des adultes par chaos mental et culturel, références à des valeurs auxquelles plus personne ne croit, au premier chef ceux qui les invoquent, ou négation de ces valeurs qui, même honnête, reste incapable de proposer des valeurs de remplacement. À ce nihilisme s'ajoute l'agression omniprésente de la pathologie.

Les valeurs de remplacement c'est Nietzsche qui les propose, l'inspiré que tout le monde se refuse à aborder, en dépit de son

extrême simplicité, parce qu'il bouscule toutes les illusions, tous les conforts, toutes les vanités.

La promesse nietzschéenne est facile à comprendre : nous avons accompli « le chemin du ver jusqu'à l'homme », langage darwinien pour évoquer l'évolution depuis l'amibe jusqu'à nous. Nous ne sommes pas le point final de l'évolution et devons encore moins devenir « le reflux de cette grande marée ». Ce que nous sommes, l'homme, « est une chose qui doit être surmontée ». Pour la surmonter, il nous faut d'abord le courage de nous voir tels que nous sommes, subir cette « épreuve du miroir » bâclée dans les initiations caricaturales des sociétés pseudo-initiatiques contemporaines. Le miroir peut être utile, à condition d'avoir le courage d'en lire les révélations. La chose faite, nous traversons alors « l'heure du grand dégoût ». Alors seulement nous mûrissons pour le sacrifice de nous-mêmes à la venue d'un être plus haut. Mais Dieu est mort et cet être ne nous sera pas donné en cadeau. À nous de le créer, à nous de lui préparer « la terre, l'animal et la plante ».

L'amour embrasé du Surhomme n'a rien à voir avec cette fraternité universelle qui cache de plus en plus mal ses arrière-plans de faiblesse, de lâcheté et de haine des êtres de bonne venue.

Tout cela, amis, vous le savez. Etes-vous prêts à le concrétiser ? Ni Nietzsche-Zarathoustra, ni moi ne pouvons le faire à votre place. C'est pourquoi je termine ce chapitre sur une exhortation de cet autre grand païen que fut Schiller :

« Prenez le divin dans votre volonté et vous le verrez descendre du trône du monde. ».

La promesse ? Elle ne dépend plus que de vous.

CONCLUSION – EXPLOSION

Me voici au terme de ce livre, sans doute mon dernier. Je connais trop de tenants et aboutissants de la crapulocratie pour ne pas en mesurer le caractère suicidaire. Je ne cherche certes pas à provoquer une révolution. Je ne cherche même pas à allumer la lanterne d'importantes fractions de la population pour les entraîner dans une organisation de survie. Ce serait de toutes façons voué à l'échec. Mais par ailleurs des masses importantes de gens engagées dans la survie ne manqueraient pas de véhiculer des conceptions pathogènes de la vie et de la relation sociale, comme nous l'avons montré à propos des « Survivals » américains, lucides vis-à-vis de

la situation actuelle, mais empêtrés dans la religion responsable de tout ce qu'ils refusent dans la situation actuelle. La volonté et les connaissances relatives à la survie ne doivent donc être transmises qu'à des gens ayant accédé à une solidité sans faille de vision et de sentiment.

Oui, « le monde est plein de ceux à qui il faut prêcher la mort » et « ce qui veut tomber, il ne faut pas le retenir, il faut au contraire le pousser ». Vous pourriez quant à vous dormir en paix, messieurs les dominateurs de l'ombre, messieurs les carambouilleurs de la finance, de la politique et de l'appareil médiatique mondialement orchestré. Nous n'avons pas la moindre tentation de vous disputer votre troupeau. Nous ne sèmerons donc ni la révolution ni le terrorisme. Mais je vous connais trop bien pour espérer que notre neutralité, notre désengagement envers tout ce qui vous intéresse nous mettent à l'abri de votre haine. Il n'y a pas que les tuberculeux et les syphilitiques pour avoir la haine de la santé et l'instinct de contaminer les autres. Drogués et sidaïques sont souvent possédés de la même forme d'agressivité. En fait, c'est probablement un instinct universel et commun à toutes les pathologies. La haine des métis envers les sujets de race pure relève de la même morbidité.

Vous vous savez impuissants à sauver le navire ; mais vous tenterez quand même de nous contraindre à faire naufrage avec vous. Les paranoïaques de ce gouvernement économique mondial, dont nous a récemment parlé monsieur Attali, se savent incapables de devancer les catastrophes écologiques, car il y faudrait des mesures qui jetteraient à bas tous leurs édifices économiques et leurs méthodes de gouvernement par manipulation de l'opinion. Pour sauver les forêts, il faudrait réduire massivement la production de papier, donc de journaux périodiques et textes publicitaires. Il faudrait privilégier les feuillus contre les résineux qui acidifient le sol. Mais la dominante de résineux dans les plantations s'accroît sans cesse parce qu'on a fait perdre au paysan sa connaissance ancestrale des lois de la nature et fait de lui un myope avide de bénéfices à court terme, un destructeur de fourrés, donc de nidations, un empoisonneur de sols, cours d'eau et nappes phréatiques.

Pour évacuer l'excès de gaz carbonique, donc l'effet de serre perturbateur du climat, pour réenrichir l'atmosphère en oxygène et ozone, il faudrait diminuer massivement la circulation automobile, la consommation de carburants et d'énergie ; cela implique des dizaines de millions de chômeurs supplémentaires. Pour rendre un

aspect riant à nos cours d'eau, en finir avec ces infectes décharges qui envahissent nos campagnes, il faudrait arrêter la fabrication de toutes les matières plastiques non biodégradables, réserver celles-ci aux seuls usages où elles sont indispensables, en médecine, chirurgie, pour les prothèses, plus quelques applications techniques.

De toutes façons, même de telles mesures seraient vaines sans une politique de régression démographique appliquée d'abord aux peuples les plus prolifiques et les plus irresponsables envers leurs enfants.

Ce bref survol des mesures urgentes et indispensables pour gagner une course de vitesse contre les désastres écologiques devrait suffire à chacun pour comprendre que de telles mesures ne seront pas prises et que les désastres sont donc inévitables.

Cela clairement posé, il nous reste à bien nous convaincre que nos efforts de survie doivent être des plus discrets, je dirais même clandestins.

Nous savons sur la foi d'analyses historiques et de constatations actuelles innombrables que les valeurs dites « de gauche », c'est-à-dire la liberté, la tolérance, l'égalité devant la loi, la pleine dignité de la femme sont des valeurs essentiellement aryennes. Il en est de même de la responsabilité envers l'enfant. Mais nous n'avons le droit ni de le dire, ni de le pratiquer : nous n'avons pas le droit de former des associations légalement constituées et qui n'admettraient que des sujets de races aryennes. Des Bantous, des Zoulous, des Canaques, des Tamouls le pourraient, bien que ce soit pour eux aussi théoriquement illégal. Mais pour nous il ne saurait en être question. Monsieur B-H. Lévy peut écrire qu'il faut raser tous les bosquets sacrés. Amusez-vous à écrire qu'il faut raser toutes les synagogues et vous verrez ce qu'il en est de l'égalité devant la loi.

Il serait naïf d'espérer que les lobbies complices, bien que rivaux, des doctrines du désert capitulent devant les évidences. Même ceux qui survivront à l'effondrement planétaire de leurs projets paranoïaques, tenteront de réinculquer aux survivants les poisons responsables des désastres survenus.

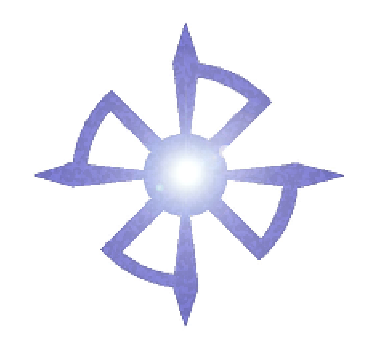
Voilà donc terminé ce livre dont des dizaines de phrases tombent sous le coup des lois scélérates. Je n'ai pas la vocation du martyre ; mais je ne peux plus admettre de voir supprimer toute liberté de pensée authentique, tout non-alignement sur la douche médiatique mondialement orchestrée et qui dicte à la masse des

veaux ses toutes théoriques indignations et ses pâles enthousiasmes, comme les applaudissements réclamés par les animateurs de foires médiatisées (on applaudit ...). Je ne peux plus supporter de me voir supprimer le droit d'association selon mes affinités, de me voir interdire l'expression d'évidences grosses comme des montagnes et basées sur des preuves scientifiques et statistiques irréfutables.
Alors je préfère encourir tous les risques, l'accident mortel bien organisé, la ruine, la condamnation à de la prison ferme en attendant d'être suicidé au fond d'une cellule, la marée de calomnies sans possibilité de répondre, l'hôpital psychiatrique, tout plutôt que continuer à faire le gros dos en silence.

Ce livre n'est en fait destiné qu'à ceux qui ont déjà compris ou sont capables de comprendre. Pourtant, par défi de la dignité humaine, il sera, si j'y parviens, vendu en librairie.

Robert DUN

Germinal 90 de l'ère nietzschéenne



CLAN9